





No.

LIBRARY

OF THE

DEPARTMENT OF STATE.

ALCOVE, F 2263

SHELF, .G97 Vol. 2



✓ 3

207
200
Matus

HISTOIRE

NATURELLE, CIVILE

ET GEOGRAPHIQUE

D E

L'ORENOQUE.

Et des principales Rivières qui s'y jettent.

Dans laquelle on traite du Gouvernement ,
des usages & des coutumes des Indiens
qui l'habitent, des animaux , des arbres
des fruits , des résines , des herbes &
des racines médicinales qui naissent dans
le Pais. On y a joint le détail de plusieurs
Conversions remarquables & édifiantes.

Par le Pere JOSEPH GUMILLA , de la
Compagnie de Jesus , Supérieur des
Missions de L'ORENOQUE.

Traduite de l'Espagnol sur la seconde
Edition , par M. EIDOUS ci-devant
Ingenieur des Armées de S. M. C.

TOME SECOND.



A AVIGNON ,
Chez la Veuve de F. GIRARD, Imprimeur.
Et se vend ,

A MARSEILLE ,
Chez D. SIBIE' , Imprimeur du Roi ,
& JEAN MOSSI , Libraire.

M. DCC. LVIII.

F

.2263

G 97

2331

07

G8714

1758

t. 2

SCHNITZB

V. 1. 2

I



HISTOIRE NATURELLE, CIVILE ET GEOGRAPHIQUE, DE L'ORÉNOQUE.

CHAPITRE XIX.

Maniere dont ils chassent les Bêtes Sauvages. Animaux dont ils se nourrissent, & autres dont ils s'abstiennent.

ETOURNONS la vûë de ces vastes plaines, qui nous ont si long-tems fatigués, puisque nous sommes dans un lieu d'où nous pouvons voir de plus près des objets plus agréables & plus propres à nous amuser par leur nou-

Tome II.

A

veauté. Les Indiens ont obtenu des Missionnaires la permission d'aller se divertir dans les Forêts pendant quinze jours , à condition , que la moitié des Habitans resteroit dans le Village , pendant que l'autre iroit à la chasse. Le but de cette conduite est de leur procurer un divertissement honnête , & de leur fournir le moyen d'apporter chez eux de la viande séchée au feu , pour l'usage de leurs familles. Ils se rendent de l'autre côté de l'*Ore-*

Les Néo-
phites
vont
quelque-
fois à la
chasse
dans le
courant
de l'an-
née.

noque avec leurs Arcs , leurs flèches & leurs Harpons , & là ils choisissent des postes , d'où ils sortent pour aller battre la campagne , & faire lever les Sangliers & les autres animaux sauvages dont le pays abonde. Ils choisissent sur le bord du fleuve le bois qu'ils peuvent le plus aisément couper , & après avoir coupé les buissons avec leurs coutelas , ils nettoient la place avec beaucoup de soin , pour en chasser les Couleuvres. Ils tendent d'un arbre à l'autre les filets , ou , *Chinchorros* , dans lesquels ils couchent , & allument du

DE L'ORENOQUE. 3

feu pendant la nuit pour épouvanter les Tigres , qui n'osent approcher du lieu où ils sont tant que le feu brûle. Comme il pourroit s'éteindre , les Indiens ont soin de veiller alternativement pour l'entretenir. Telle est leur maniere de camper , & c'est aussi celle des Missionnaires qui vont dans ce bois , où il y a une si grande quantité de Tygres , qu'il m'est arrivé dans les plaines de la Rivière *Apure* de ne pouvoir fermer l'œil pendant la nuit , à cause des hurlemens que pouissoient huit ou dix Tygres qui étoient dans le voisinage , mais on n'en a rien à craindre tant que le feu dure.

Maniere
dont ils
établissent
leurs
postes.

Leurs postes ainsi établis , ils fabriquent les claies sur lesquelles ils font sécher leur viande à petit feu , ils les élèvent de terre d'environ une aune , & les attachent sur quatre , ou six petites fourches , qu'ils ont soin de bien affermir. Ils preparent ensuite leurs *Harpons* , qui sont d'os ou de fer , & extrêmement pointus. Ils ont de chaque côté deux petites languettes , disposées

Harpons
dont ils
se servent
pour
tuer les
bêtes.

Les Sangliers
fort communs
dans ce
Pays.

de façon qu'étant une fois entrés dans le corps de l'animal, ils n'en peuvent plus sortir. Cet Harpon est attaché avec une forte corde de *Pite* retorse, dont l'autre extrémité tient à la hampe de la flèche, de manière que venant à percer le Sanglier, elle se détache de la hampe où elle étoit légèrement attachée : l'animal se met à courir dans le bois, agité par la douleur & trainant la hampe après lui, & la corde venant à s'embarasser dans les broussailles, leur proie est assurée, ce qui fait que les chasseurs ne se mettent point en peine des Sangliers qu'ils harponnent, jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus aucune flèche dans la trouffe, aussi en tuent-ils une grande quantité en peu de tems. Les Sangliers vont par troupes dans ces Forêts, & le chasseur est heureux d'en trouver une où il y en ait beaucoup & qui ne s'enfuye point, il est sur alors d'employer tous ses harpons. Si la troupe fuit, ils en sont quittes pour la suivre, mais alors ils ont la peine d'aller ramas-

DE L'ORENOQUE. 5

fer les Sangliers , ce qui n'est pas un petit travail dans un pays aussi vaste. Il est vrai qu'il ne s'en perd aucun , parce qu'ils ont soin en les poursuivant de couper en passant une grande quantité de branches d'arbres , qui servent ensuite à leur faire retrouver leur gîte. Tous ceux qui voyagent dans ces Forêts usent de la même précaution , parce qu'on ne trouve point de chemin battu , & que quand il y en auroit , on auroit peine à le reconnoître , le terroir étant tout couvert de feuilles à la hauteur de plus d'un pied. On ne fait attention qu'aux branches abattuës , & les Indiens connoissent par leur moyen combien il y a d'années qu'un chemin n'a pas été frayé , parce que la branche qu'on a rompuë , pousse toutes les années un nouveau jet , & c'est par leur moyen qu'ils comptent les années sans se méprendre.

Moyen
de ne
point
s'égarer
dans les
Bois.

Les Tygres mangent aussi les Sangliers qui se separent de la troupe , ou qui restent derriere , n'osant point les attaquer lorsqu'ils sont ensemble,

mais cela n'empêche pas qu'il n'y en ait beaucoup , ces Forêts étant extrêmement étenduës , & remplies de fruits sauvages , outre que les Indiens qui font cette chasse sont en fort petit nombre , vû l'étenduë immense du pays. Les *Paquiras* sont

Petits
sangliers
appelés
Paquiras

aussi fort communs , & on les chasse de la même façon. La *Paquiras* est une espece de Sanglier , la moitié plus petit que les Sangliers

Leur
musc est
dans le
nombril
qu'ils
ont sur
l'épine
du dos.

ordinaires , qui a la corne fenduë & les quatre pieds blancs. Cet animal a le nombril sur l'épine du dos, & il est relevé d'une tumeur qui contient une grande quantité de musc , dont l'odeur est très-forte ; de sorte que si la *Paquiras* meurt

Musc du
Cayman.

avant qu'on lui ait coupé le nombril , sa chair n'est plus mangeable , parce que ce musc l'infecte entièrement. Il arrive la même chose au *Cayman*, ou *Crocodile* de l'*Orénoque* , dont le musc est enfermé dans les écailles de la poitrine ; car si l'on manque de l'ôter pendant que l'animal est en vie , ce musc se

répand dans la chair , & l'on ne peut plus la manger.

On trouve dans cet endroit des *Arma-*
dille des
 Bois. quatre fois plus gros
 que ceux des plaines , dont je parlerai tantôt. Tout son corps est couvert d'une écaille forte & dure , laquelle se conformant à toutes les irrégularités de la structure du corps, le met à couvert des insultes des autres animaux , & n'empêche point son allure. Outre cette écaille , il en a une autre en façon de mantille, laquelle est unie à la première par une jointure. Il s'en sert pour garantir sa tête , au moyen de quoi toutes les parties de son corps sont en sûreté. Le dehors de ces écailles représente divers desseins en relief , de différentes couleurs foncées & claires , de sorte que ce qui lui sert de défense , lui sert aussi de parure. Il est de la grosseur d'un Lapin ordinaire , quoique d'une figure fort différente. Son grouin , ses pieds , & sa queue ressemblent à ceux du cochon. Cet animal vit dans des creux profonds , qu'il creu-

se avec ses ongles, & il ne s'en écarte jamais, pour pouvoir s'y réfugier lorsqu'il est poursuivi. Il a la chair tendre & délicate, mais quelque peu dégoutante, à cause qu'elle a l'odeur du musc.

Abon- Si les Indiens ont le malheur de
dance de ne tuer ni Sanglier ni *Paquiras*, ils
Singes, ne s'en retournent pas pour cela
Micos & les mains vuides, y ayant dans ces
Arabatos bois une quantité prodigieuse de
singes & de *Micos* de plusieurs
especes, sur lesquels ils peuvent
employer leurs harpons à leur choix.
On sçaura que chacune de ces
Nations a un gout décidé pour une
espece de singes, à l'exclusion de
toute autre. Les *Achagnas*, par
exemple, sont friands, des singes
jaunes, qu'ils appellent *Arabata*
lesquels font matin & soir un bruit
insupportable, & si lugubre qu'il
fait horreur. Les Indiens *Tunévos*
aiment les singes noirs : ceux-ci
sont fort laids & fort courageux,
& dès qu'ils voyent quelqu'un, ils
descendent avec furie jusqu'aux
derniers branches des arbres, qu'ils

DE L'ORENOQUE. 9

secouënt avec beaucoup de force, en grondant, ce qui donne la facilité de les tuer. Les *Jyraras*, les *Ayricos*, les *Betoyes* & les autres Nations, abhorrent ces deux especes de singes, & ont un gout décidé pour les singes blancs, qui sont de la même grosseur que les jaunes & les noirs. Leur chair est bonne à manger, mais elle est toujours dure, quelque cuite qu'elle soit. Leur foie est pour eux un morceau friand. Quant au *Micos*, dont il y a un grand nombre d'especes, ils sont du gout de toutes ces Nations, & l'on peut les manger sans repugnance, parce qu'ils ne vivent que de fruits sauvages sains & savoureux qui servent de nourriture aux Indiens qui vont à la chasse. Les Missionnaires même, qui voyagent dans les bois, ont soin d'observer les fruits que mangent les singes & les *Micos*, après quoi ils en mangent sans scrupule. Ces fruits sont, les dates, dont on trouve une grande quantité, les *Naranjillas*, d'un aigre-doux fort

Grande
quantité
de fruits
sauva-
ges.
Dates.
Naran-
jillas,

10 HISTOIRE

sain, elles sont un peu plus petites que les oranges ordinaires, mais elles ont la même couleur : les

Guamas. *Guamas*, qui sont fort doux & faits comme des haricots de Valence, mais verds lors même qu'ils sont murs. On trouve aussi dans ces bois une grande quantité de *Guay-*

maros. *Guay-maros*, ce sont des arbres qui portent un fruit plus petit que l'Avellane, mais beaucoup plus savoureux. Le plus exquis de tous les fruits sauvages est celui que les Indiens appellent *Mutuculicu*, & les Espagnols *lait & miel* (*leche y miel*) parce qu'il a la même douceur. On le dit fort sain. Par

Lait &
miel.

Autres
fruits
sauva-
ges. tout où ces fruits se trouvent, on trouve aussi une grande quantité de singes de toute espèce, qui font chacun bande à part, par la crainte qu'ils ont les uns des autres ; car si l'un vient manger sur un arbre, l'autre l'abandonne aussi-tôt, & va manger ailleurs.

Les chasseurs & ceux qui voyagent dans les bois se nourrissent aussi d'autres fruits, qui ne croîs-

DE L'ORENOQUE. II

sent point sur les arbres comme les précédens, ces fruits sont, une espece de raisin noir, appelé *Murarabes* qui croît sur un Palmier si bas, qu'on peut le cueillir avec la main, il est fort nourrissant.

Murarabes.

Les *Cubarros* : ce sont des Palmiers un peu plus hauts que les précédens, & fort épineux, dont le fruit est aigre-doux & fort sain. Les

Cubarros.

Palmiers sauvages appelés *Veserris* & *Cunamas* : nous parlerons plus bas de l'huile admirable qu'on tire de leurs dates. Outre les fruits

Veserris.
Cunamas.

qu'on vient de voir, le terrain de ces bois produit une quantité prodigieuse de *Pignas* sauvages, & de *Pignuelas* qui sont plus petites,

Pignas.
Pignuelas.

les unes & les autres & qui ont un gout agréable. On trouve aussi

toute l'année des *Hongos* de plusieurs especes dont les Indiens font usage, dont une, entr'autres, qu'ils appellent *Osoba*, croît au pied des arbres qui sont tombés.

Hongos.

Osoba.

Les Indiens se chargent de ces fruits lorsqu'ils reviennent au gîte; mais ils tuent sur tout une grande

Oiseaux
succulés.

Pabas. quantité de *Pabas* gris & de *Paugies*, qui sont de gros oiseaux qui volent fort bas, & qui sautent de branche en branche dans les plaines. Leur chair est excellente. Ils les portent tous rôtis à leurs femmes, & conservent leurs plumes qui sont fort belles, surtout la hupe, qu'ils ont sur la tête en forme de couronne. Ils gardent aussi les plumes d'un grand nombre de Perroquets, dont nous parlerons dans un article à part.

Tâche Lorsque les Indiens retournent à
de ceux leur gîte, ils trouvent que leurs deux
qui res- camarades, qui le gardent tour à
sent au tour, ont amassé du bois pour faire
gîte. sécher les viandes qu'ils apportent. Il est étonnant de voir ce qu'ils mangent, leur voracité est au-dessus de toute expression. Ils ne se reposent pas beaucoup pendant la nuit, étant obligés d'entretenir le feu, non-seulement pour épouvanter les Tygres, mais encore pour faire rôtir leur viande, & quand
Mosqui- cela ne seroit point, les *Mosquites*,
tes. les cris continuels des *Pericos-Li-*

DE L'ORENOQUE. 13

geros, & le miaulement des Chats des montagnes, qu'ils appellent *Cusiusis*, ne leur permettroient pas de fermer l'œil. Le *Perico-Ligero*, ou *Pierrot-coureur*, est un animal de la grosseur d'un chien Barbet; le poil qu'il a sur le dos est fort doux & fort fin, il a sur la poitrine deux tâches quarrées d'un gris brun. Il a la face & la tête d'une Tortuë, excepté qu'il a des oreilles. La poitrine & le ventre lui traient à terre, & il tient les bras & les jambes écartées comme une grenouille. On lui donne l'épithete de *Coureur*, parce qu'il lui faut une grande journée pour faire un quart de lieuë. Il lui faut l'espace d'un *Credo* pour lever une jambe. Il dort pendant le jour, & ne permet pas aux hommes de dormir la nuit, parce qu'il jette trois cris à chaque instant, auxquels ceux qui sont dans le bois répondent à leur tour. Il a trois ongles crochus aux pieds & aux mains qui sont si forts, qu'on a toutes les peines du monde à lui arracher ce qu'il a une fois saisi. Il s'en sert

*Perico-
Ligero.
Cusiusis*

Figure
extraor-
dinaire
du *Peri-
co-Lige-
ro.*

Le *Cuscus*. Sa figure & ses qualités.

pour grimper sur les arbres , dont il mange les feuilles , sans user d'autre nourriture. (a) Le *Cuscusi* est de la grosseur d'un Chat , il n'a point de queue , & sa laine est aussi douce que celle du Castor. Il dort tout le jour , & la nuit il saute de branche en branche , pour chercher des oiseaux & des serpens , dont il se nourrit. Il est fort doux , & lorsqu'on le porte dans les maisons , il ne s'enfuit point , & ne bouge point de sa place pendant le jour ; mais la nuit venue , il ne fait que courir

(a) M. De Uloa , dans l'Histoire de son Voyage au Pérou , dit qu'il vit de fruits sauvages , & que quand il n'en trouve plus à terre , il escalade l'arbre qui en est le plus chargé. Dès qu'il est au haut , il abat autant de fruits qu'il peut , pour s'épargner la peine de remonter. Quand sa provision est faite , il se met en un peloton , & se laisse tomber à plomb , pour éviter la fatigue de descendre ; après cela il demeure au pied de l'arbre tant que dure sa provision de fruit , & ne change de place , que quand la faim l'oblige à aller chercher une nouvelle nourriture. N. du T.

DE L'ORENOQUE. 15

de côté & d'autre , fourrant son doigt & sa langue , qui est large & mince , dans tous les trous. S'il vient à entrer dans le lit de son maître , il n'épargne pas plus ses narines , & s'il le trouve la bouche ouverte , il ne manque pas de la visiter , aussi personne n'est-il curieux de le tenir chez soi.

Au bout de quinze ou vingt jours, les chasseurs retournent à leurs Logis , chargés de viandes rôties & de quantité de plumes. Leurs femmes leur donnent la bien venuë avec plusieurs barrils de *Chicha* , qu'elles ont eu soin de preparer , après quoi ils se mettent à boire & à manger deux ou trois jours de suite , ce qui met bien-tôt fin à leur provision.

Les *Achaguas* sont moins de tems à la chasse , & reviennent en peu de jours chargés de chair de *Ante* rôtie. Les *Antes* sortent de la Rivière pour venir paître : les *Achaguas* se cachent dans l'herbe , & imitent la voix de l'*Ante* , à laquelle la *Anta* (c'est ce que nous appelons la grande Bête) répond aussi.

Ante.

Anta.
Grande
Bête.

Maniere
de les
tuer.

Vertu de
l'ongle
de la
grande
Bête
contre
l'épilep-
sie.

Figure
mon-
trueuse

tôt, si bien que le mâle & la femelle accourent à la voix de l'*Achagua*. Dès qu'ils sont à portée, l'Indien décoche sur chacun une flèche frottée d'un poisson appelé *Curare*, qui les tuë sur le champ, de sorte que pour peu qu'ils soient heureux, ils tuent leur chasse le premier jour, la rôtiſſent le ſecond, & reviennent chez eux le troiſième, chargés de chair de *Ante*, qui n'eſt pas à mépriſer, puisqu'elle a le même goût que celle de Veau. La figure de cet animal eſt des plus particulieres qu'on puiſſe voir. Il eſt de la groſſeur d'un Mulet, ou Cheval d'un an, ſes pieds ſont fort courts & peu proportionnés à ſa taille, & terminés par quatre ongles, qui ſont extrêmement recherchés, & qu'on appelle communement les ongles de la grande Bête. *Las ugnas de la gran Bestia*. On a pluſieurs fois éprouvé leur vertu contre l'épilepſie, on les prend en poudre, & l'on en pend un au cou du malade. L'*Ante* a la tête faite à peu près comme celle du

Cochon , mais il a entre les deux de cet
 sourcils un os avec lequel il rompt animal.
 & abat tout ce qu'il rencontre dans
 les Forêts ; aussi le Tygre qui veut
 l'attaquer , a-t'il soin de se tenir
 caché près de l'endroit où il va paî-
 tre ; il saute sur le premier qui passe , Combat
 de l'*Ante*
 avec le
 & le saisit avec ses quatre griffes. Tygre.

Lorsque l'endroit est libre , l'*Ante*
 ne manque pas de périr , mais s'il y
 a auprès des arbres & des buissons ,
 le Tygre est perdu sans ressource ,
 parce que l'*Ante* se mettant à cou-
 rir avec furie dans l'endroit le plus
 touffu de la Forêt , le Tygre est
 déchiré avant qu'il ait eu le tems
 de se reconnoître.

La queue de l'*Ante* n'est point
 proportionnée non plus à la grosseur
 de son corps ; elle est courte , mince ,
 & repliée comme celle du Cochon.
 Elle est garnie de crins , mais ils ne
 sont pas plus long que ceux d'un
 Cheval. Cet animal vit aussi bien
 dans le fond d'une Rivière & d'un
 Lac , que sur terre ; mais il vient
 souvent sur le rivage , pour y paître
 une herbe appelée *Gamalote* , dont

il est fort friand. On l'appelle communement la *Grande Bête*, sans que j'en sache la raison ; peut-être est-ce à cause que cet animal est un composé bizarre de différentes parties des autres , sans qu'il ressemble à aucun d'eux dans le total.

Fureur
avec la-
quelle il
écorche
les chiens.

Que dirai-je de ses dents, & de la dextérité avec laquelle il écorche d'un bout à l'autre les chiens qui le poursuivent ? Il ne quitte jamais son poste , pour grand que soit le nombre des chiens qui l'attaquent ; & lorsqu'il vient à en saisir quelqu'un, il le mord avec tant de force , que la peau lui reste entre les dents , jettant bien loin le chien qu'il a écorché , desorte que les autres épouvantés des cris de leur camarade , abandonnent aussi-tôt leur proie. Je ne saurois comprendre comment l'*Ante* peut faire tant de mal en si peu de tems. Les Espagnols eux-mêmes , qui vont tous les jours à la chasse de cet animal pour se divertir , & pour avoir sa peau & ses ongles , & qui voient périr tous les jours plusieurs de leurs chiens ,

n'y comprennent rien non plus , & sont surpris de la dextérité avec laquelle il les écorche. Les *Achaguas* nous apportèrent un *Ante* à la Colonie de *Guanapalo* , qui avoit deux aunes & un quart de longueur.

CHAPITRE XX.

Résines & Drogues Aromatiques , que les Indiens apportent des Bois. Fruits , & herbes Médicinales.

LEs Indiens ne profitent pas seulement de la chair & des plumes des animaux qu'ils tuent à la chasse ; ils savent encore tirer avantage d'une infinité de choses qu'ils trouvent dans ces Bois, qu'ils Signes
auxquels
qu'il soit vrai de dire qu'on en a on con-
découvert très-peu en comparaison noit qu'il
de celles qui restent cachées , faute y a beau-
coup
de gens qui en connoissent le prix. d'Aro-
Il m'est souvent arrivé , en traver- mates
sant ces Bois , de m'arrêter tout dans ces
Bois.

court , pour jouir à mon aise du plaisir que me caufoient une infinité d'odeurs que je ne saurois définir. Je demandois aux Indiens qui m'accompagnoient d'où venoit cette odeur exquise ? Et ils me répondoient : *Odi jà , Babi ? Qui le sait Pere.* Je ne doute pas qu'il n'y ait dans ces vastes Forêts des *Résines* , des *Aromates* , des *Fleurs* , des *Feuilles* , & des *Racines* de très-grand prix , qui enrichiront un jour la Botanique , lorsqu'on les aura découvertes ; mais en attendant , en voici quelques unes , dont je crois que la connoissance sera fort utile au Public.

Baynill-
las.

Je ne dirai rien des *Baynillas* , qui croissent dans ces bois de certains sarmens toujours verts , qui s'entortillent autour des arbres. On trouve une grande quantité d'arbres

Cunasiri.

appelés *Cunasiri* par les *Betoyes* & les *Jiraras* , dont le tronc est fort gros , & le bois à moitié incarnat. Le bois & tout l'intérieur du tronc sont Aromatiques , & l'écorce remplie de petits grains qui

DE L'ORENOQUE. 21

ont l'odeur de l'encens. La Scieure du *Cunafiri* exhale la même odeur , lorsqu'on la jette sur des charbons ardens.

La plupart de ces bois sont peuplés de Cedres , dont le plus singulier est celui qu'on appelle *Blanc* pour le distinguer de l'autre , qui est de couleur rougeâtre. Il ressemble beaucoup , non par la feuille , mais par la couleur & la douceur du bois à nos Pins. Il ne rend point de Résine , mais lorsqu'on vient à le travailler , on y trouve des cavités pleines d'une certaine gomme Aromaticque , dont l'odeur est plus douce que celle de l'encens , avec cette différence , que lorsque le Cedre est de moyenne grosseur , cette gomme se trouve caillée dans les cavités , mais molle , maniable , & de couleur dorée. Lorsque le Cedre est plus gras , cette gomme est en grains , & quand il est vieux , en forme de poudre jaune , conservant toujours son odeur sous chacune de ses formes. On trouve de ces Cedres près de la Capitale du nouveau

Cedre
blanc.

Sa gomme.

Royaume , & leur bois est celui dont on se sert le plus communement à *Santa-Fé de Bogota* , pour tous les ouvrages de Menuiserie.

Palo anime.

Le *Palo de anime* est si commun dans ces Bois , qu'on le rencontre à chaque pas sur les Rivières de *Tame*, *Cravo* , *Macaguane* &c. Les Indiens incisent le tronc de cet arbre avec un coutelas , & il sort de chaque incision une Résine blanche comme la neige , & d'une odeur fort agréable. On a éprouvé que la fumée de cette Résine est excellente pour la migraine , & dans les cas où celle-ci est occasionnée par le froid , on la guérit avec la même facilité , en mettant deux emplâtres de la même Résine sur les arteres qui descendent de la tête derriere les oreilles. Elle jaunit en vieillissant , & je crois qu'elle possède plusieurs autres propriétés , que le tems fera découvrir.

Sa Résine.

Son fruit caustique.

Chaque bourgeon de l'*Anime* jette trois especes de Prunes vertes , qui ne meurissent jamais , & dont le suc est si caustique , qu'il fait enfler & gerfer les levres de

ceux qui les mordent. Je voulus un jour éprouver moi-même son effet, mais ma curiosité me coûta cher, car mes levres commencerent d'abord à s'enfler, elles s'ouvrirent ensuite, & ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours que je guéris.

Les *Algarobos* croissent dans les bois où il y a des pierres & des rochers. Ce sont des arbres d'une grosseur épouvantable, qui laissent tomber de leurs troncs des gros morceaux de gomme de deux ou trois livres chacun. Cette gomme est transparente comme le cristal, mais on ignore encore ses propriétés. Les Indiens s'en servent pour s'éclairer dans les montagnes & dans les maisons. Lorsqu'on pose un morceau de cette gomme à terre, le feu prend à la partie supérieure, & elle brûle toute la nuit, jettant une flamme extrêmement claire, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement consumée. On a essayé de la dissoudre avec de l'huile, de l'eau, du vin, du jus d'orange & de citron, sans pouvoir y réussir. Enfin,

Algaroba
& sa
gomme.

on a employé l'huile de *Canime* dont je parlerai tantôt , & elle n'a pas plutôt senti la chaleur du feu , & même celle du soleil , qu'elle s'est fonduë , & a donné une liqueur épaisse , qui étant appliquée sur les châssis des fenêtres , les rend aussi transparens que le verre. Nous nous en sommes servis pour vernisser des tableaux , & les garantir de la poussière ; elle ranime les couleurs , & leur rend leur premier éclat , quelque vieilles qu'elles soient. On l'employe aujourd'hui pour vernisser les draperies des Statuës. Ces mêmes arbres naissent aussi dans les Bois où il n'y a point de pierres , mais ils ne donnent point de gomme.

Les Indiens *Tunevos* de nôtre Mission de *Patute* , apportent du Paramo negé de *Chita* une grande quantité d'encens en larmes si aromatique , qu'il ne differe de celui qu'on nous apporte en Europe , ni par la couleur , ni par l'odeur. Ils trouvent plus loin les arbres qui donnent l'*Otova* ou l'*Otiva*. Ce

Encens.

Otiva ,

ou *Oto-*

va.

n'est

DE L'ORENOQUE. 25

n'est ni une Réfine , ni une gomme ,
 mais une espece de noisette blanche ,
 qui se trouve parmi les fleurs &
 qui est aussi molle que du beurre.
 Ils en font des boules d'une livre
 piece , qu'ils vendent huit reaux
 de plate , & qui sont fort recher-
 chées pour la galle , la teigne &
 autres maladies de la peau. Elle est
 un préservatif excellent contre les
Nignas , les *Piques* , ou puces im-
 perceptibles , qui pénètrent jusqu'à
 la chair vive. Elle est confortative ,
 & il ne faut qu'en prendre la gros-
 seur d'une noisette , & boire par
 dessus deux verres d'eau tiede ,
 pour appaiser les douleurs d'esto-
 mac. Lorsqu'on veut se purger , on
 avale trois ou quatre de ces pillules,
 sur lesquelles on boit de l'eau chau-
 de. L'*Otova* a une mauvaise odeur,
 & se fond si aisement , que la
 chaleur seule des doigts la con-
 vertit en huile. Je crois qu'avec le
 tems , on découvrira plusieurs ver-
 tus dans l'*Otova*.

Son usa-
 ge.

Le *Curruca*y est une gomme qui
 découle de l'arbre du même nom ,

*Curra-
 cay.*

Son usage.

Carana.

Noix de la noix Muscade si approchante
Muscade. de celle qu'on apporte de l'Orient,
qu'on avoit peine à distinguer une
noix d'une autre. Je n'en ai point
vû, & je ne sache point qu'on en
trouve.

au moyen d'une incision qu'on y
fait. Elle ressemble à l'*Anime*, mais
elle est gluante : son odeur est aro-
matique, mais plus forte que celle
de ce dernier, & l'on juge par ses
effets qu'elle est extrêmement chau-
de ; car l'expérience a montré qu'é-
tant appliquée extérieurement, elle
dissipe le froid qui accompagne les
luxations & les pamoisons. J'ai
éprouvé qu'appliquée sur les dar-
tres, après qu'on les a bien frotées,
elle les dissipe entièrement, sans
qu'on soit obligé d'y revenir. Les
Indiens cueillent encore une autre
Réfine appelée *Carana*, qui est de
couleur rouge & d'une odeur ex-
trêmement forte. On la dit froide,
mais on ignore encore ses proprié-
tés & les effets qu'elle peut produire.
Le Pere Pompée Carcacio, Mission-
naire des *Tunevos*, m'a assuré que
de son tems les Indiens cueilloient

DE L'ORENOQUE. 27

Les Indiens *Guaybas*, *Tunevos* & *Chiricoas* ont une autre Réfine fort rare, qu'ils appellent *Mara*, mais on ignore d'où ils la tirent. Elle est de couleur de feu, & d'une odeur forte mais agréable. J'ignore quelle connexion elle a avec le gibier, mais ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il suit ceux qui en ont sur eux. Voici l'usage qu'en font les Indiens. Dès qu'ils voient quelque bête fauve, ils se frottent la poitrine & une partie des bras avec de la *Mara*; ils observent de quel côté vient le vent, & se plaçant dans cet endroit, ils prennent leurs arc & leurs flèches, après s'être couvert le visage d'une branche d'arbre. Le gibier ne sent pas plutôt l'odeur de cette Réfine, qu'il la suit la tête levée, ce qui donne le moyen aux Indiens de le percer à leur gré. Cette propriété mérite l'attention des curieux.

Mara.

L'arbre qu'on appelle *Merey Merey*. dans la Province de Carthagene, & *Caracoli*, dans celle de *Casanare* est *Caraco-* utile dans toutes ses parties. Son ^{li.} écorce mise en infusion, arrête les

- 56 fruit. pertes de sang. Son fruit est savoureux, il a la couleur & la figure d'une pomme, excepté, qu'il a au dehors du côté opposé à la queue une pépin de la grosseur d'une amande.
- Son vin. Le suc de ce fruit acquiert en fermentant, le gout & la couleur du vin. Le pépin extérieur, lorsqu'il est rôti, a le même gout que l'amande, mais il est très caustique lorsqu'il est crud, & il n'en faut qu'un petit morceau pour former un cautere ou un vésicatoire.
- Son écorce. Son noyau.

On trouve sur les Rivières de *Chire*, *Tate*, *Punapuna*, & quelques autres de ces cantons, la *Zarza*, qu'on dit être excellente pour la verole; & sur le penchant des montagnes neigeées de *Chita*, la Racine de *China*, qui est efficace pour plusieurs maladies. On en met dans l'eau pour lui ôter ses mauvaises qualités. Elle est d'un rouge jaunâtre, & extrêmement pesante.

Polipode pour la jaunisse. Le *Polipode* croit sur le tronc des Palmiers. Son tronc est mince & couvert de duvet, ce qui lui a fait donner par les Indiens le nom de

DE L'ORENOQUE. 29

Sorroy umucoso, bras de Singe. Il a la feuille comme le chou, il pousse des racines de côté & d'autre du Palmier, qui l'empêchent de tomber, & qui lui fournissent sa nourriture. L'infusion de sa racine est excellente pour la jaunisse; mais les Indiens en tirent du sel, pour suppléer à celui qui leur manque. Ils allument du feu, & après que le bois est consumé, ils jettent sur la braise des racines de *Polipode*, qui donnent un Salpêtre dont ils assaisonnent leurs mets.

Sel des Indiens.

On trouve aussi dans ce Bois la *Pepita*, qu'on appelle *De Toda specie*, nom qui exprime parfaitement sa qualité. Elle est de la grosseur d'une amande pelée, elle a presque l'odeur de la Cannelle, & le piquant du Poivre & du Gérofle. Elle est fort salutaire, & plusieurs personnes l'achètent à quelque prix que ce soit, pour en mettre dans le Chocolat, ce que j'approuve fort.

Pepita de Toda specie.

Le fruit que je vais décrire a un nom fort laid, mais il a une vertu admirable contre le venin de la

Vipère. Dans toutes les Plaines de *Varinas*, de *Guanare* & de *Caracas*, & sur les Rivières qui les traversent pour se rendre dans l'*Oreñoque*, on trouve un arbre basmais touffu, chargé d'une grande quantité de fruit en forme de grapes, de la figure & de la grosseur de nos

Frixoles. Frixolés. Il a un gout fort & aromatique, & il meritoit un meilleur nom que celui que le hazard lui a donné, à l'occasion que voici. Quelques Bergers de ce canton rassemblant un jour leurs troupeaux, une Vipère mordit l'étalon qui étoit au milieu d'un grand nombre de Juments. Il ne se sentit pas plutôt piqué, qu'il courut à l'un de ces arbres, & mangea à la vûë des Bergers plusieurs de ces raisins. Il guérit, & fit par là connoître à ses maîtres la propriété d'un fruit

Fruit du
Burro,
excellēt
contre le
venin de
la Vipère.

qu'ils ignoroient. Ils appellerent cet arbre, l'*Arbre de l'Ane*, *El Arbor del Burro*, & ce nom lui est resté depuis. On ne sçauroit croire les cures, qu'on a opérées par le moyen de ce fruit, & qu'on conti-

nuë d'operer tous les jours. Une Vipère a-t'elle mordu quelqu'un , il suffit de manger cinq ou six de ces pépins entiers , ou en poudre , & d'en appliquer autant sur la playe , après les avoir écrasés , & le malade est sûr de guérir. J'ai même remarqué qu'il n'y a point de Voyageur qui ne se munisse d'une bonne quantité de ces fruits , pour s'en servir au besoin , les Vipères & les autres especes de Serpens étant fort communs dans ces Plaines désertes & spatieuses. L'arbre appelé *Dragon* Le *Dra-* est fort commun dans ces Forêts , *gon.* on en tire un suc , qui est bon pour les playes , & qui est de couleur de sang , ce qui lui a fait donner le nom de *sang de Dragon*. Tout le monde connoit ses usages dans la Médecine.

Le *Cacao sauvage* croît de lui-même dans les Plaines de la Rivière *Apure* , & porte du fruit deux fois l'année , de même que celui qu'on cultive dans les *Peuplades*. On trouve toujours sur ces arbres une grande quantité de Singes ,

d'Ecureuils, & de Perroquets, qui se nourrissent de leur fruit, sans que personne puisse y mettre obstacle; ce qui n'empêche pas les Indiens d'en amasser le plus qu'ils peuvent, par la facilité qu'ils trouvent de les vendre.

Canafistulo.

Les arbres les plus beaux & les plus touffus de ces Plaines, sont les *Canafistulos*. Ils sont chargés d'une si grande quantité de fleurs jaunes, qu'il est impossible de distinguer une feuille. Le fruit vient ensuite en abondance, mais il tombe & se pourrit, à moins que les arbres ne soient près d'un Village, car alors les habitans ne manquent pas de les ramasser pour en composer plusieurs remedes. Ce fruit n'est pas du gout des Singes, ni des autres animaux, à cause de sa qualité purgative.

Cabima,
arbre
dont on
tire de
l'huile.

L'arbre le plus précieux qu'on trouve sur l'*Orénoque* est le *Cabima*, que les Blancs appellent *Palo de aceyte*. Le grand cas qu'on fait de cet huile, est cause qu'on lui a donné plusieurs noms, ce qui occa-

sionne beaucoup de confusion ; car
 si on lui donne un autre nom que
 celui sous lequel il est connu dans
 le pays , on ne vous entend plus.
 Il est vrai que le même arbre donne
 par la même incision trois huiles
 différentes en apparence , mais qui
 ont toutes le même effet. Cet arbre
 est haut , touffu & épais : ses feuilles
 ressemblent à celles du Poirier , son
 écorce est lisse , douce & épaisse. Le
 tronc qui a donné de l'huile une
 année , n'en donne plus pendant
 quelque tems , ayant besoin de
 repos pour en reproduire de nou-
 velle. Il croît dans les lieux humi-
 des près des Rivières & des Lacs , &
 lorsque le tems où il doit donner
 l'huile est venu , il en avertit un an
 auparavant , au moyen d'une gros-
 seur qui se forme entre le tronc &
 l'écorce , à quelque distance de
 l'endroit où ses branches commen-
 cent à se diviser , cet endroit étant
 comme le centre où l'arbre dépose
 cette liqueur précieuse. Les Indiens
 commencent à cueillir cette huile
 dans le mois d'Août , & pour cet

Descri-
 ption de
 cet ar-
 bre.

Il ne
 donne
 pas de
 l'huile
 toutes
 les an-
 nées.

Lieux où
 il croit.

On re-
 cueille
 l'huile

dans le mois d'Août. effet , ils font au dessous de la tumeur avec le tranchant d'une hache , un trou capable de contenir le vaisseau qui doit la recevoir. Le vaisseau placé , ils percent la tumeur dans sa partie inférieure , au moyen dequoi toute l'huile s'écoule. Lorsque l'arbre est gros , il donne la première fois jusqu'à dix ou douze livres d'huile. Cette première huile est épaisse , comme du miel cuit au feu , elle forme en tombant les mêmes filets , & sa couleur est grisâtre. Après qu'on a retiré le premier vaisseau , on en remet un second , pour recevoir l'huile qui coule par l'ouverture. Celle-ci est plus claire & d'une couleur moins foncée que la première. On met enfin un troisième vaisseau , au bout de plusieurs jours , & l'on recueille une troisième huile plus liquide , plus claire & plus transparente que les deux autres. Nous nous servons des deux dernières en qualité de purgatif , & il n'en faut qu'une cuillerée de demi once , pour faire beaucoup d'effet , sans qu'on coure

La première huile est épaisse.

La seconde est plus claire.

La troisième plus liquide.

Cette huile est purgative.

aucun risque , & sans qu'on soit obligé de rester au lit , quand même celui qui en useroit , seroit obligé de travailler aux champs , & de se mouïller. Il ne faut que boire de l'eau chaude , pour hâter son effet , mais elle cesse d'operer , dès qu'on cesse de boire. La premiere huile produit le même effet , mais elle est plus amere que les deux autres , elles sont cependant toutes trois admirables pour les playes & les blessures. Quelques Indiens l'appellent *Cabima* , du nom de l'arbre qui la donne , & d'autres *Curucay*.

Bonne
pour les
playes
& les
blessures

Les blancs , corrompant le nom de *Cabima* , l'appellent l'huile de *Canime* , & plusieurs autres l'huile de *Maria* , c'est le nom de la premiere qui sort de l'arbre , & qui s'épaissit comme de l'onguent. L'avidité qu'ont les Hollandois d'acheter ces huiles des *Caribes* , est le principal lien de leur amitié , & la source des dommages qu'ont souffert & que souffrent encore nos Missions; & rien ne prouve mieux

leurs vertus, que le soin avec lequel les étrangers les recherchent.

CHAPITRE XXI.

Poissons de l'Orénoque. Moyens industriels dont les Indiens se servent pour les prendre. Vertus Médicinales des Pierres & des Os qu'on trouve dans quelques uns.

NOUS avons assés long-tems suivi les Sauvages dans leurs Bois ; laissons les continuer leurs chasse , & portons nos regards sur ces délicieuses Plaines de l'*Orénoque* , & sur ces Lacs immenses dans lesquels il répand ses eaux dans ses cruës , bien assurés qu'en parcourant le nombre , la variété , & les propriétés de cette infinité d'especes de poissons qui s'engendrent & se nourrissent dans les Rivières de l'*Orénoque* , & examinant les moyens ingénieux que les Indiens employent pour les prendre , nous

aurons de quoi satisfaire nôtre curiosité.

J'attribuë cette quantité immense de poissons qu'on trouve dans l'*Orenoque* à la profondeur & à l'étendue de son lit, aux Lacs qu'il forme, aux branches dans lesquelles il se divise, & à cette multitude de Rivières qu'il reçoit, ce qui, tout réuni ensemble, fournit aux poissons les commodités dont ils ont besoin pour se multiplier, & la nourriture qui leur est nécessaire pour subsister. Je suis cependant persuadé que tous les poissons ne mangent point, & qu'il y en a beaucoup qui n'ont besoin que d'eau pour vivre, croître & multiplier. Cela paroît par une expérience que fit à *Santa-Fé de Bogota* le Docteur Jean-Baptiste de Toro. Il mit dans une Bouteille de Cristal un petit poisson, auquel il ne donna jamais à manger, observant seulement de lui changer d'eau tous les jours, & cependant il crût au point de ne pouvoir plus rester dans sa Bouteille. Il y a une si grande quantité

Cause
de cette
multitu-
de de
poisson.

38 HISTOIRE

de poissons & de tortuës dans l'*Orénoque* , que je suis tenté de croire que la grossiereté & le mauvais gout de son eau , est occasionnée par la bave , les excremens , & le sang qu'ils répandent continuellement en se blessant & se mangeant les uns les autres. On remarque la même chose dans quelques Rivières de la Hongrie , aussi bien que dans les Etangs , les viviers & les autres endroits où l'on nourrit du poisson ; car l'eau , qui d'abord étoit claire , limpide & legere , y acquiert en peu de tems des qualités contraires.

Poissons
différens
de ceux
de l'Eu-
rope.

Ce qui surprend le plus dans cette matiere , est nouveauté des especes & des figures des poissons , qui n'ont rien de commun avec les nôtres , au point que nos Sardines sont tout-à-fait différentes de celles de ce pays. Tout ce qu'on peut dire, après les avoir bien examinés , se réduit à ceci : Ce poisson ressemble à la Truite ; cet autre à la Sole &c. mais personne ne pourra dire : Ce poisson-ci est le même qu'on trouve

DE L'ORENOQUE. 39

en Europe , & lui ressemble parfaitement ; & il n'y a rien d'étonnant en cela , puisqu'il est certain que le poisson qu'on trouve dans les Rivières des pays froids , est tout-à-fait différent de celui des pays chauds. Voici une façon de pêcher qui est des plus curieuses qu'on puisse imaginer. Quatre Canots conduits par des enfans de la Doctrine sont à peine dans un Golfe , que les poissons appelés *Bocachicos Palometas* , *Lizas* , *Sardines* , & une infinité d'autres d'espece moyenne , s'élancent d'eux-mêmes en si grande quantité dans les Canots , qu'ils les couleroient bas , si les rameurs se relâchoient tant soit peu. Chaque espece de poisson a un tems fixe pour frayer , & pour qu'il se conserve une certaine quantité d'œufs pour leur multiplication ; l'Auteur de la Nature leur a donné un instinct qui les porte à quitter leurs demeures , & à chercher un torrent convenable , où plaçant leurs queueës contre le courant , ils déposent leurs œufs & ouvrent en même

Pêche
particulière.

Maniere
dont le
poisson
fraye.

tems leurs ouïes , pour y recevoir ceux qui y entrent fortuitement , & qui sont les seuls qui se sauvent , tout le reste étant pour les autres poissons , dont il y a une prodigieuse quantité au pied de ces courans. Les enfans , ou les adultes passent par dessus , & les poissons épouventés des coups d'avirons , sautent sur l'eau de tous côtés pour se sauver , ce qu'ils ne peuvent si bien faire , qu'il n'en tombe bon nombre dans les Canots. Cette espece de pêche est aussi en usage dans la grande Rivière de la *Magdeleine* , & les habitans de *Monpox* s'y plaisent beaucoup.

Autre fa-
çon sin-
guliere
de pé-
cher.

Je ne prétends point au reste , que tous les poissons frayent de la même maniere , puisque j'ai observé que les *Codoyes* & les *Gavinas* déposent leurs œufs dans les endroits où il n'y a point de courant , se plaçant dans ceux où il y a des cavités ; & après les avoir couvertes avec des feuilles , ou de l'herbe , ils restent là en sentinelle , jusqu'à ce que les œufs soient éclos. Le

DE L'ORENOQUE. 41

poisson *Mojorra* tient ses petits à ses côtés , jusqu'à ce qu'ils soient grands , & les défend avec soin des insultes des autres poissons.

Lorsque ces troupes de poissons , *Payaras* qu'ils appellent *Cardume* , se pré- *Bagres.* sentent , d'autres Indiens se placent sur les bords de l'*Orénoque* & des autres Rivières , & en tuent autant qu'ils veulent à coups de flèches ; le poisson , surtout les *Payaras* , & les *Bagres* étant en si grand nombre , qu'il est presque impossible de le manquer. Il y a d'autres tems où ils pêchent ces *Payaras* d'une façon singulière , sans flèche ni sans hameçon. Ils se contentent d'atta- Autre fa- cher au bout d'un bâton un morceau çou par- de draps ou de bayette rouge , après ticulière de pê- quoi les Canots font force de rames cher. tandis que d'autres tiennent ces chiffons élevés d'une aune au-dessus de l'eau , la *Payara* s'élance pour les saisir , & s'y accroche par les dents , ce qui donne le moyen de la tirer dans le bateau , sans qu'elle puisse s'échaper.

Dans le mois où arrivent les cruës

Troisième de l'*Orénoque*, les Indiens ne font
 me façon pas tant de façon. Ils s'arment de
 de pé- bâtons ou de lances, & vont
 cher fort dans les endroits que l'*Orénoque*
 curieuse. inonde à la hauteur d'une aune.
 Les poissons s'y rendent pour se di-
 vertir & manger de l'herbe, ennuiés
 d'avoir resté tant de mois dans le
 lit du fleuve. Les Indiens les voyent
 nager entre la chaume, & les assom-
 ment, les choisissant à leur gré,
Bagres. les uns préférant les *Bagres*, d'au-
Morcoto tres les *Cachamas*, ceux-ci les *Mor-*
Cacha- *cotos*, ceux-là les *Payaras*. Tous ont
mas. de quoi se contenter, tant la quan-
Payaras. tité en est grande.

La pêche est encore plus facile
 & plus abondante, lorsque l'*Oréno-*
que baisse, parce que les Indiens se
 Autre in- contentent de fermer avec des claies
 vention de roseau les lieux par où l'eau se
 pour la retire, au moyen de quoi il reste
 pêche. une grande quantité de poissons sur
 le rivage, dont ils se rendent maî-
 tres. Mais la pêche est beaucoup plus
 considérable dans les grands Lacs,
 où l'on trouve un nombre infini de
Tortuës. *Tortuës* & de *Bagres* du poids de
Bagres.

cinquante à soixante & quinze livres
des *Laulaos* du poids de 250 à 300 *Laulaos.*
livres, mais surtout une infinité de *Manati.*

Manati, qui pèsent depuis 500
jusqu'à 750 livres pièce. Les Espag-
nols donnent à cet animal le nom de
Vache marine, il se nourrit de l'her-
be qui croît sur le bord de l'*Oréno-*
que, & lorsqu'il commence à se
répandre dans les Lacs, il en sort
pour chercher une nourriture plus
fraîche & plus abondante. Dès que la
Rivière commence à baisser, les In-
diens observent l'endroit par où l'eau
du Lac s'écoule, c'est celui qu'ils choi-
sissent pour leur magasin, & ce nom
lui convient, à cause de la quantité
de poisson qu'ils y enferment pour
plusieurs mois. Tous les Habitans
de la Colonie s'y rendent ; ils for-
ment des digues d'une étendue con-
venable, & assez fortes pour résister
au choc des poissons monstrueux, qui
se jettent dessus par troupes & à
différentes reprises, pour trouver le
lit de la Rivière. Ils assurent ces es-
tacades, & n'y laissent que l'ouver-
ture qu'il faut pour donner passage

Vache
Marine.

Pêche
générale
& abon-
dante.

à l'eau, mais non point au poisson de la première grandeur, ni aux tortuës. Ils les affermissent avec de gros madriers posés de travers, qu'ils ont soin d'étançonner. On regardera ce travail comme inutile, mais les troupes de *Manatis*, qui donnent contre, sont en si grand nombre, que les Indiens s'estiment fort heureux lorsqu'ils ne les refont que deux ou trois fois par an. Je ne sçaurois exprimer la quantité de poisson dont les Indiens s'assurent par ce moyen ; on peut en juger par ce qu'ils en prirent dans le Lac de *Guariruanà* en 1735, lors de la grande persécution des *Caribes*. Les Missionnaires de St. Ignace des *Guamos* rassemblèrent jusqu'à quatre vingt dix soldats, qu'ils joignirent aux Indiens, pour repousser ces barbares, qui avoient juré de ne point retourner chez eux qu'après avoir détruit les Missions. Dans cette vûe ils couperent les Planes, arracherent les *Yncas* & mirent feu aux greniers de Maiz, pour ôter au Peuple le moyen de subsister. *Le Bagre*, le

Domma-
ges que
les *Cari-*
bes cau-
ferent
aux Mis-
sions.

Cachama, le *Morcoto*, le *Laulao* & le *Manati* rôtis servoient de pain aux quatre vingt-dix étrangers & aux Indiens de la Colonie, & on les faisoit bouillir pour leur tenir lieu de viande. Quelque grande que paroisse cette consommation, elle n'étoit rien eu égard au Lac, qui étant bien fermé, fournissoit suffisamment de quoi vivre à tout le monde pendant tout le tems qu'on fut obligé d'entretenir cette garnison. On amenoit tous les matins deux bateaux chargés de *Manati*, de poisson & de tortuës, ils revenoient le soir, lorsque cela étoit nécessaire, sans que le Lac souffrit de cette consommation extraordinaire. En effet, le tems où l'on devoit déboucher les Lacs étant venu, (il faut le faire nécessairement pour que le poisson puisse retourner à la Rivière, & qu'il ne meure pas faute d'eau) les Indiens oublièrent de lever la vanne de cette écluse, & lorsqu'ils y retournerent, ils trouverent, comme me l'a assuré le Pere Bernard Rotella,

Les Vaches Marines sôt extrêmement abondantes.

Missionnaire des *Guamos*, plus de trois mille *Manatis* & une infinité d'autres poissons morts, car comme il n'étoit resté qu'une demi aune d'eau dans le Lac, tous ceux sur le dos desquels le soleil donnoit périrent, & il n'y eut que les tortuës qui échaperent, parce qu'il leur faut moins d'eau, de sorte qu'elles servirent de nourriture au Peuple pendant long-tems. En un mot, le poisson & les tortuës abondent si fort dans l'*Orénoque*, que ceux qui le voyent ont peine à le croire; desorte que je ne serai point surpris, si ceux qui liront mon ouvrage doutent de la verité de ce que je viens de rapporter.

Moyen
aussi subtil
que curieux
de prendre
le poisson.

Les Indiens péchent aussi dans les petites Rivières & dans les ruisseaux pour se divertir & pour changer de mets. Ils cultivent pour cet effet deux sortes de racines. L'une qu'ils nomment *Cuna*, ressemble à la *Alfalfa*, & à la même racine que le navé, à l'exception de la couleur & du gout. Elles sont si nuisibles au poisson, qu'étant écrasées &

jettées dans l'eau, elles l'enivrent & l'étourdissent au point qu'il se laisse prendre avec la main. Celui qui s'échape gagne en fuyant le haut & le bas de la Rivière, mais celui qui remonte, rencontrant une troupe d'Indiens, qui battent l'eau avec des bâtons; est obligé de suivre le courant, & de subir le même sort que l'autre. Les gros poissons, qui nagent mieux, & qui ont plus de force, trouvant la Rivière barrée avec des claies de roseau, retournent sur leurs pas, mais venant à sentir l'odeur de la *Cuna*, ils redoublent leur force, & sautant par dessus l'estacade, ils tombent sur une autre claie, que les pêcheurs ont eu soin de mettre en dehors, & ils s'y trouvent pris. Cette pêche est fort variée & fort divertissante pour les Indiens, étant accompagnée d'accidens qui donnent beaucoup à rire aux uns & aux autres.

L'autre racine dont ils se servent, est appelée *Barbasco*. Elle a la forme & la couleur de la vigne en

Pêche

avec la

Cuna.

Pêche

avec le

Barbasco

treille , & produit le même effet que la *Cunà*.

Maniere
de pren-
dre beau-
coup de
poisson
en peu
de tems.

Les Indiennes prennent encore le poisson avec la *Cunà* d'une maniere qui est aussi curieuse qu'aisée. Elles font cuire du Maiz , elles les pilent & en font des pelotes , dont les unes sont de Maiz pur , & les autres de Maiz paitri avec une ou deux racines de *Cunà*. Elles s'en vont au ruisseau ou à la Rivière la plus prochaine , & jettent dans l'eau les premieres de ces pelotes , qui ne sont point mixtionnées. Le petit poisson se jette aussi-tôt dessus pour les manger , & alors elles jettent dans l'eau les secondes qui sont paitries avec la *Cunà* , & font entrer leurs enfans dans l'eau avec un panier , à quatre pas au-dessous de la mare. C'est un plaisir de voir la promptitude avec laquelle elles amassent du poisson pour leurs familles ; car comme elles se hatent de jeter ces boules dans l'eau , & que les poissons se pressent de les manger , ils ne les ont pas plutôt avalées , qu'ils restent yvres & sans mouvement.

ment ; alors le courant les entraîne , & leurs enfans les prennent & les mettent dans leurs paniers.

Rien n'est plus admirable que l'adresse avec laquelle les Indiens de l'*Orénoque* harponnent le *Manati*, & l'emportent chez eux. Un Indien se met dans un Canot avec sa femme ; celle-ci rame , tandis que son mari se tient debout , pour épier le moment où le *Manati* revient sur l'eau pour respirer , ce qu'il fait dans l'espace de deux ou trois *Credo*. Il ne paroît pas plutôt , que l'Indien lui lance un harpon à deux languettes , auquel est attachée une longue courroie de cuir de *Manati* , qui est beaucoup plus fort & plus épais que celui du Bœuf. L'autre bout de la corde est attaché à la proue du Canot. Le *Manati* ne se sent pas plutôt blessé , qu'il s'enfuit & court l'espace d'une ou deux lieues , emportant avec lui le Canot avec tant de vitesse, qu'ils sont tous deux obligés de se cramponner avec les mains, pour ne point culbuter dans l'eau. Aussi-tôt que le *Manati* s'arrête ,

Adresse
avec la-
quelle ils
harpon-
nent le
Manati.

Maniere
dont ils
le lassent

l'Indien le tire à lui avec la courroïe, mais il ne voit pas plutôt le Canot, qu'il recommence à courir avec la même vitesse une carrière moins longue que la première. Il le tire à lui une seconde fois, & l'animal recommence une troisième carrière, dans laquelle il se trouve si fort épuisé, qu'il revient sur l'eau le ventre en l'air & sans force. Alors ils le joignent, ils lui ouvrent le ventre, & l'eau entrant par la playe, le *Manati* meurt sur le champ. Que fera maintenant l'Indien, d'un *Manati* du poids de cinq cent à sept cent cinquante livres, au milieu d'une Rivière d'une lieue de large ? Comment le mari & la femme viendront-ils à bout de le mettre dans le Canot, dans un lieu où ils ne peuvent assurer leurs pieds ? Voici la maniere dont ils s'y prennent tous les jours : Ils se jettent tous les deux dans l'eau, & nageant des deux pieds & d'une main, ils saisissent de l'autre le bord du Canot, & le font panacher jusqu'à ce qu'il soit

Maniere
dont ils
le met-
tent dans
le Ca-
not.

DE L'ORENOQUE. 51
presque rempli d'eau , ce qui leur
donne la facilité de le remorquer &
de le placer sous le *Manati*. Alors
ils commencent à vider l'eau du
Canot à l'aide d'un vaisseau dont
ils ont eu soin de se pourvoir , &
qu'ils portent sur leur tête en guise
de bonnet. Le Canot flotte , & le
Manati s'y trouve placé , sans qu'il
les empêche de continuer leur rou-
te. Ils remontent dans le bateau ,
le mari s'asseoit sur la tête , & la
femme sur la queue du *Manati* , &
ils se rendent au port , où ils parta-
gent leur pêche avec ceux qui s'y
trouvent.

La Figure du *Manati* , ou *Vache
Marine* , n'a rien de commun
avec celle des autres poissons. J'ai
dit ci-dessus qu'il se nourrissoit de
l'herbe qui croît sur le bord de la
Rivière. Il a les dents comme celles
du Bœuf , & il rumine comme lui.
Il lui ressemble aussi par la bouche ,
les lèvres & la queue , mais non
point par la tête , ayant les yeux
fort petits , eu égard à la grosseur

Elle n'a
point
d'ouïes.

de son corps. On a peine à distinguer ses oreilles , mais il entend de fort loin les coups des avirons , ce qui oblige les pêcheurs à ramer sans sortir l'aviron hors de l'eau. Il n'a point d'ouïes , aussi est-il obligé de sortir à tout moment la tête hors de l'eau pour respirer. A une distance proportionnée de la tête , il a deux bras faits comme les nageoires d'un Ton , qui ne lui servent point pour nager , mais pour venir paître sur le rivage , lorsque la Rivière est basse. Il est fort lent dans sa marche , ce qui donne le moyen aux Indiens & aux Tygres de l'attaquer. Il a sous ces bras deux mammelles , remplies d'un lait extrêmement épais.

Elle a
des mâ-
nelles.

Dès que la femelle a mis bas (elle met toujours bas deux petits , l'un mâle & l'autre femelle) elle les porte à ses mammelles , & les serre si fortement avec ses deux bras , qu'ils ne s'en separent jamais , quelque mouvement qu'elle fasse , si ce n'est lorsqu'ils ont des dents ;

car alors elle les jette à côté, & ils la suivent pour apprendre à connoître la nourriture qui leur est propre. Les petits pèsent trente livres chacun en naissant, ainsi que je m'en suis assuré moi-même. J'avois payé deux pêcheurs pour m'apporter une de ces Vaches. Ils en prirent une qui étoit pleine & d'une grosseur si demesurée, que vingt-sept hommes ne pûrent point la tirer du Canal dans lequel ils avoient renversé le Canot pour la décharger. Voyant qu'ils ne pouvoient en venir à bout, je leur ordonnai de l'ouvrir & de lui ôter les entrailles, pour pouvoir la mettre plus aisément à terre. Ils tirèrent en même tems les deux petits, & les ayant pesés avec une Romaine, je trouvai qu'ils pesoient vingt-cinq livres; desorte que je ne crois pas m'être trompé, lorsque j'ai dit qu'ils pesoient plus de trente livres en naissant.

Le cuir du *Manati*, ainsi que je l'ai déjà dit, est plus fort & plus épais que celui du Taureau, &

Manière
dont elle
porte ses
petits.

Grosseur
de la
Vache
Marine
& de ses
petits.

Autres
marques
caractéristiques

de la
Vache
Marine.

couvert en quelques endroits d'un poil un peu plus long. Il a la queue faite au rebours de celle des autres poissons ; car ceux-ci l'ont placée en long en forme de timon , au lieu que celle de la Vache Marine est faite comme un demi cercle , qui s'étend de l'extrémité droite du corps jusqu'à la gauche , & dont le diametre a pour l'ordinaire une aune de long , & quelque fois plus, dans quelque sens qu'on la mesure. Sa grosseur est proportionnée à sa largeur , & toute sa substance intérieure , à l'exception des cartillages, n'est qu'un composé de graisse ou de sain doux. On trouve au-dessous du cuir quatre enveloppes , dont deux de graisse & deux d'une chair fort délicate & fort savoureuse , qui étant rôtie , a l'odeur du Cochon & le gout du Veau. Ses côtes sont plus fortes & plus épaisses que celles du Bœuf. Le *Manati* a entre la dernière vertebre du cou & la tête un os rond de la grosseur d'une Bille , qui a une vertu admirable contre les pertes de sang , ce qui

Os du
Manati
merveil-
leux con-
tre les
pertes de
sang.

fait qu'on le recherche avec empressement. Les Indiens font de son cuir des boucliers qui résistent aux flèches. La veille des jours qu'il doit pleuvoir, les *Manatis* bondissent hors de l'eau à une hauteur considérable. Ceux qui seront curieux de connoître cet animal plus à fond, peuvent consulter Herrera. (a)

Les *Laulaos* sont aussi fort gros, *Laulaos* & ont la chair fort savoureuse. On les prend avec des gros hameçons, observant de ne les tirer, qu'après qu'ils sont extrêmement fatigués. Les blancs qui habitent sur la Rivière *Apure*, attachent un des bouts de la ligne à la queue d'un Cheval, & jettent l'autre où est l'hameçon dans l'eau. Le poisson pris, le cavalier pique des deux, & ne s'arrête point qu'il ne soit à sec, ce qui n'est pas une petite fatigue, y ayant des *Laulaos* qui pèsent plus de trois cens livres.

La *Curbinata* est un poisson mo- *Curbinata*

(a) Herrera, Decad. 1. Lib. 5. Cap.

Sa pierre.

Bonne pour la rétention d'urine.

yen , dont le plus gros pèse tout au plus deux livres : il est fort commun dans l'*Orénoque*, mais on le recherche moins pour son gout , qu'à cause des deux pierres qu'il a dans la tête. Elles sont de la grosseur d'une amande sans coque , & ont la couleur des perles fines. Elles occupent la place de la cervelle , & elles sont séparées l'une de l'autre par une membrane. On les appelle *Piedras de Curbinata* , pierres de *Curbinata* , & on les achete à quelque prix que ce soit , à cause de leur vertu contre la rétention d'urine. On les pulvérise , & on en prend le poids de trois ou quatre grains de blé dans une cuillerée d'eau ou de vin tiède. On a remarqué que lorsque la dose est trop forte , elle relâche les muscles au point qu'on ne peut plus retenir son urine , desorte qu'on ne sauroit être trop circonspect à ne point excéder celle qu'on a prescrite.

Voici encore une autre sorte de pêche encore plus singulière que celles dont j'ai parlé. Le Pere Mat-

thias de Tapia la rapporte comme telle dans un Mémoire qu'il presenta au Roi touchant les Missions de l'*Orénoque* , ne disant pas un mot de celles que j'ai décrites.

A un peu plus de cinquante lieues de l'éminence dont j'ai parlé , en remontant vers les sources de l'*Orénoque* , on rencontre trois Torrens , entr'autres celui d'*Adoles* , où il y a un Rocher d'une si vaste étendue , que la Nation entiere des *Adoles* , ou des *Atures* y a établi son séjour. Ce Peuple ne s'occupe que de la pêche , mais il ne manque d'aucune des choses nécessaires à la vie , échangeant le poisson qu'elle prend pour du grain , du fruit , des legumes &c. après l'avoir fait sécher au soleil , ou au feu. Le *Manati* y est extrêmement abondant , & l'on ne peut séjourner trois jours dans cet endroit , sans être étourdi du bruit que fait la Rivière en se précipitant du haut de ce Rocher affreux ; car l'eau qui se trouve resserrée par les deux premiers précipices , choque avec fureur ce ro-

cher qui est ouvert de toutes parts, soit naturellement ou par la violence continuelle des courans ; de sorte qu'il y a plusieurs ravins & plusieurs trous , d'où sort une grande quantité de torrens , & avec eux une multitude infinie de poissons de toute espece. Les habitans se servent pour les prendre de grandes corbeilles , dont la solidité est proportionnée à la chute de l'eau & à la pesanteur du poisson qui tombe dedans , lesquelles sont faites d'une espece d'osier large & maniable , appelé *Béjuque*. Ces corbeilles ont environ deux aunes de hauteur , & une aune & demie d'ouverture , & elles ont plusieurs anses pour pouvoir les attacher. Ils les retirent lorsqu'elles sont pleines , ce qui ne se fait pas sans peine & sans danger.

Caymans

Guacaritos.

Je parlerai dans ce second Tome des *Caymans* , ou *Crocodilles* , & d'une infinité d'autres poissons dangereux , surtout des *Guacaritos* , dont la voracité est extrême. Voyons maintenant la pêche la plus considérable de l'*Orénoque* , si tant est qu'on puisse appeller ainsi celle des Tortuës,

CHAPITRE XXII.

*Recolte admirable de Tortuës que
font les Indiens de l'Orénoque ;
Oeufs qu'ils amassent , & l'Huile
singuliere qu'ils en tirent.*

L'ORENOQUE produit une si Multitu-
grande quantité de Tortuës , de innom-
brable
que je ne saurois trouver de termes de Tor-
pour l'exprimer. Je ne doute même tuës dans
pas que ceux qui liront ce que je l'Oréno-
vais dire , ne m'accusent d'exagerer que.
la chose ; mais je puis les assurer
qu'il est aussi difficile de les compter,
que de compter le sable des riva-
ges de l'Orénoque. On peut juger de
leur quantité par la consommation
extraordinaire qu'il s'en fait ; car tou-
tes les Nations & tous les Peuples
voisins de ce Fleuve , & même
ceux qui en sont éloignés , s'y ren-
dent avec leurs familles pour en
faire la récolte , & non seulement
ils s'en nourrissent tout le tems

qu'elle dure , mais ils en font même sécher pour les emporter chez eux , y joignant une infinité de corbeilles d'œufs , qu'ils ont fait cuire au feu. Mais ce qui les attire sur tout à cette pêche , c'est l'huile qu'ils tirent de leurs œufs , & qui est en si grande quantité , qu'outre l'usage qu'ils en font pour s'oindre toute l'année deux fois par jour , ils en vendent encore aux étrangers , qui ne peuvent , ou qui n'osent se rendre sur l'*Orénoque*.

Aussi-tôt que le Fleuve commence à baisser , ce qui arrive dans le mois de Février , les Tortuës commencent aussi à sortir pour aller déposer leurs œufs dans les plages qu'il laisse à découvert. Les premières qui sortent , sont les *Terecayas* , qui pèsent à peine vingt-cinq livres chacune. Elles pondent vingt-deux , & même vingt-quatre œufs pareils à ceux des poules , à l'exception qu'ils n'ont point de coque , mais ils sont revêtus de deux membranes , dont l'une est mince , & l'autre un peu plus forte. Les Tortuës qui l'année

Tortuës
Tereca-
yas.

DE L'ORENOQUE. 61

d'auaravant n'ont point trouvé d'endroit pour pondre leurs œufs , ou qui en ont été empêchées par les autres , sortent en compagnie des *Terecayas*. Les grosses Tortuës , qui pèsent cinquante livres à l'âge de trois ans , pondent pour l'ordinaire jusqu'à soixante quatre œufs ronds , revêtus d'une membrane si forte , que les Indiens s'en servent pour jouer à la paume , se les jettant les uns aux autres par forme de divertissement. Dans chaque nichée de celle-ci , on trouve un œuf plus gros que les autres , c'est celui d'où sort le mâle , les autres ne renferment que des femelles. C'est alors que les Indiens des environs se rendent sur l'*Orénoque* : les uns se bâtissent des Chaumières , & les autres se contentent de ficher en terre des pieux auxquels ils pendent leurs branles. Ils'y rend aussi une grande quantité de Tygres , qui viennent pour manger les Tortuës , & qui troublent fort le plaisir des Indiens , parce que quelque soin qu'ils prennent de s'en garantir , ils en mangent toutes les

Leur
ponte.

Les Ty-
gres se
rendent
sur l'O-
rénoque
en même
tems que
les In-
diens.

années quelques uns , & ils n'ont pas d'autre moyen de les éloigner , que de tenir du feu allumé toute la nuit.

Les Tortuës se hâtent de pondre leurs œufs.

Comme la chaleur du soleil fait mourir les Tortuës , elles profitent au commencement de l'arrivée de la nuit pour déposer leurs œufs ; mais dans la suite elles se présentent en si grand nombre , qu'elles s'empêchent les unes les autres ; desorte qu'on en voit une infinité la tête hors de l'eau , qui attendent que d'autres leurs aient fait place , & alors elles vont tout de suite déposer leurs œufs , sans se mettre en peine du soleil , qui en fait mourir plusieurs sur la place.

Maniere dont elles ca-

Voici trois choses curieuses que j'ai observées dans la ponte des Tortuës. La première , qu'après avoir creusé avec beaucoup de travail le trou dans lequel elles déposent leurs œufs , elles ont soin de le boucher de façon qu'on ne puisse le reconnoître. Pour cet effet , elles unissent la place , & la mettent de niveau avec le reste du terrain , de peur que

DE L'ORENOQUE. 63

les traces qu'elles laissent sur le chent
sable ne les fassent découvrir; elles leur
passent plusieurs fois dessus, & font pontes.
plusieurs allées & venuës autour,
afin de les confondre. Mais cette pré-
caution est inutile, parce que le sable
n'étant point affermi, il cede sous
les pieds de ceux qui passent dessus,
au moyen dequoi on trouve les
œufs. Dans la suite les pontes sont
si nombreuses, qu'on n'a pas la
peine de les chercher, car les unes
venant à pondre sur les autres dans
le même endroit, elles déterrent
elles-mêmes les œufs, desorte que
tout le terrain en est couvert, &
qu'on ne peut creuser sans en trou-
ver autant qu'on en veut.

La seconde chose que j'ai obser- Les œufs
vée, au moyen d'un bâton que éclosent
j'avois posé auprès de l'endroit où au bout
s'étoit faite la dernière ponte est, de trois
qu'au bout de trois jours les pe- jours.
tites Tortuës sont entièrement sorties
de leurs œufs, si grande est la chaleur
que le soleil imprime au sable.

La troisième enfin, que les Tor- Elles se
tuës, après être sorties de leurs rendent

de nuit
à la Ri-
vière
sans ja-
mais s'é-
garer.

œufs (elles font alors de la largeur d'un écu) ne quittent point leurs trous pendant le jour , la nature leur ayant appris à se garantir par-là de la chaleur du soleil & de l'avidité des oiseaux de proie. Elles attendent la nuit pour sortir , & ce qui m'a le plus étonné est , que quoique leur fosse soit quelque fois éloignée d'une demi lieuë , & même plus , de la Rivière , elles s'y rendent par la voye la plus courte , sans jamais s'égarer. J'en ai quelquefois porté à une grande distance de l'eau , je les ai couvertes , & leur ai fait faire plusieurs tours pour qu'elles s'égarassent , mais je ne les ai pas plutôt laissé aller , qu'elles ont pris le chemin de la Rivière , sans s'écarter ni à droite ni à gauche.

Moy en
de s'affu-
rer des
Tortuës.

C'est ici le tems où les Indiens & les Indiennes se levent de grand matin. Les hommes prennent autant de Tortuës qu'ils veulent , & les renversent sur le dos pour les empêcher de s'enfuir ; car quelque effort qu'elles fassent des pieds & des mains pour se redresser , leur

DE L'ORENOQUE. 65

dos est si épais qu'elles ne peuvent atteindre à terre , ni trouver un point d'appui pour se remettre dans leur situation naturelle. Ils les portent ensuite dans leurs chambrées , où ils les renversent comme je viens de dire. Les femmes & les enfans ne restent pas non plus oisifs , & emportent sur leur dos des corbeilles pleines d'œufs & de petites Tortuës. Elles amoncellent les œufs , & laissent les petits dans les corbeilles , pour les empêcher de retourner à la Rivière , ce qui n'empêche pas qu'il ne s'en échappe un grand nombre. Elles creusent aussi des fosses dans le sable au niveau de l'eau , & y mettent une grande quantité de petites Tortuës , pour les trouver au besoin. Ces Tortuës sont un mets délicieux , & l'on mange jusqu'à leur écaille , qui est tendre & savoureuse , aussi les Indiens en font-ils tous les jours une consommation prodigieuse dans leurs familles.

Quantité immense d'œufs.

Maniere de garder les petites Tortuës.

Mais cela n'est rien au prix des œufs qu'ils consomment , soit pour se nourrir , soit pour en tirer de

l'huile. Quoique l'*Orénoque* soit un des plus grands Fleuves de l'univers ; il est certain que sans la consommation dont je viens de parler, il deviendrait innavigable par la multitude des Tortuës qui s'y engendreroient , & qu'il en seroit de ce Fleuve comme du banc de *Terre-Neuve* , où la Moruë est si abondante , qu'elle empêche les Bâtimens de marcher , chaque pêcheur prenant jusqu'à quatre cent Moruës par jour. (a) Voyons maintenant comme ils tirent leur huile.

Les Indiens ayant mis leurs Canots à sec sur le rivage , ils jettent dedans quelques cruches d'eau , & lavent leurs œufs à part , jusqu'à ce qu'il n'y reste pas le moindre grain de sable. Lorsqu'ils sont bien nets , ils les jettent dans les Canots , où les enfans ont soin de les fouler avec les pieds , comme on foule chez nous les raisins. Lorsque les Canots sont assés pleins , on les laisse découverts , pour que le soleil donne

(a) Noblot. Tome 5.

DE L'ORENOQUE. 67

dessus , & au bout de quelque tems ,
il s'éleve sur l'eau une liqueur le-
gere & liquide , qui n'est autre
chose que la partie oléagineuse des
œufs. Ils contiennent une si grande
quantité d'huile , qu'il suffit pour
faire une omelette de les battre &
de les jetter dans la poêle, elle se
trouve faite sans qu'il lui arrive
jamais de s'attacher , ni à la poêle
ni à la casserolle.

Maniere
de tirer
l'huile
des œufs

A mesure que la chaleur du so-
leil fait élever cette huile , les fem-
mes ont soin de poser chacune une
grande chaudiere sur le feu , dans
laquelle les Indiens la versent avec
des coquilles fort minces & fort
commodes pour cet usage. Elle s'y
purifie en bouillant , & quand mê-
me on y auroit mis par mégarde
quelque portion de ces œufs battus,
elle n'en seroit pas moins bonne ,
cette matiere hétérogene restant au
fond de la chaudiere. Après qu'elle
a bouilli tout le tems qu'il faut ,
ils en remplissent des vaisseaux des-
tinés à cet usage. Cette huile est
incomparablement plus belle , plus

Ils la
font
bouillir.

Cette
huile est
plus le-
gere que
celle
d'olive.

Une seu-
le Tortuë
fournit
trois ser-
vices à
une fa-
mille
nom-
breuse.

claire & plus legere que celle d'o-
live, ainsi que je m'en assurai par une
experience que je fis en presence
de quelques personnes qui avoient
peine à le croire. Je remplis à moi-
tié une bouteille d'huile d'olive ,
sur laquelle je versai la même quan-
tité d'huile de Tortuë. Il survint
aussi-tôt une ebullition violente , à
la fin de laquelle ces deux huiles ,
qui avoient commencé à se mêler
dans le centre, se confondirent to-
talement , elles perdirent leur cou-
leur , & le mélange en prit une pa-
reille à celle du lait coupé. Après
que ces deux liqueurs eurent ré-
posé un peu plus de demi heure ,
l'huile de Tortuë commença à s'é-
lever , de maniere qu'en peu de
tems, elle flota toute entiere sur
celle d'olive , l'une & l'autre con-
servant leur couleur naturelle.

L'heure du repas venuë, ils se
mettent à table, & quelque nom-
breuse que soit la famille, une seule
Tortuë lui fournit trois differens
plats , qui suffisent pour les rassa-
sier. Ils l'ouvrent des deux côtés ,

ils lui coupent la tête, le cou, les deux bras & les deux jambes, & les mettent dans un pot, après en avoir ôté de grosses pelotes de graisse qui ressemble à un jaune d'œuf. C'est là un autre profit, qui n'est pas peu considerable, la plus petite Tortuë donnant au moins deux livres de cette graisse. La marmite étant placée sur le feu, le mari prend l'écaille du dos, & la femme celle de la poitrine, & après avoir mangé la chair, les œufs & la graisse qui s'y trouvent, ils employent les écailles en guise de marmite, sans crainte qu'elles se brulent. En attendant que la soupe soit prête, ils les mettent sur le feu pour faire cuire la chair qui a resté dedans, & qui leur tient lieu de rôti. J'ai vû des Indiens qui mangeoient jusqu'à l'écaille de la poitrine, ce qui ne paroît pas surprenant lorsqu'on saura qu'elle se ramollit au moyen de la graisse qui la pénètre. Vient ensuite l'écaille principale, dont ils mangent la chair en guise de ragout, ils l'appellent *Garapacho* & ils en sont extrêmement friands.

La chair
de Tor-
tuë est
savou-
reuse &
fort
nourris-
sante.

Ils mangent enfin le bouilli , & terminent leurs repas par la *Chicha*, qu'ils n'épargnent point, en ayant fait bonne provision pour le tems que dure la pêche. On ne sauroit croire ce que les Indiens mangent à moins de l'avoir vû, mais les enfans & les jeunes se distinguent sur tous les autres par leur appetit. Le Pere Roman, Superieur actuel de nos Missions de l'*Orénoque*, m'a dit plusieurs fois, qu'il preferoit les Tortuës de l'*Orénoque* au meilleur veau de Valladolid & de Salamanque, & j'ai vû plusieurs autres de nos Missionnaires qui pensoient comme lui.

Ils font
sécher
des œufs
pour les
tems de
pluye.

Les Indiens ne se bornent pas là, & indépendemment des œufs qu'ils mangent & dont ils tirent l'huile, ils en font sécher une quantité prodigieuse au feu ou au soleil sur des claies préparées pour cet usage. Ils en emportent ensuite chez eux de corbeilles pleines d'environ mille œufs chacune, dont ils donnent jusqu'à quatre pour un couteau.

Leur tournée finie, ils chargent leurs Canots d'autant de Tortuës

qu'ils en peuvent porter, ayant soin avant de les embarquer de leur lier les mains & les pieds, pour les empêcher de s'enfuir. Rien ne m'a plus surpris que la quantité d'œufs que les Tortuës ont dans le corps; car outre ceux qu'elles doivent pondre dans l'année, elles en ont d'autres pour l'année d'après, qui sont à peu près de la même grosseur, mais qui n'ont point d'enveloppe. Ceux qu'elles doivent pondre la troisième année sont gros comme une balle de mousquet, ceux de la quatrième comme une balle de fusil; & ainsi de suite, desorte qu'en retrogradant, on en vient à des œufs qui ne sont pas plus gros qu'un grain de moutarde, par où l'on peut juger que les Tortuës ont en elles-mêmes les semences de toutes celles qui doivent naître dans une longue suite d'années.

Les Tortuës ont dans leurs corps des œufs pour plusieurs années.

Les Indiens recueillent aussi toute l'année une grande quantité de miel sur l'*Orénoque*. Les essains d'Abeilles sont si communs, qu'il n'y a point d'endroit où l'on ne trouve de ru-

Abondance de miel & d'Abeilles sauvages.

ches remplies de miel, & ils le tirent aisement, en élargissant l'entrée de la ruche, ou en coupant le tronc dans lequel elle est placée, sans qu'ils aient à craindre les Abeilles, celles de l'*Orénoque* n'ayant point daigüillon; elles s'envolent & vont se placer dans un autre creux d'arbre. Ils en amassent une si grande quantité, qu'ils en donnent cinq bouteilles pour un couteau, & encore est-il extrêmement pur. Il seroit encore plus abondant si les

Les *Micos* détruisent les Abeilles.

petits Singes appelés *Micos* ne détruisoient point les ruches. Ils se placent à l'entrée, & il n'entre ni ne sort pas une Abeille qu'ils ne la prennent. S'il peuvent mettre la main dedans ils n'y laissent pas le moindre raïon de miel, & lorsqu'ils ne peuvent y atteindre, il y coulent leur queue, la roulent dans le miel & la lechent ensuite réitérant ce manège jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus, ou qu'ils ne puissent plus avoir le reste.

CHAPITRE XXIII.

Conduite que doit tenir un Missionnaire en entrant dans les Pays dont j'ai parlé.

JE me propose deux choses dans ce Chapitre : l'une de satisfaire le désir qu'ont plusieurs personnes de connoître la matiere du Titre que j'y ai mis : l'autre de détruire les difficultés que se forment les Missionnaires les plus zèles la premiere fois qu'ils entrent chez ces Peuples inconnus. On a beau avoir du zèle & du courage, on se sent toujours de la foiblesse attachée à l'humanité, & l'on ne peut connoître l'infidelité & l'inconstance des Peuples chez qui l'on va, qu'on ne se represente en même tems le péril auquel on s'expose, ce qui nous plonge dans la crainte & le découragement, & ce n'est qu'à l'aide d'une ferme confiance en Dieu,

qu'on vient à bout de le surmonter.

Idee speculative impraticable.

Je me propose aussi de donner les instructions nécessaires à ceux que l'amour de Dieu & du prochain portent à quitter leur Patrie, pour procurer le salut de ces ames privées de toute culture spirituelle. Ces ouvriers Evangeliques transportés du zèle qui les anime, s'imaginent même avant d'avoir quitté l'Europe qu'il suffit pour convertir ces idolâtres de se transporter chez eux un Crucifix à la main, & de leur prêcher tout ce que Dieu a fait pour eux; ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre dès le commencement.

Connoissances que doit avoir un Missionnaire.

La premiere chose que doit faire un Missionnaire en arrivant dans ce pays, est de s'instruire des mœurs & du génie des Peuples qui l'habitent, & c'est ce qu'il peut apprendre des Néophytes. On s'informe s'il sont amis ou ennemis, s'ils sont pacifiques, ou s'ils aiment la guerre, s'ils sont fixes dans un endroit, ou s'ils mènent une vie errante & vagabonde. Ces connoissances prises, il ne

convient pas que le Missionnaire aille d'abord chez eux , sa presence seule les porteroit à prendre les armes , & ils s'imagineroient qu'il vient plutôt dans le dessein de leur nuire , que dans la vûë de procurer leur avantage. S'il s'obstine à demeurer chez eux , ils s'en offensent , & s'enfuyent dans un autre Bois. S'il vient à se retirer à cause de la mauvaise reception qu'ils lui ont faite , il n'est plus à même , lorsqu'il le veut , de gagner leur volonté , & il est bien heureux s'ils ne le percent pas à coups de flèches , comme cela est arrivé à d'autres , sans en rapporter d'autre fruit , que la satisfaction d'avoir perdu sa vie pour sauver celle de son prochain.

Ce qu'il y a de mieux à faire est de donner de bonnes instructions à ceux des Néophites qui savent la langue du pays , de les charger de présens pour le Cacique & pour les anciens , & de les envoyer comme Ambassadeurs , avec ordre d'entrer chez eux leurs armes sous le bras , & avec les autres cérémonies dont ils

Messagers qu'il convient d'envoyer.

ont coutume d'user en signe d'amitié. Il faut leur dire surtout de ne point donner à entendre à ces Idolâtres que le Missionnaire veut les aller voir ; cet avis en ayant porté plusieurs à se retirer dans des Bois éloignés. Il doit seulement leur dire que le Missionnaire qui a soin d'eux est leur ami , & qu'il leur envoie , par exemple , ces couteaux , ces ciseaux , & autres choses semblables pour témoignage de ce qu'il avance. Ils ne doivent rien dire de plus & se contenter de répondre à propos aux questions qu'ils leur font : Pourquoi le Pere est venu chez eux ? D'où il vient , & avec qui ? Quelle est sa profession ? Quel est le but de son voyage ? Comment il les traite , & à quoi il s'occupe ? Lorsque les Députés s'acquittent bien de leur commission , ils ne manquent pas d'envoyer avec eux deux ou trois des principaux Indiens , plutôt par esprit de curiosité , que pour aucun autre motif.

Si l'on a à faire à un Peuple altier & opiniâtre , il est à propos de

réitérer ces ambassades , & lorsqu'on voit qu'elles ont produit leur effet , on leur envoie dire que si le Missionnaire étoit moins occupé , il iroit leur rendre visite ; mais que &c. ils témoignent alors beaucoup d'envie de voir le Pere , & ils lui marquent la Lune qu'il doit venir , (cette Lune est marquée par les fruits qui se trouvent dans leur maturité , lorsqu'elle arrive , y ayant tous les mois de l'année des fruits affectés à certaines Lunaisons.) Si le voyage est long , comme c'est l'ordinaire , il doit laisser un autre Missionnaire à sa place , pour que personne ne meure sans instruction & sans bâtême , & pour ne point perdre le certain pour l'incertain.

Soit que le Missionnaire voyage dans les Bois , ou qu'il s'embarque sur les Rivières , il doit s'attendre à manquer de provision , & peu lui importe de mener avec lui des Indiens chargés de Maiz & d'autres denrées semblables, ou de n'en point mener , car dans le premier cas , il ne se passe pas quatre jours que les

Condui-
te qu'il
faut te-
nir dans
ces Vo-
yages.

Indiens n'ayent mangé ce qu'ils portent , pour alléger leur fardeau , ou pour satisfaire leur avidité. La même chose arrive , à peu près lorsqu'il s'embarque sur les Rivières , ainsi le mieux qu'on puisse faire est de ne prendre des provisions que pour le premier jour, d'autant plus qu'à mesure qu'on avance , on trouve du poisson , du gibier , du fruit & des Racines , surtout lorsqu'on est proche des Villages , les Indiens ayant déjà tué des Oiseaux , des Singes , des Sangliers dont on peut se nourrir ; & à l'égard du pain , on ne manque jamais de Racines pour en faire ; ce qui n'empêche pas qu'on ne soit quelque fois pris au dépourvû , surtout dans les Plaines , qui sont pour l'ordinaire stériles.

On doit
porter
de quoi
regaler
les Indiens.

Ce que le Missionnaire doit porter avec lui sont des ouvrages de jais , des Chapelets de verre , des couteaux , des hameçons & autres choses semblables , dont les Indiens font beaucoup de cas. Il doit faire en sorte que les guides menagent

leur journée de façon , qu'on puisse passer la nuit auprès de quelque Rivière , tant pour la commodité de la pêche , que pour profiter du gibier & de la volaille qui s'y trouve. Outre les douze ou quatorze Indiens , qui l'accompagnent , il est bon qu'il se fasse escorter d'un ou deux Soldats , pour se garantir des bêtes sauvages , & pour que tout se passe en ordre durant la nuit, observant qu'il y ait toujours du feu allumé pour écarter les Tygres , qui ne manquent pas d'approcher dès qu'il vient à s'éteindre. Les sentinelles se relevent de deux en deux heures , & il convient , tant pour cet effet , que pour faire respecter le Pere lorsqu'il arrive chez ces Peuples , qu'il ait toujours avec lui deux hommes armés. Dès qu'on est arrivé au gîte , où l'on doit passer la nuit , les uns nettoient la place , & en arrachent les buissons , les autres vont chercher du Bois & l'amoncellent , les uns vont à la pêche , & les autres vont tuer un Sanglier , un Singe , ou tel autre animal sem-

Maniere
dont on
doit pas-
ser la
nuit dans
ces vo-
yages.

blable, & ils ne reviennent jamais les mains vuides. Il est rare qu'on puisse dormir, vû la quantité de Mosquites qui inondent ce Pays pendant toute l'année, ainsi tout le bagage du Missionnaire se réduit à un Breviaire, aux ornemens, & au filet ou hamac qu'on pend la nuit entre deux arbres, pour pouvoir reposer.

On doit faire avertir le Cacique un jour avant que d'arriver.

Il est à propos, un jour avant que d'arriver d'envoyer les Indiens devant pour avertir que le Pere doit arriver le lendemain, par ce moyen ils ne sont point surpris de le voir, & ceux qui sont dispersés, se rendent auprès du Cacique, & preparent dequoi le recevoir.

Arrivée du Pere & cérémonie dont elle est accompagnée.

Voyons maintenant comment se passe leur premiere entrevûe & les cérémonies dont elle est accompagnée. Tous les Caciques Idolâtres ont pour l'ordinaire près de l'endroit où ils logent une maison ouverte aux quatre vents, & couverte de chaume ou de feüilles de Palmier, pour y recevoir les étrangers. Le Missionnaire s'y rend; en arri-

vant avec sa suite, il tend son hamac entre deux pieux, qu'on a soin de planter pour cet effet, & il se repose un assés bon espace de tems, sans qu'il paroisse aucun Indien, soit parce qu'ils sont occupés à se peindre, ou parce qu'ils veulent laisser reposer leurs hôtes. A quelques tems de là, le Cacique arrive, & prononce à une bonne distance une seule parole, qui chez les *Guaneros* est *Menepuyca*, chez les Caribes *Guopuri*, chez les Jiraras, *Majusaque* &c. qui veut dire : *te voilà arrivé* ! & le Missionnaire lui ayant répondu *Marrusa*, *je suis arrivé*, le Cacique se retire, s'asseoit, & alors les Capitaines & tous les autres habitans se presentent tour à tour, lui font la même demande, & vont s'asseoir chacun à leur place. La Cacique & les femmes des Capitaines viennent ensuite à leur tour, & sans dire un seul mot au Missionnaire, elles mettent près de lui une *Tutuma*, ou une bouteille de *Chicha*, un plat de viande, & du pain du País. Les femmes des habitans

Compliment laconique des hommes.

Les femmes apportent de quoi boire.

Le Missionnaire doit faire semblant de goûter toutes les boissons.

font aussi la même chose, de sorte que la maison est remplie dans un moment de plats, & de vaisseaux, & ce qu'il y a de curieux est, que personne ne parle, & que tout se passe dans un profond silence. La *Chicha* des *Tutùmas* est pour l'ordinaire blanche, violette, ou rouge, selon le fruit; ou le grain dont elle est faite, & fait mal au cœur la première fois qu'on en boit. Le Missionnaire demande ensuite à un des Indiens qui l'accompagnent le plat qu'il trouve le plus à son gré, & en mange ce qu'il veut. Il n'en est pas de même de la boisson, & il doit goûter, ou du moins faire semblant de goûter de toutes les *Tutùmas*, s'il ne veut indisposer ceux qui la lui ont apportée. Cette corvée n'est pas fort agréable pour le Pere, mais elle l'est beaucoup pour les Indiens de sa suite; car il n'a pas plutôt goûté de la dernière *Chicha*, qu'ils emportent tout ce qui est dans la maison, & boivent & mangent autant qu'il leur plaît; heureux encore s'ils en ont assez.

Le Missionnaire ne s'est pas plutôt remis dans son hamac , que le Cacique se leve , s'approche de lui , commence sa harangue , qu'ils appellent *Mirray*. Ils ont soin de l'apprendre dès leur enfance , ce qui fait qu'ils la recitent sans peine , y ajoutant ce qu'ils jugent convenir aux circonstances presentes , par exemple , qu'il a vû passer la veille sur sa maison un oiseau remarquable par la beauté de ses couleurs & de ses plumes , ou qu'il a songé que sa récolte souffroit de la sécheresse , & qu'il est survenu une pluye abondante , qui lui a rendu sa premiere vigueur &c. , & que tout cela lui annonçoit l'arrivée du Pere. Il a soin d'insérer dans son *Mirray* différentes aventures fâcheuses qui sont arrivées à ses ancêtres , qu'il raconte d'un ton lamentable , & sur lesquelles chaque Nation rencherit avec les siennes , la *Achagua* repetant deux fois à haute voix ces deux paroles : *Taquetà , nude , yaquetà : cela est vrai , Cousin , cela est vrai.* La

Harangue ou
Mirray
du Cacique.

Hran -
gue du
Mission-
naire.

Il doit
faire en-
forte que
tout le
monde
ait part
à ses pre-
sents.

harangue finie , le Cacique se remet à sa place , & aussi-tôt le Missionnaire s'asseoit sur son hamac , ou pour mieux dire , s'y accroupit , & répond par une autre harangue , dans laquelle il exagere l'amour qu'il a pour eux , appuyant ce qu'il dit des raisons qu'il croit les plus propres à faire impression sur eux , par exemple qu'il n'a entrepris ce voyage que pour les voir ; il leur raconte ce qui lui est arrivé dans sa route , & finit en leur protestant , qu'il ne cherche que leur bien & leur amitié , & qu'à les deffendre de leurs ennemis. Il distribüe ensuite ses presens , premierement au Cacique & à ses femmes , & ensuite aux Capitaines , & il doit les menager de façon que tout le monde y ait part ; car les hommes & les femmes se tiendroient offensés de ne rien recevoir de sa main , ne fut-ce qu'une épingle pour tirer les *Niguas* de leurs pieds. Heureusement qu'ils se contentent de peu , & qu'on les paye d'esperances pour l'avenir.

Cette premiere démarche exige beaucoup de circonspection de la part du Missionnaire , & son voyage seroit perdu , si l'on venoit à pénétrer ses vûes. Il doit s'en rapporter aux Indiens qui l'accompagnent & ils ne manquent presque jamais de réussir , lorsqu'on leur a donné de bonnes instructions. Ces Peuples les interrogent à toute heure , & ce sont eux qui les adoucissent par leurs réponses & qui leur ouvrent les yeux. C'est par eux qu'ils savent que le Missionnaire ne cherche que leur amitié , & à les deffendre de leurs ennemis , qu'il prend soin de leurs malades , qu'il cherche à leur procurer les outils dont ils ont besoin pour cultiver leurs champs , qu'il aime beaucoup leurs enfans , & leur apprend à *regarder le papier* (ils veulent dire par-là qu'il leur apprend à lire) tout cela fait impression sur eux , d'autant plus qu'ils n'ont jamais rien vû ni ouï de pareil. Ce qui les étonne le plus est , que le Missionnaire ait abandonné sa famille pour venir chez eux , c'est là-

dessus que roulent leurs entretiens.

Il doit
visiter
les ma-
lades.

Cependant le Missionnaire, accompagné d'un de ces Indiens, va visiter les malades, il leur fait des présens, les caresse, & examine s'ils sont en danger ou non. Il est rare qu'il ne bâtit point quelque enfant ou quelque adulte, qui est en danger de mort, & dans ce cas, il doit regarder sa visite comme bien employée. Pendant que le Pere parcourt ainsi les maisons, pour visiter les malades, il est suivi d'une foule d'enfans, auxquels il donne des épingles & des hameçons, & il doit les caresser de son mieux, pour gagner l'amitié de leurs parens. Ces pauvres innocens répondent à ses caresses, & ne le quittent point d'un pas, & lorsqu'ils sont de retour chez eux, ils ne manquent pas de raconter à leurs peres ce qu'ils ont entendu, les priant pour l'ordinaire de ne point permettre que le pere s'en retourne. Ce qu'il a de mieux à faire, lorsqu'il va chez les Indiens, soit pour les voir, soit pour visiter les malades, est de prendre quelqu'un

de ces enfans entre ses bras , & de les caresser ; cette conduite est extrêmement agréable aux femmes & aux maris , & il n'en a pas plutôt pris un , que toutes les autres femmes s'empressent de lui présenter les leurs , pour qu'il leur fasse les mêmes caresses , ce qui le met à même de pouvoir les bâtiser dans l'occasion , sans crainte que leurs parens se fachent. Il doit toujours avoir sur lui des ouvrages de jais , & de verre de différentes couleurs , pour en mettre au cou des enfans , c'est le moyen le plus sûr de gagner les meres , & l'on a remarqué plusieurs fois qu'elles sont les premières qui se déclarent en sa faveur , engageant leurs maris à ne point permettre que le Missionnaire s'en aille , ou , s'ils ne peuvent le retenir , à l'accompagner dans son voyage.

Quoique les Missionnaires n'aient pas besoin de mes avis pour se conduire dans les Païs où ils vont , je ne laisserai pas de les prévenir d'une circonstance dont la

Foule d'enfans qui suivent le Missionnaire. Maniere de les caresser.

Circonstance critique pour les Missionnaires.

Effet que
produit
sur ces
Idolâtres
la répon-
se du
Mission-
naire.

nouveauté pourroit les surprendre , & leur faire lâcher quelque parole capable d'indisposer le Cacique & les principaux de la Nation. C'est une coutume introduite depuis long-tems chez cette Nation , (a) d'offrir des femmes aux étrangers qui arrivent chez eux , & ils croient faire plaisir au Missionnaire de lui en présenter une pour le servir & prendre soin de sa personne. Le Missionnaire ne doit pas rejeter brusquement cette offre , mais leur répondre modestement : Qu'il n'aime que les choses célestes , qu'il ne demande rien dans ce monde , & qu'il n'aspire à autre chose qu'à les aimer & à leur faire du bien. Je ne saurois exprimer l'effet que cette réponse produit sur ces hommes sauvages. Ce discours leur paroît inouï , & comme ils ne s'y attendoient point , ils commencent dès ce moment à respecter le Missionnaire , & à le regarder comme un Etre fort supérieur à eux. La chose n'en reste

(a) Herrera , Decad. 1. Lib. 4. Cap.

pas là , ils vont conter à leurs familles ce qu'ils ont entendu , ils appellent les Indiens qui sont à la suite du Pere , leur font mille questions sur ce sujet , & ceux-ci à leur tour ne manquent pas de les satisfaire.

Après que le Missionnaire & les Néophytes ont satisfait à toutes les questions des Indiens , il ne s'agit plus que de leur accorder ce qu'ils demandent. Les uns veulent des haches , d'autres des coutelas , & c'est ici qu'il est besoin de beaucoup d'adresse pour les contenter. On répond à cela , qu'on n'a apporté que deux ou trois de ces instrumens , qu'on les a destinés pour le Cacique , & qu'on les priera de vouloir les prêter à ceux qui en auront besoin. Qu'il est extrêmement difficile , vu l'éloignement où ils se trouvent , de pouvoir leur apporter de ces sortes d'outils ; mais que s'ils vouloient s'établir dans un endroit convenable , & propre à la pêche , (on leur nomme les endroits où l'on voudroit qu'ils s'établissent)

Conduite que doit tenir le Missionnaire au commencement.

Effets qui en résultent.

on feroit plus à portée de les visiter , de leur procurer les outils dont ils ont besoin ; & de soigner leurs malades. Le succès de l'entreprise dépend ordinairement de cette réponse , & l'effet qui en résulte est , que quelques Caciques s'offrent d'aller chercher avec leurs Capitaines un lieu convenable auprès de quelques Colonies pour s'y établir , & lors qu'ils l'ont trouvé , ils sèment les terres d'avance , & le tems de la récolte venu , ils s'y transportent avec leurs familles , & y bâtissent des logemens. D'autres Caciques demandent du tems , & ne se déterminent qu'après avoir consulté leurs sujets. Il arrive quelquefois que les Colonies des Cathécumenes ne sont pas assez peuplées , & qu'il y a du terrain pour d'autres familles , & dans ce cas , on leur promet de préparer les semailles & de leur faire bâtir des maisons , pour qu'ils puissent s'y transporter avec plus de facilité. Il arrive souvent que les Indiens qu'on veut civiliser ou leurs ancêtres , ont eu la guerre avec

Il doit
travail-
ler à réu-

quelqu'une des Capitaineries qui font déjà peuplées, & alors c'est au Missionnaire à les réconcilier ; car la paix une fois faite, ils la scellent à leur façon avec des bâtons qu'ils se donnent réciproquement, comme une marque de leur réconciliation, imitant en cela les Indiens des Isles Philippines, qui, lorsqu'ils font la paix entr'eux, s'ouvrent une veine du bras, & reçoivent leur sang dans le même vaisseau. Enfin, il arrive quelquefois que les Indiens ne veulent point quitter leur habitation, & qu'ils veulent obliger le Pere à rester avec eux. Dans ce cas, il exige d'eux que le Cacique & quelques uns de ces Idolâtres, le reconduisent dans l'endroit d'où il est sorti ; il écrit à ses Supérieurs, & supposé qu'ils approuvent sa résolution, il retourne chez ces Peuples, qui le reçoivent à bras ouverts, mais sans aune cérémonie, dans la seule vûe de leur intérêt personnel. Telle est la conduite que doit tenir un Missionnaire qui s'intéresse au salut de ces Peuples, s'il veut être

nir les
Peuples
qui sont
divisés.

Maniere
barbare
dont ils
confir-
ment la
paix.

Le Missionnaire doit se prêter à tout ce qui est licite , dans la vue de les gagner.

sur de réussir , il doit flater leur intérêt pour pouvoir venir à bout de se les assurer & de les instruire. Il doit d'abord travailler à gagner ces Peuples terrestres par la douceur , par des bienfaits , & par toutes les démonstrations extérieures de la plus parfaite amitié , toute autre voie seroit inutile , par l'incapacité où ils sont de goûter les choses spirituelles. On doit être assuré de leur persévérance , lorsqu'on voit qu'ils bâtissent des maisons , qu'ils cultivent la terre , & qu'ils envoient leurs enfans à l'école & à la doctrine. Jusqu'alors , on ne les bâtit que lorsqu'ils sont en danger de mort , mais dès qu'on est une fois sûr d'eux , on bâtit aussi les enfans qui sont suffisamment instruits , & c'est par cette instruction qu'il faut commencer lorsqu'on fonde une Colonie , si l'on veut en retirer quelque fruit.



CHAPITRE XXIV.

Fertilité des Pays qu'arrose l'Orénoque & les Fruits précieux qu'ils produisent.

N O U S venons de voir la quantité de poissons, de *Manatis*, & de Tortuës que produit l'*Orénoque*, les Sangliers, le gibier, les résines & les aromates que les Indiens trouvent dans les bois, & il ne nous reste plus qu'à parler des fruits que ce terrain produit, indépendamment des huiles, des baumes dont j'ai fait l'énumération. Je parlerai dans un autre endroit des jardins & des récoltes des Indiens, & sans m'arrêter à ce qui a attiré l'attention des Etrangers, je veux dire, aux grains d'or & d'argent qu'on trouve dans les sables, & qui montrent la richesse des mines par lesquelles il passe, je vais traiter des fruits, qu'il donne & qu'il peut four-

On découvrira dans la suite dans ce Pais beaucoup de Mines d'or & d'argent.

nir pour le commerce de l'Espagne.

Ce terrain pût
être ar-
rosé.

J'ai déjà dit que l'*Orénoque* coule au pied d'une chaîne de montagnes, qui l'accompagne depuis la source jusqu'au *Golfe Triste*, dans lequel il se jette. De ces mêmes montagnes, dont le sommet s'élève jusqu'aux nuës, descend un grand nombre de Rivières & de ruisseaux, que je n'ai point marqués sur ma Carte, pour éviter la confusion. L'humidité que ces torrens communiquent aux vallées, leur fait produire une quantité prodigieuse d'arbres, qui forment un des plus beaux coups d'œil qu'on puisse voir. Comme ces Rivières ont beaucoup de pente, il seroit fort aisé de les saigner, & de les conduire dans la Plaine, à l'aide de plusieurs canaux, ce qui contribueroit infiniment à la fécondité des Cacaotiers, & à celle du terrain, qui manque de culture, & dont la bonté paroît par la quantité d'arbres qui y croissent, & qui sont d'une grosseur considérable. Je ne doute point qu'il n'en soit du terrain de l'*Orénoque*, comme des

Plaines qu'arrosent l'*Apure*, la *Tame* & quelques autres Rivières qui vont s'y rendre, leur climat & la qualité du terrain étant les mêmes dans tous les deux. J'ai vû dans ces Plainnes de Forêts de Cacaotiers sauvages chargés de gousses remplies de feves, qui servent de nourriture à une multitude infinie de Singes, d'Ecureuils, des Perroquets, des Guacamayas, & autres animaux semblables. Que si ce terrain produit ainsi de lui-même le Cacao, que ne produiroit-il point, s'il étoit cultivé comme il faut? j'ai vû les vallées les plus renommées de la Province de *Caracas* savoir celles de *Tuy* & d'*Oritûco*, où l'on recueille le meilleur *Cacao*, & les ayant comparées avec celles qui sont au Sud de l'*Orénoque*, j'ai trouvé le terrain de celle-ci d'une meilleure qualité, & plus propre aux plantations des Cacaotiers, par la facilité qu'on trouve à y faire venir l'eau. J'ai encore vû à la *Guayana*, dans le jardin de Jérôme de Roxas, un Cacaotier si touffu & si chargé de

Quantité de Cacaotiers sauvages.

Cacaotiers sauvages & Cannelle.

gouffes, qu'il pouvoit aller de pair avec le plus beau de *Tuy* & d'*Orituco*. Quel pays admirable, si l'on savoit mettre sa fertilité à profit !

Je ne dois pas oublier ici la Canéle que le Pere Silvestre Hidalgo a trouvée chez les *Andaquies* (a) & chez d'autres Nations voisines, dans la partie supérieure de l'*Orénoque*, laquelle n'est point différente de celle de *Quixos* dans la Province de *Quito*. Ce Religieux m'a assuré qu'ils avoient une Plaine toute couverte d'arbres de Canéle, dont les feuilles avoient infiniment plus d'odeur que l'écorce, ce que je n'ai pas de peine à croire, parce que l'écorce de ce pays, celle par exemple de *Quixos* & de *Mocoà*, est remplie de glu parce qu'elle vieillit, & qu'elle a été coupée hors de saison : mais que l'on taille ces arbres sauvages, comme on le pratique à Ceylan & dans les Royaumes de Murcie & de Valence à l'égard des Muriers, &

(a) Piedrahita. Lib. 9. Cap. 3. & le Pere Manuel Rodriguez dans la Description du *Marannon* & des *Amazones*.

lorsque

lorsque les rejettons auront leur écorce formée, qu'on l'incise d'un bout à l'autre pour qu'elle prenne du corps, & qu'ensuite on les expose, non point au soleil, mais à l'ombre sur des claies, & l'on verra que cette Canéle n'est point inférieure à celle de l'Orient, où la plupart des arbres aromatiques sont sauvages, ainsi que l'assure Blaeu (a), & comme l'est aussi l'arbre de Canéle qui croît à *Samboangan* dans les Philippines. On remarquera même, que quoique cette dernière croisse sans culture, les Européens la trouvent infiniment plus aromatique que celle de Ceylan, (b) & elle l'est en effet, ce qui vient de ce que les Hollandois lui ôtent non seulement l'ame, mais encore le corps pour la vendre; si donc notre Monarque méprise cette denrée & une infinité d'autres qui croissent dans l'Amérique, qu'on ne s'imagine pas que ce soit par un esprit de léthargie, ainsi que le pre-

(a) 2. Part. de son Atlas. pag. 5. de l'Asie.

(b) P. Grau, Mem. num. 15.

tend Mr. Rouffet dans son *Mercur* du mois de Février de l'année 1471, il ne manque pas de Ministres éclairés en fait d'économie & de commerce, qui connoissent le prix des productions de l'Amérique, & qui sçavent qu'en faisant valoir la Canéle, & les autres Epiceries des Philippines, ils pourroient beaucoup affoiblir le Commerce des Hollandois, qui n'est déjà que trop étendu; mais que ceci suffise pour une digression.

Cannes
à Sucre.

Il paroît encore par les cannes à Sucre que presque toutes ces Nations cultivent pour satisfaire leur gourmandise & celle de leurs enfans, que ces Païs immenses & inhabités, ne fourniroient pas une moindre récolte de Sucre que de Cacao, d'autant plus qu'on ne manque pas d'eau, pour faire agir les machines avec lesquelles on le travaille dans les autres Païs, où il revient à un prix excessif faute de la même commodité. On ne trouve point dans la Terre-Ferme de climat ni de terrain plus propre pour

Tabac.

DE L'ORENOQUE. 99

les plantaisons de Tabac , comme il est aisé d'en juger par la quantité qu'en recueillent pour leur usage les Indiens de l'*Orénoque*.

Le Caffé viendroit aussi dans ce Pais : j'en ai semé moi-même , & il s'y est multiplié de façon à me faire croire que le terrain étoit favorable à cette production. Quant à l'Anil ,

Caffé

Anil.

il y est aussi commun que les ronces & les chardons , eh que seroit-ce , si l'on avoit soin d'en semer & de le cultiver ! Le Sassafras , si estimable par l'odeur de son bois & par la vertu de son écorce , croit en abondance aux environs des bouches de la Rivière *Caura* , où on le trouve sans prendre la peine de le chercher , ce qui me fait croire , vû l'uniformité du climat , qu'il doit être extrêmement abondant dans plusieurs autres de ces Plaines , je parle de celles qui sont au Sud & à l'Orient , où se jettent les Rivières qui viennent des *Cordilleres*.

Bois de
Sassafras

On trouve au Nord & au couchant de l'*Orénoque* , à commencer au pied de la chaîne de montagnes,

Pâtura-
ges pour
le gros
bétail.

Vanille.

L'arbre
qui don-
ne la *Vanille* ,
n'est
point
propres-
ment un
arbre ,
mais une
espece
de sar-
ment.

qui s'étend l'espace de huit cent lieues depuis *Quito* jusqu'à *Caracas* , une infinité de Plaines coupées par plusieurs grandes Rivières , où l'on pourroit bâtir des Villes & des Villages , & nourrir une quantité immense de bétail. Ce terrain n'a besoin que de culture , & avec ce secours il produiroit du fruit en abondance. On y trouve , entr'autres productions , un fruit ou plante aromatique , connuë sous le nom de *Vanille* , qui croît sans culture , mais qu'on a trouvé moyen de cultiver d'une façon aussi simple que commode. Elle vient d'elle-même dans les lieux couverts , & lorsqu'elle trouve de l'appui , elle monte & s'attache aux arbres à l'aide d'une quantité de sarmens de couleur verte qu'elle pousse. Ses feuilles sont faites comme le fer d'une Lance. Si sa semence vient à tomber dans un endroit , où elle ne trouve point d'appui , elle reste à terre & ne fructifie point. Je ne m'arrêterai point ici à détailler les avantages qu'on pourroit tirer

DE L'ORENOQUE. 101

de cette Plante , au cas qu'on vint à peupler ce Païs immense. On pourroit le faire sans nuire aux Indiens , car il est si vaste & si étendu , qu'il peut passer pour un désert , eu égard aux Peuples qui l'habitent , comme on en peut juger par ce qui suit. Depuis l'*Orénoque* jusqu'aux Plaines de *Cumanà* , il y a huit journées de chemin à travers des Païs inhabités ; depuis ce même Fleuve , en remontant plus haut , jusqu'aux Plaines d'*Orituco* , on marche pendant neuf jours à travers des Plaines , où il n'y a pas un seul habitant , si l'on en excepte quelques pauvres Bergers qui gardent leurs troupeaux aux environs des montagnes. De l'*Orénoque* à *Guanare* , & à *Varinas* , on marche vingt jours à travers des Païs déserts. François Grillo , Lieutenant de l'Escorte de nos Missions étant parti des bouches du *Meta* , pour se rendre aux Missions hautes de *Casanare* , voyagea l'année dernière 1738 pendant vingt-sept jours dans des Païs qui n'étoient habités que

Il seroit
extrême-
ment a-
vanta-
geux de
peupler
ces dé-
serts.

Leur
étendue.

par des bêtes. Enfin, tout le terrain jusqu'à *Ayrico*, n'est habité dans l'espace de plusieurs centaines de lieuës, que par quelques troupes errantes de *Guagives* & de *Chiricoas*, qui, comme je l'ai dit ci-dessus, n'ont aucune demeure fixe, changeant de Païs toutes les fois que la fantaisie leur en prend. On pourroit donc, sans nuire aux Nations qui sont déjà civilisées, & dans l'esperance d'en civiliser d'autres, fonder plusieurs Colonies dans ce Païs, qui enrichiroient le commerce d'Espagne, & procureroient de grands avantages à la Couronne; à quoi l'on peut ajouter qu'à la faveur de ces Colonies, on pourroit travailler plus efficacement à la conversion d'un grand nombre de Peuples qu'on ne connoit pas encore.

Ces Colonies seroient avantageuses au Roi, & procureroient la conversion d'un grand nombre d'infidèles.

Le zèle que j'ai pour ma Nation & pour mon Prince, m'oblige à ne point passer sous silence un abus, qui faute d'un remede efficace, pourra peut devenir extrêmement préjudiciable à la Monarchie Espagnole. Les Portugais du *Maran-*

non , ayant pénétré jusqu'à l'*Orénoque* , ont commencé en 1737 , que j'étois dans le Pais , à inquiéter les Indiens qui l'habitent & à les réduire en esclavage. Ils ont fait la même chose en 1738 , ainsi que me l'a marqué le Pere Roman dans une lettre que je reçûs à *Caracas* , avant de m'embarquer pour l'Espagne , & ils ont de nouveau recommencé leurs courses en 1739 , comme me l'apprend une lettre du Pere Bernard Rotella , que j'ai communiquée à la Cour. Je crains donc que les Portugais , après avoir inquiété les Missions & les Missionnaires de la Province de *Quito* , ce qui rétarde considérablement la conversion des Idolâtres qui habitent le haut du *Marannon* , ne viennent enfin à bout d'empêcher les Missions du nouveau Royaume & de frustrer par là les desirs de S. M. C. & ceux de ma Province. Je suis persuadé que le Roi de Portugal n'est point instruit de la conduite de ses Sujets , & qu'il en préviendrait les suites si l'on

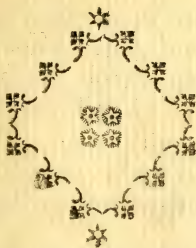
Courses
des Por-
tugais
sur l'O-
rénoque
& le
Maran-
non.

avoit soin de l'en informer ; mais il est toujours certain que si le Roi d'Espagne ne se hâte d'y mettre ordre , il aura peine dans la suite d'y apporter le remede convenable.

Si ces sortes de courses se faisoient avec des Missionnaires , & dans le dessein de former des réductions pareilles à celles dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent , elles seroient supportables , & elles pourroient donner lieu seulement à une plainte civile & politique au sujet des limites qui ont été fixées par Alexandre VI ; mais il n'en est pas ainsi ; ces levées de troupes ne tendent qu'à leur intérêt particulier , & ils se mettent peu en peine du tort spirituel qu'ils font à quantité d'ames , outre que la terreur qu'elles inspirent aux Gentils les plus éloignés , rend leur conversion plus difficile , & les porte à abhorrer ceux qui les cherchent en qualité de Pasteurs , s'imaginant qu'ils cherchent bien moins le salut de leurs ames , qu'à les assujettir , & les rendre esclaves , ce qui est

DE L'ORENOQUE. 105
une circonstance facheuse , qui de-
mande un prompt remede.

Pour revenir à ce que j'ai dit de
la fertilité des Vallées & des rives
de l'*Orénoque* , & des Païs circon-
voisins , de la quantité exorbitante
de Poissons & des Tortuës qu'on y
trouve , des huiles , des résines ,
des aromates & des fruits du Païs ,
je prétends que tout cela doit nous
engager à faire tous les efforts pos-
sibles pour survenir à la subsistance
d'une infinité de pauvres Espagnols,
qui n'ont pas un pouce de terre
pour subsister , & qui trouveroient
dans ce Païs dequoi passer agréa-
blement leur vie , en cultivant les
terres dont on les mettroit en pos-
session.



CHAPITRE XXV.

*Du fameux Darado ; autrement
appellè Ville de Mandà.*

§. I.

Peines
qu'on
s'est dô-
nées pour
décou-
vrir le
Dorado.

LORSQUE j'ai pris la plume pour commencer ce Chapitre, je me suis représenté Diogene un flambeau à la main en plein midy, s'efforçant de fendre la presse qui l'obsédoit dans la place d'Athènes. *Que cherche-tu Diogene ?* lui demandoient les uns & les autres : *je cherche un homme*, leur répondoit ce sage Philosophe, quoi-qu'il fut environné d'une foule de Peuple qui l'empêchoit de continuer son chemin. Diogène avoit raison, il cherchoit un homme, non point tel que ceux qu'il voyoit, mais tel qu'il se le figuroit & qu'il le souhaitoit.

Jettons les yeux sur le premier

Chapitre de cette Histoire , & faisons la même question à Keymisc , Anglois , & aux autres Capitaines de sa Nation : Mes amis , pourquoi entreprenés-vous ces voyages ? A quoi bon vous exposer tant de fois sur mer ? Pourquoi sacrifier vos biens , & vos Vaisseaux , & vous exposer à tant de traverses ? Addressons-nous de même à *Quito* aux deux *Pizarres* , à *Santa-Fé de Bagota* , aux deux *Quesada* , sur le *Marannon* , à *Orellana* , à *Meta* , à *Berrio* & à plusieurs autres Capitaines celebres. Pourquoi vous donnés-vous tant de peines ? A quoi bon ces levées de troupes , ces marches & ces voyages dans de Païs si difficiles ? Nous cherchons , vous répondront-ils , le fameux & le riche *Dorado* , ne soyés donc point surpris de nôtre résolution , il est naturel qu'on prenne de la peine pour acquérir une chose de grand prix.

Les Atheniens ne pouvoient s'empêcher de rire lorsqu'ils voyoient Diogène chercher un homme au milieu d'une foule innombrable ,

mais ils avoient tort , parce que ce Philosophe cherchoit un homme zélé pour la vérité , & loin que cela dût leur aprêter à rire , ils auroient dû se facher de ce qu'il ne l'avoit point encore trouvé. Quant à nous , personne ne trouvera à rédire à nôtre conduite , lorsque nous rirons de l'entreprise de ces fameux Conquerans. Quoi de plus risible , en effet , que de voir ces Chefs Espagnols chercher un *Dorado* dans le nouveau Royaume de Grenade & dans la *Terre-Ferme* , où l'on trouve dans les Jurisdiccions de *Pamplona* , de *Mariquita* , de *Muso* , de *Neyva* , de *Los Remedios* , d'*Antiochia* , d'*Anserma* , de *Choco* & de *Barbacoas* , tant de mines d'or , d'argent & d'Emeraudes , sans compter une infinité d'autres , qu'on ne connoît pas encore , & qui ne peuvent manquer d'être extrêmement riches , si l'on en juge par la poudre d'or qu'on trouve dans les ruisseaux & les Rivières qui arrosent ce Païs. Pourquoi donc se donner tant de peines pour

Richesses
inexpri-
mables
des mi-
nes du
nouveau
Royau-
me.

trouver un *Dorado* dans un endroit où il y en a tant ? Et quel besoin avoit le Perou de faire périr tant de monde pour le trouver , puisqu'il possédoit les riches mines de *Caravala* & du *Potosi* , outre une infinité d'autres qui , quoique moins abondantes , ne sont pas moins précieuses. Il est maintenant aisé de juger quel cas on doit faire d'une entreprise dont le but étoit d'aller chercher au loin & à grand fraix , des trésors qu'on possédoit chez soi en toute sûreté.

Ce que je dis est vrai , par rapport au Perou , à la *Terre Ferme* & au nouveau Royaume ; & pour ne parler que de ce dernier , il n'a pas besoin de *Dorados* , puisqu'il est rempli de toute part d'or , d'argent , d'Emeraudes & d'autres pierres précieuses ; il ne lui manque que d'être aussi peuplé que le Perou & la nouvelle Espagne , & s'il avoit assez d'habitans pour faire valoir ses mines , il pourroit le disputer à l'un & à l'autre de ces Royaumes en fait de richesses. La prévention n'a point

Il ne manque qued'ouvriers pour les faire valoir.

de part à ce que j'avance, & je dis ingénûment ce qui en seroit, si ce riche Païs étoit aussi peuplé que le Pérou & la nouvelle Espagne. Ceux qui ne voudront point me croire sur ma parole peuvent consulter le fameux Piedrahita, dans son histoire de la conquête du nouveau Royaume (a) & le Pere Pierre Simon, ils y trouveront des choses encore plus étonnantes que celles que j'ai rapportées. Le premier dit que tout le pays qu'arrosent les Rivières de la *Magdelaine* & de *Canca* est rempli de mines d'or, & il nomme ensuite plusieurs Rivières qui charrient de l'or, & nommément celle qu'on appelle la *Rivière d'or* à cause de ses richesses immenses, l'or qu'on tire de ses plages étant de vingt-quatre Carats. Le même Piedrahita assure qu'il

(a) Piedrahita. Cap. 1.

(b) Fr. Pedro Simon, Noticia 3. Cap. 11.

(c) P. Acosta. Lib. 4. Cap. 4. & le Pere Simon, Notic. 3. Cap. num. 5.

(d) *Ibid.* fol. 6. & fol. 3. Herrera, Tom. 1. Descrip. Cap. 16. fol. 3.

DE L'ORENOQUE. III

y a plus de mines d'or dans le nouveau Royaume que dans tout le reste de l'Amérique; que dans les mines d'*Antioquia* & dans quelques autres, on trouve dans les pepites d'or des petits diamans extrêmement fins; que dans les mines d'Emeraudes de *Musa*, il ya de *Pantauras* fines de toute couleur que les Jacynthes sont abondans dans celle d'*Antioquia*, qu'on y trouve aussi des pierres de *Cruz*, qui ont une vertu admirable contre plusieurs maladies; que les grenars y sont si communs, qu'on n'en fait presque point de cas, & qu'enfin on pêche à l'Embouchure de la Rivière de la *Hacha* infiniment plus de perles que dans aucun endroit. Timana a été autrefois fameux par ses ametistes & ses Pantauras; *Pamplona*, *Susa*, & *Anserma*, par leurs Turquoises, leurs Girasols, leurs pierres de Gallinazo, & leurs *Mapûlas*. Ces mines n'ont point disparu, elles sont aussi riches qu'autrefois, & il ne manque que d'ouvriers pour les faire valoir.

Plût à Dieu que le Roi d'Espagne

Parallele
des mi-
nes du
nouveau
Royaume
avec
celles du
Perou &
de la
nouvelle
Espagne.

daignât enfin jeter un regard favorable sur ce pauvre Royaume , & lui procurer le nombre d'habitans dont il a besoin pour faire valoir les richesses de ses mines ! On éprouveroit alors que le *Paramorico* de *Pamplona* , & la *Nariz de Judio* de la même Jurisdiction, renferment autant d'or que de pierres, & que *Mariquita* à tout autant de *Potosis* que de mines d'or & d'argent, mines qu'on ne travaille point depuis plusieurs années faute d'ouvriers. Les mines de *Simiti* , de *Caracoli* , d'*Antioquia* &c. ne le cedent point à celles de *Guanajuato*, de *Zacatecas* de *Toluca*, de *Sombrerete*, de *Saint Louis* , & du *Monte* dans le *Méxique* , si ce n'est que dans ce Païs on trouve des gens qui y travaillent à quarante sols par jour, au lieu qu'on manque de monde dans le nouveau Royaume, & que le peu de pioniers qui y sont , dédaignent de s'appliquer à ce genre de travail.

Dans le dernier voyage que je fis en Espagne, je conseillai à un Gentilhomme de *Pamplona* , dans le

nouveau Royaume, de faire valoir sa mine d'or, l'assurant que son exemple animeroit les autres Habitans à faire travailler les leurs. Il me répondit qu'il avoit essayé plusieurs fois de le faire, & qu'il avoit offert quarante sols par jour à ceux qui voudroient s'employer, mais qu'ils lui avoient répondu en riant : qu'ils n'étoient pas assez simples pour travailler une journée entiere pour quatre Réaux, tandis qu'en une ou deux heures de tems, ils en gaignoient huit en lavant l'or dans le premier ruisseau ou la première Rivière, & qu'ils étoient sûrs en travaillant quatre heures par jour, de tirer quatre Tomines d'or du sable des Rivières, qui leur valoient deux écus. On voit par-là qu'il est impossible à ceux qui ont des mines, de les faire travailler, & ce qui paroît incroïable, que la richesse extraordinaire du nouveau Royaume, est cause que les pauvres ne veulent ni travailler ni seconder ceux qui ont à cœur le bien public, & cela arrive non-seulement à *Pamplona*, mais

Les Richesses du nouveau Royaume contribuent à sa pauvreté.

encore dans plusieurs autres Provinces du nouveau Royaume, où les gens du commun tirent du sable des Rivières la quantité d'or en poudre dont ils ont besoin pour s'habiller, ou pour se nourrir, ce qui leur est fort facile; desorte qu'on ne sauroit les engager à travailler quand même on doubleroit leurs journées.

Après que les fortes pluies ont cessé & que les eaux des ravins & des ruisseaux se sont écoulées, les journalliers se rendent aux plages, & en rapportent un profit considérable; parce que les eaux en se précipitant du haut des montagnes, emportent les terres des fondrières, & les délaient au point qu'elles déposent dans les plages des pepites d'or d'une grosseur considérable. Le Pere Charles de Anisson,

Les habitans tirent plus d'or des plages, que n'en peuvent fournir deux journées d'ouvriers.

Le profit devient plus grand lorsque les Rivières croissent.

de la Compagnie de Jesus, m'a assuré la même chose, ajoutant que dans un voyage qu'il fit dans la vallée de *Somondoco*, il vit plusieurs habitans qui ramassoient dans les ruisseaux & les Rivières un grand nombre d'Emeraudes, qui restent sur les plages après que les cruës ont

cessé. Ce-même Religieux me dit encore que les oiseaux domestiques qui vont chercher à manger dans la campagne, avalent plusieurs Emeraudes brutes, & que ces pierres séjournant long-tems dans leurs gésiers, s'y polissent & acquierent de l'éclat à l'aide de la chaleur naturelle; de sorte qu'un homme qui achete un poulet cinq sols, trouve souvent dans son gésier un ou deux Emeraudes de grand prix. Il m'a assuré que dînant un jour chez un Curé de ces cantons il lui servit à table un papier où il y avoit plusieurs Emeraudes, qu'il avoit trouvées dans le gésier des oiseaux que sa cuisiniere avoit tués.

Emeraudes qu'écrasent les cruës.

Emeraudes dans le gésier des oiseaux.

§. II.

Réflexions sur les Trésors du nouveau Royaume ; on établit leur existence.

PLUSIEURS personnes ont été surprises de ce que j'ai avancé ci-dessus, que le nouveau Royaume

de la terre ferme ne le cedit point au Perou ni à la nouvelle Espagne pour le nombre & la richesse de ses mines; & que si ces deux Provinces avoient quelque avantage sur lui, on ne devoit l'attribuer qu'au bonheur qu'elles avoient eû d'attirer les premiers l'attention des Espagnols & de les fixer. J'ai appuyé mon sentiment de l'autorité du célèbre Piedrahita, du Pere Simon, & du Pere Acoſta, à laquelle j'aurois pû joindre celle d'Herrera, ſi j'avois crû qu'elle fût inſuffiſante. Cependant le Lecteur n'a point paru ſatisfait, ce qui m'oblige à prendre une autre route, pour attester la certitude de ce que j'avance. Je le renvoye à la deſcription qu'Herrera a donné de l'Amérique, & je vais profiter du tems qu'il employera à cette lecture, pour découvrir les tréſors inſtimables de la *Terre-Ferme*. Je le prie d'observer en paſſant, que non-obſtant les richesses immenſes que les premiers Conquerans trouveront dans l'Amérique; ils ne donneront le nom de *Caſtille d'Or* qu'au ſeul

Royaume de *Terre-Ferme* & que ce nom seul, quoi qu'ancien, forme un préjugé extrêmement avantageux en faveur de mon sentiment.

Les Auteurs dont je vais me servir pour le fortifier, sont plusieurs fameux marchands de Cadix, qui font toutes les années des Charge-mens considérables pour la *Vera-Cruz*, & pour Carthagene. J'ai eu plusieurs entretiens avec eux sur cette matiere, dans les differens voyages que j'ai fait en leur compagnie; desorte qu'en joignant ce que l'experience leur avoit appris aux connoissances que j'ai acquises dans mes lectures, & dans l'entretien de plusieurs autres personnes capables, il ne me sera pas difficile de satisfaire le Lecteur, & c'est ce que je vais tâcher de faire avec plus de brieveté qu'il me sera possible.

Je suppose d'abord ce qui est généralement avoué de tout le monde, que la marque la plus sûre de la richesse d'un Royaume, est le Commerce; desorte qu'un Royaume est plus ou moins riche à proportion

que celui-ci est plus étendu, ou plus borné.

La prétenduë décadence du Perou, dont il en est question depuis quelque tems, me fournit une nouvelle raison en faveur de ce que j'avance. La preuve dont on se sert pour l'établir est qu'autrefois il sortoit de cette Province vingt millions d'écus pour la foire de Porto-Bello, & même plus, que depuis il n'en est sorti que dix ou douze, & enfin que les commerçans de Lima ont protesté en 1738 aux Députés des derniers Gallions : „ que si on les obligeoit „ de se rendre promptement à la „ foire, ils ne pourroient y porter „ que cinq millions d'écus, mais „ que si on leur accordoit un délai „ jusqu'au mois d'Août suivant, ils „ s'obligeoient d'y en porter huit „ millions. Il ne s'ensuit pas de-là que le Perou aille en décadence, cela prouve seulement que les Etrangers se servent de toute leur industrie pour introduire leurs marchandises à bas prix dans la Province, & que les marchands, pour profiter

du bon marché & s'enrichir plutôt s'exposent par une témérité condamnable à perdre leurs fonds & leurs profits. C'est dans ce-même sens qu'on a reconnu , non point la décadence de la nouvelle Espagne , mais celle de son Commerce avec la nôtre ; décadence qu'on doit attribuer à la grande quantité de marchandises de la Chine & des Philippines qu'on apportoit à *Acapulco* , ce qui a obligé le gouvernement à limiter ce commerce ; mais toutes les fois qu'on manque de vigilance à la Vera-cruz ou dans la baie de Campeche, dans la Province d'*Yucatan*, les intérêts des Espagnols se ressentent toujours de ce commerce furtif. Le bonheur de la nouvelle Espagne, ou pour mieux dire, de ceux qui sont intéressés aux flotes , consiste en ce qu'il y a peu d'endroits où l'on puisse introduire des marchandises étrangères. Il y en a beaucoup plus dans le Perou, quoique plus éloignés & plus difficiles à aborder, parcequ'il faut doubler le Cap de *Horne* , & courir les côtes

de la Mer pacifique ; il y a aussi beaucoup de chemin depuis les Colonies Portugaises jusques dans l'intérieur du *Potosi* ; il n'est pas moins difficile d'introduire des marchandises par la côte de *Bastimentos*, par l'*Escudo de Veragua* & celui de *Costa Rica*, dans la Jurisdiction de *Guatimala* ; & cependant l'avidité du gain a fait surmonter plus d'une fois tous ces obstacles. Les Côtes du Royaume de *Terre-Ferme* n'ont pas le même avantage, & on y trouve une infinité d'anfes & de ports déserts, placés vis-à-vis la Jamaïque & *Curazao*.

L'Isle de *Curazao* est entièrement stérile, & ce n'est que le commerce, qui entretient son opulence, ses places & ses garnisons, & qui fournit au chargement d'une infinité de vaisseaux qui vont & qui viennent d'Hollande. La Jamaïque ne fournit que quelque peu de Sucre & de Tabac, dont le produit est insuffisant pour l'entretien de la garnison que les Anglois y tiennent : mais son Capital, de même que celui de *Curazao*,

TAZAO, consiste dans de gros magasins de marchandises, dont une partie appartient aux Anglois, & l'autre aux Juifs, sur lesquelles ils font un gain exorbitant ; de sorte que les Anglois avoient eux-mêmes que ce commerce leur produit toutes les années six millions d'écus. Voici ce qu'en dit un des meilleures têtes du Parlement d'Angleterre (a) : „ la „ branche la plus considérable de „ nôtre commerce dans l'Amérique, „ est la contrebande que nous fai- „ sons dans les terres du Roy d'Es- „ pagne. Nous envoyons à la Ja- „ maïque les marchandises qui se „ consomment dans les Colonies „ Espagnoles, d'où nos vaisseaux les „ transportent furtivement dans les „ endroits où nous avons de cor- „ respondans. Nous les vendons sur „ les lieux argent comptant, ou nous „ les échangeons pour d'autres mar- „ chandises précieuses, comme sont „ la Cochenille & l'*Indigo*, sur les- „ quelles nous faisons un profit

(a) Les intérêts de l'Angleterre mal entendus. p. 1. Cap. 4. pag. 83.

„ immense : & quoi-qu'on ne sache
„ point positivement à quoi il mon-
„ te, on peut assurer qu'il est pour
„ le moins de six millions d'écus par
„ an, dont nous recevons les trois
„ quarts en especes, ou en Lingots
„ d'argent; de sorte qu'il entre plus
„ d'argent en Angleterre par le
„ moyen de cette contrebande,
„ que par la voie de Cadix, ou de
„: quelqu'autre Port que ce soit des
„ domaines d'Espagne, &c. Il nous
„ apprend dans le troisième Chapitre
„ ce que l'Angleterre tire du commerce
„ de Cadix : „ le commerce d'Espagne
„ est pour nous ce que sont le Perou
„ & la nouvelle Espagne pour les
„ Espagnols. Il s'explique plus bas
„ en ces termes : la cinquième partie
„ de ce profit, qui est de quatre cent
„ mille livres Sterlins, qui font plus
„ de deux millions de Piastras, nous
„ vient des marchandises que nous
„ vendons en Espagne. Il ajoute
„ dans le Chapitre 10 : il n'est pas
„ douteux que nous recevons une
„ plus grosse somme par la seule voie
„ de la Jamaïque.

Les Hollandois gardent un profond silence sur le profit qu'ils font à *Curazao* , mais on peut juger qu'il va de pair avec celui que les Anglois font à la Jamaïque. L'opulence , & les forces de leur Colonie, les convois de Bâtimens Hollandois , qui remplissent son Port , le nombre infini de Balandres avec lesquelles ils trafiquent , tout cela , dis-je, prouve que *Curazao* ne leur donne pas une moindre quantité de millions que la Jamaïque; d'autant plus que personne n'ignore que ce Peuple n'a point d'autre moyen de subsister que le commerce , qu'il a usurpé sur la mer le terrain qu'il habite , & qu'il dépense toutes les années des sommes prodigieuses , pour empêcher que la mer ne l'inonde de nouveau. Je ne prétends point que les autres Isles de *Barlovento* , qui sont sous la domination des Etrangers , produisent plus que les deux dont je viens de parler , parce que quelques-unes donnent de très-bons fruits , mais le nombre de leurs Navires marchands,

qui sont dans un mouvement continuél , suppose une autre mobile plus énergique que le Sucre , l'Anil & le Cotton ; & ainsi l'on peut croire , sans passer pour téméraire , que les autres Isles Antilles que possèdent les Etrangers , tirent toutes les années de la *Terre-Ferme* autant de millions d'Ecus , que chacune des deux autres ; ainsi voilà une exportation annuelle de dix-huit millions d'Ecus , qui , quoique prouvée , paroît encore incroyable. Mais cette supputation s'accorde parfaitement avec celle que j'ai vû faire en 1738 à Don Diego de Or , Facteur de l'Assiento Royal des Nègres d'Angleterre à Carthagene. Le Trésorier de cette Ville n'ayant dit , que dans cette foire , qui dura à peine six mois , on avoit enregistré à la Douane pour trois millions & demi d'écus de marchandises venuës par les Gallions , je parus étonné de cette proposition ; mais le Facteur Anglois me fit voir à n'en point douter , que les Etrangers tiroient du Pais une

somme quatre fois plus grande ,
par le moyen des marchandises pro-
hibées qu'ils y introduisoient.

Il suit de ce que je viens de dire ,
que le Royaume de *Terre - Ferme*
contient des richesses immenses &
qu'on en tireroit des sommes con-
siderables , si son commerce étoit
sur un meilleur pied ; mais on vient
de voir que les Etrangers reçoivent
les trois quarts de son produit en
Lingots & en argent monnoyé.
Nôtre admiration augmente encore
d'avantage , lorsqu'on fait atten-
tion que ce Pais est presque dépeu-
plé , en comparaison du Perou &
de la nouvelle Espagne ; que la
plûpart des mines d'or , d'argent &
d'Emeraudes qu'on y trouve , ne
sont point travaillées , & qu'il y
en a une infinité d'autres qu'on n'a
point encore découvertes , & dont
la richesse est constatée par la cou-
leur du terrain , & par les pépites
d'or qu'on trouve dans les Rivié-
res , les ruisseaux & les ravins que
les inondations ont formés. On
peut maintenant juger des richesses

que ce Royaume procureroit aux Espagnols , si renonçant à tout partage avec les Etrangers , ils vouloient se donner la peine de travailler ses mines , & de cultiver un terrain que la nature a rendu propre à produire l'*Indigo* , le *Cacao* , le *Tabac* , le *Sucre* , & une infinité d'autres choses semblables.

Nous avons prouvé ci-dessus que le commerce du Perou & de la nouvelle Espagne souffroit considérablement de la contrebande qu'y font les Etrangers ; eh ! que seroit-ce si leurs Côtes étoient d'un accès aussi facile que celles de la *Terre-Ferme* ; s'il y avoit au voisinage des Magasins de marchandises étrangères , & si l'on pouvoit en faire sortir l'argent avec la même facilité ! Il n'y resteroit plus de fonds pour le commerce de Cadix. Il faut donc qu'on m'accorde , premierement , que dans la supposition que je viens de faire , le commerce de ces deux Royaumes tomberoit entierement , & en second lieu , que dans l'état d'abondance où se trouve aujour-

d'hui celui de *Terre-Ferme* , il fournit plus au commerce , que les deux autres ensemble , puisqu'il ne se ressent aucunement de l'exportation furtive dont j'ai parlé.

Les moyens que j'ai proposés pour remettre ce Royaume sur pied, se réduisent à trois , à le peupler , à travailler ses mines , & à empêcher que les Etrangers y commercerent , & ce sont ceux aussi que paroît adopter le Pere Ignace de Meaurio , dans une lettre qu'il m'a écrite en 1741.

„ Il est heureux pour nous (me
 „ dit-il) que la guerre ait empêché
 „ le Vice-Roi de se mettre en pos-
 „ session de sa Charge dans le tems
 „ qu'il se l'étoit proposé , puisqu'en
 „ l'obligeant de s'arrêter à Cartha-
 „ gene , elle lui a procuré le mo-
 „ yen de s'instruire par lui-même de
 „ ce qu'il falloit faire pour éloigner
 „ les Etrangers de nos Côtes , &
 „ les frustrer d'un commerce dont ce
 „ Royaume souffroit beaucoup. Les
 „ précautions qu'il a prises sont des
 „ plus sages, & l'on commence déjà

„ à en ressentir les effets. Il ne veille
„ pas avec moins de soin sur l'in-
„ térieur du Royaume , & il vient
„ d'ordonner que dorénavant tous
„ ceux qui ont de l'or le portent
„ à l'hôtel des Monnoyes , sous pei-
„ ne de confiscation pour les con-
„ trevenans. On y procede tous les
„ quinze jours à une fonte d'especes,
„ au moyen dequoi le Roi recou-
„ vre plutôt ses droits , & l'on pré-
„ vient les fraudes que l'on com-
„ mettoit dans les *Barres* , où l'on
„ vendoit l'or en poudre aux Etran-
„ gers , ce qui leur procuroit un gain
„ considerable. Au moyen de cet
„ ordre , on a fabriqué en peu de
„ jours à la Monnoye un demi mil-
„ lion d'or d'especes , ce qui n'est
„ qu'un foible essai de ce qu'on at-
„ tend par la suite ; mais tout étoit
„ perdu sans cette précaution, par la
„ liberté qu'avoient les particuliers
„ de faire de leur or ce que bon leur
„ sembloit. Que ne doit-on pas
„ attendre lorsque le nouveau Gou-
„ verneur aura été à *Chocò* , &
„ qu'on aura commencé à travail-
„ ler les mines de *Mariquita* , de

„ *Muso* , de *Pamplona* , de *Cana-*
 „ *verales* ? on n'attend pour cet
 „ effet que l'arrivée de son Excel-
 „ lence ; & quoi qu'en disent les
 „ mal intentionnés , il mettra plus
 „ aisément les choses en ordre qu'on
 „ ne le pense. On n'a ouvert de
 „ nouvelles mines que dans la Val-
 „ lée de *Neyva* , mais elles ont si
 „ bien réussi , qu'on commence en-
 „ fin à se convaincre de ce que
 „ nous avons dit , que tout le Païs
 „ depuis *Tocayma* jusqu'à la *Plata* ,
 „ est rempli d'une quantité prodi-
 „ gieuse d'or. Les mines d'*Antio-*
 „ *quia* n'ont point échapé à sa vi-
 „ gilance , & il vient d'y envoyer
 „ un Trésorier pour mettre les cho-
 „ ses en règle , & pour faire exé-
 „ cuter les ordres qu'il a donnés
 „ pour la Province de *Quito*. “

Si ce peu de précautions qu'on a
 prises pour obvier aux maux les
 plus pressans , produisent de si
 bons effets , que n'a-t'on pas lieu
 de se promettre du nouveau Ro-
 yaume , si l'on vient jamais à y
 mettre toutes choses en règle.

§. III.

*Trésors qu'on tireroit du Nouveau
Royaume , si l'on avoit soin
de le peupler.*

ON ne fautoit douter , après ce que je viens de dire , que le nouveau Royaume ne renferme des trésors immenses , & il seroit aisé au Roi de se les procurer , en partageant son terrain à une infinité de familles qui meurent de faim en Catalogne , en Galice & dans les Canaries , où elles n'ont pas un pouce de terre pour subsister. On voit encore par ce qui précède qu'il falloit que les Chefs dont j'ai parlé fussent bien aveugles , pour chercher une montagne d'or , ou un *Dorado* imaginaire , dans un Païs qui régorgoit d'or & d'argent de toutes parts : mais cela prouve en même tems que tous les trésors du monde sont incapables de satisfaire l'homme , lorsque la cupidité s'est une fois emparée de son cœur.

Je reviens au *Dorado*.

Ceux qui prendront la peine de lire les Histoires de la *Terre-Ferme* & du nouveau Royaume (a) verront que ce mot *Dorado* a pris son origine à la Côte de Carthagene & de Sainte Marthe , & que de-là il a passé à celle de *Veletz*, & ensuite à *Bagota*, Capitale du nouveau Royaume. Le bruit se répandit dans ces endroits que le *Dorado* étoit dans la fertile & agréable Vallée de *Sogamoso*, on y fut, & l'on trouva que le Prêtre préposé à la garde du Temple, avant d'offrir son oblation, s'oignoit au moins les mains & le visage avec une certaine résine, sur laquelle on souffloit avec un chalumeau de cette poudre d'or, qu'on trouve dans le sable des Rivières, & l'on prétend que c'est de-là que le fameux *Dorado* a tiré son nom.

(b) Le Pere Simon, dans son Histoire du nouveau Royaume, prétend que ce nom de *Dorado* a

(a) Piedrahita, Lib. 3. Cap. 2.

(b) Conquista, Noticia, 6. & 7. Chap. 7. & 8.

pris son origine à *Quito* , que le Lieutenant Velalcazar , qui y étoit alors , le donna à tout le Royaume de *Bagota* , & que Pierre de Limpas , ayant fait connoître cet endroit dans la Province de *Venezuela* , il donna par-là occasion à Philippe de Utre , d'entreprendre ce voyage : mais peu nous importe de savoir l'origine d'un nom , qui a fait jusqu'aujourd'hui tant de bruit dans le monde. Ce *Dorado* n'étoit point celui dont il étoit question ; on cherchoit une Vallée , ou un territoire dont les Rochers & les pierres étoient d'or , & les Indiens , pour flatter la cupidité des Espagnols , & les éloigner en même tems de chez eux , leur peignoient avec les couleurs les plus vives l'or dont ce País abondoit , pour se débarrasser plutôt de ces hôtes incommodes ; & Dieu permit que les Espagnols ajoû-

Dieu
permet
que les
Espa-
gnols
chercha-
sent le
Dorado ,

sassent foi à ces rapports , pour qu'ils découvrirent un plus grand nombre de Provinces , & que la lumière de l'Evangile pût s'y répandre avec plus de facilité. Le bruit

courut alors , qu'au sortir de cette vaste chaîne de montagnes , dont le sommet est toujours couvert de neige , on entroit dans une vaste Plaine extrêmement peuplée, ou étoit le *Dorado* qu'on cherchoit avec tant d'avidité ; & aussi-tôt Quesada

pour ouvrir la porte à la prédication de l'Evangile.

partit avec deux cent soldats pour l'aller chercher. Ils découvrirent le jour de Saint Jacques du haut d'une montagne élevée ces vastes Plainnes , qui ressemblent de loin à une mer ,

Fondation de la Ville de *Santiago de las Atalayas*

& lors qu'ils furent descendus au bas , ils bâtirent la Ville de *Santiago* , à laquelle ils donnerent le surnom *De las Atalayas* , en mémoire du jour qu'ils avoient découvert la Plaine , & pour marquer

Voyages entrepris pour découvrir le *Dorado*.

le dessein de leur voyage , qui étoit de découvrir le *Dorado*. Cette ville subsiste encore aujourd'hui dans l'endroit que l'on voit sur la Carte , comme un monument qui semble exciter la posterité à aller à la découverte de ce trésor inconnu. Quesada traversa les Bois de l'*Ayrico*

(a) Le mot *Atalayar* signifie en Espagnol épier , découvrir.

avec des travaux infinis , & vint à *Timaná* en 1543 , après y avoir perdu presque tout son monde.

Orellana entreprit cette année le même voyage : il partit du Pérou , descendit le *Marannon* , se rendit sur la Côte , & ne negligea rien pour découvrir le *Dorado* ; mais tous ses travaux furent inutiles , & il ne remporta d'autre honneur de son entreprise que celui d'avoir fait un des plus horribles voyages dont on ait jamais ouï parler. Dans ce même tems , Philippe de Utré , fâché que Quesada profitât seul de cette découverte , partit de *Coro* , dans la Province de *Venezuela* avec cent vingt hommes , dans le dessein de le suivre ; mais un Cacique lui ayant dit que la plupart des gens de Quesada avoient péri dans cette entreprise , il prit sa route vers le Sud-Est , le long de la Rivière de *Guabiari* ; & aborda , ainsi que l'assurent le Pere Simon & Piedrahita , à la première Peuplade des *Omaguas* , *Enaguas* , ou *Manoa* , où il fut attaqué par quinze

mille Indiens , que Pierre de Limpas repoussa avec trente sept Soldats , Utre & le Capitaine Artiaga ne s'étant point trouvé à ce combat , à cause des blessures qu'ils avoient reçûes le jour précédent. Ils apprirent là que cette Province étoit fort peuplée & fort riche , & ils furent chercher du renfort , pour tenter de nouveau l'aventure , mais *Cara-vajal* , qui s'étoit emparé du gouvernement de *Coro* , assassina Philippe de Utre , & mit par-là fin à cette entreprise en 1545.

Dans le Perou , le Marquis de *Cañete* confia la conquête du *Dorado* à Pierre de *Ursoa* , à qui quelques Indiens du Brésil s'étoient obligés de servir de guides. Les soldats tuerent *Ursoa* à moitié chemin , & élurent en sa place Don Ferdinand de Gusman. Aguirre prit le nom de Tiran , & tua Gusman avec plusieurs personnes de sa suite ; il étoit assez au fait de ce qui concernoit les *Omeguas* , mais il dédaigna de s'y arrêter , parce qu'il avoit dessein de s'emparer de la *Terre-Ferme* & du *Perou* , & les

Indiens du Brésil, voyant qu'il abandonnoit l'entreprise du *Dorado*, retournerent dans leurs Païs. Aguirre exerça mille cruautés à la *Marguerite* & dans la *Terre - Ferme*, & finit malheureusement ses jours en 1559 dans la Province de *Venezuela*.

Pierre de Sylva ayant obtenu du Roi le titre de Sénéchal, partit de St. Lucar en 1569 avec trois Vaisseaux & plus de six cent Soldats, & étant arrivé dans la Province de *Venezuela*, il se conduisit si mal, que ses troupes l'abandonnerent. Il retourna en Espagne, où on lui accorda un Vaisseau avec cent soixante hommes, & ayant mis à la voile, il aborda à la Côte de *Paria*, entra par les bouches du Dragon dans le *Golfe-Triste*, où il périt avec tout son monde par les mains des Indiens, à l'exception du Soldat Martin, dont j'ai parlé dans le 17 Chapitre.

Le Capitaine Serpa partit cette même année du Port de St. Lucar, à dessein de conquerir le *Dorado*, quoi qu'avec le titre de Fondateur de

la *Guayana* sur l'*Orenoque*, mais il fit une fin aussi malheureuse que *Sylva*, à quelque différence près. Je passe sous silence les tentatives de plusieurs autres, qui perdirent la vie dans cette entreprise, après avoir essuié des travaux inconcevables.

Examinons maintenant s'il y a quelque fond à faire sur les récits que nous venons de voir. Mr. de Laet, après avoir fait l'énumération des soins, des dépenses, des pertes d'hommes & des Vaisseaux, & des fatigues sans nombre que les Anglois, dont j'ai parlé essuyèrent dans cette entreprise, finit par dire, qu'on doute encore si ce *Dorado* existe ou non dans le monde. Examen
de la
question

Quant à moi, je vois le voyage de Philippe de Utre rapporté avec tant de circonstances, & avec une si exacte description des Païs, que les Missionnaires de ma Province & moi avons reconnus, & nous y avons trouvé tant des marques assurées de ce voyage, que je ne sçaurois le

(a) Laet sup. Cap. 1. *An Dorado existat in rerum natura, nec ne! dubitatur.*

revoquer en doute, & les auteurs mêmes ne le nient point, quoique le Pere Simon, regarde ce qu'on en dit comme un conte fait à plaisir. Il y a plus, j'ai vû dans la Jurisdiction de *Varinas*, dans les Missions des montagnes de *Pedraza*, qui étoient sous la conduite du Pere Michel Flores, de l'ordre des Freres Prêcheurs, qui mourut par les mains des Indiens : j'ai vû, dis-je, en 1721, les fauconneaux de bronze, dont Utre s'étoit muni pour son voyage, qu'il auroit sans doute achevé, si ses ennemis ne lui eussent ôté la vie. J'ai vû & fréquenté le Pere Joseph Cabarte, qui a dirigé pendant trente neuf ans les Missions de l'*Ayrico* de *Guaviari*, d'*Ariari* & de l'*Orénoque*, qui sont des Païs qu'Utre a traversé, & il me parut fermement persuadé, que c'étoit là le chemin qui conduisoit au *Dorado*. J'ai connu un Indien aggregé à notre Mission de *Guanapalo* sur la Rivière *Meta*, qui avoit été instruit & bâti par le Pere Cabarte, lequel m'a protesté, qu'ayant été fait esclave à

Le Vo-
iaged'U-
tre est
certain.

Signes
certains
de ce
Voïage.

Témoin
oculai-
re, qui
vît en-
core, &

l'âge d'environ quinze ans, il en qui fut
 avoit passé quinze autres dans la esclave
 Ville de *Manoa* ou d'*Enaguas*, & au *Dora-*
do.
 qui s'étant rendu aux instances d'un
 autre Indien, qui étoit esclave avec
 lui, ils s'étoient enfuis tous deux
 avec trois autres; à quoi je dois
 ajouter que cet Indien, qui s'appel-
 loit Augustin, ne sachant pas un
 mot d'Espagnol, nommoit les endroits
 où ils avoient couché durant les
 vingt-trois jours qu'ils mirent à ve-
 nir du *Dorado* sur les bords de
 l'*Orénoque*, leur donnant les noms Le récit
 Espagnols qu'Utre leur avoit donné de cet
 dans sa marche, par exemple, *el* Indien
Ormiguro, *el Almorzadero*, &c. Il s'accor-
 nous parla des richesses & des ha- celui des
 bitans de ce País dans les mêmes Espa-
 gnols
 termes que le Cacique de *Macatoa* qui y fu-
 en avoit parlé à Utre, lorsqu'il lui rent.
 conseilla de mener plus de troupes
 avec lui, s'il vouloit réussir dans
 son entreprise: il nous dépeignoit
 en détail le Palais du Roi, ses jar-
 dins & ses maisons de plaisance,
 accompagnant son récit d'une infini-
 té de circonstances qu'un Indien

Un Indien novice est hors d'état d'imaginer ; & ainsi je crois que de tous ceux qui chercherent le *Dorado*, Utré fut celui qui en approcha le plus & que sa déclaration reçoit beaucoup de force des circonstances que je viens de rapporter.

La déclaration des Indiens du Brésil est hors de tout soupçon.

A l'égard des avis que les Indiens du Brésil donnerent au Marquis de Canete Viceroy du Pérou , je ne vois pas qu'ils aient eu les mêmes motifs que les autres Indiens , pour tromper les Espagnols & les chasser de leur terres en les flattant de la découverte imaginaire du *Dorado* , parce que ces barbares suivirent dans leur déclaration le génie de tous les Américains naturels , qui est celui de la vengeance , lequel les porte à se venger par autrui des injures qu'ils font hors d'état de venger eux-mêmes. C'est

Les Indiens suivirent dans leur déclaration le génie qui leur est naturel.

ce qui fait que dans les accusations que les Indiens s'intendent les uns aux autres , les Juges ont soin de s'informer si l'accusateur n'a point reçu quelque injure de sa partie adverse , & ils ne manquent jamais

de découvrir que le motif qui le fait agir, est celui de la vengeance. Je dis donc que les Indiens du Brésil, qui quitterent, leur Pays, pour en aller chercher un meilleur, ayant presque tous péri par les mains des *Omaguas* du *Dorado*, & s'étant apperçus que l'or étoit le seul métal qu'ils employoient pour leurs outils, & pour les Statuës de leurs Temples, & que les Etrangers en étoient extrêmement avides, ils se jetterent sur le Perou, bien moins pour s'emparer des trésors des *Omaguas* que dans la vûë de venger leurs injures particulieres; & je crois que si *Ursoa* eût vécu, il n'eût pas manqué de suivre les chemins qu'*Arguirre* avoit négligés, par le désir qu'il avoit de s'emparer de la Souveraineté du Perou & de la *Terre-Ferme*.

Le parti même que prirent les Brésiliens d'abandonner *Aguirre*, lorsqu'ils virent qu'il s'embarquoit sans vouloir profiter de leurs avis, est pour moi une preuve qu'ils n'avoient point dessein de le tromper, & que tout ce qu'ils lui avoient dit du *Dorado*.

Motif
qui obli-
gea les
Brésiliens
à se jet-
ter dans
le Perou.

La ré-
traite des
Indiens
du Brésil
confirme
la vérité
de leur
déclara-
tion.

rado étoit véritable. Ceux qui ont vécu quelque tems parmi les Indiens, sentiront toute la force de cette réflexion.

On a re- J'inferre du même principe que connu en tout ce que le Cacique de *Macatoa* partie la dit à Utre des trésors du *Dorado* vérité de & de la multitude de Peuples qui ce que le l'habitoient, étoit exactement vrai Cacique en tout point; car pour ce qui est de *Macatoa* dit à des habitans du País, Utre ne fut Utre. pas plutôt entré sur les terres des *Omagnas*, qu'il fut attaqué par quinze mille Indiens du *Dorado* & il eut besoin de toute sa valeur pour se tirer avec avantage de ce mauvais pas. Quand aux richesses du País, la déclaration du Cacique est exactement conforme à celle que les Brésiliens en donnerent au Vice-Roi de Lima, & à la renommée qui en couroit alors.

Raison tirée de l'expérience, qui prouve la vérité de la déclaration du Cacique.

Tous les Missionnaires savent comme moi, que si la Nation, dont on a gagné les Chefs, est en guerre avec ses voisins, elle ne manque pas aussi tôt de les faire connoître, & d'indiquer les lieux

où ils vivent , & les chemins qui y conduisent , au lieu que si elle est liée d'interêt avec eux , elle n'en dit pas le mot , & élude toutes les questions du Missionnaire , jusqu'à ce qu'elle soit pleinement persuadée qu'il ne cherche que leur avantage spirituel.

Cela supposé , je conviens qu'Utre n'aura pas manqué de faire des présens au Cacique de *Macatoa* , pour gagner sa bienveillance , mais je prétends que ce moyen ne suffisoit pas pour l'obliger à lui découvrir la vérité , puisque les Missionnaires en font tous les jours qui deviennent inutiles , si ce n'est dans les cas où les Indiens veulent se venger , ou secouer le joug qui les presse , d'où il s'ensuit que si ce Cacique n'étoit point en guerre avec les *Omagnas* , dans l'impuissance où il étoit de les attaquer , il ne laissoit pas de les haïr , soit à cause de leur puissance , soit à cause du Tribut qu'ils exigeoient de lui , soit parce qu'ils ruinoient ses semailles , ou parce qu'ils lui enle-

Sa conduite prouve sa sincérité & le désir qu'il avoit qu'Utre revint dans le Païs.

voient ses femmes, ainsi que les *Caribes* le pratiquent encore à l'égard de plusieurs Nations de l'*O-rénoque*. Il crut donc que si ces Etrangers revenoient avec des forces suffisantes, ils pourroient le venger des torts qu'il avoit reçûs ; & le soustraire à la domination de ses voisins ; & dans cette confiance, il apprit à Utre tout ce qu'il savoit, le pria de ne point s'engager dans cette entreprise avec si peu de Soldats, lui fournit des vivres & des guides pour le conduire, ce qu'il n'auroit sans doute pas fait, s'il n'eût eu dessein de se venger des *Omaguas*.

Le Cacique pou-
voit faire
périr dâs
une nuit
toutes les
troupes
d'Utre.

On dira que le Cacique n'en agit ainsi, que par la crainte qu'il avoit des troupes d'Utre ; mais je répons à cela, que s'il eût eû dessein de lui nuire, il lui auroit été facile de l'amuser par de belles paroles, & d'avertir sous main les *Omaguas*, comme c'est la coûtume des Indiens Idolâtres, & dans une seule nuit, toute sa troupe eût été détruite, ce qui lui auroit attiré l'estime

l'estime des Caciques, & des petits Souverains du *Dorado*, or il ne l'a pas fait, & c'est ce qui prouve qu'il étoit porté de bonne volonté pour ce Capitaine Espagnol.

La réunion des témoignages que je viens de rapporter, tels que sont ceux de l'Indien Augustin, qui fut esclave durant plusieurs années dans la Capitale du *Dorado*, des Indiens du Brésil, du Cacique de *Macatoa*, d'Utre & des trente Soldats qui l'accompagnoient, & du Pere Joseph Cabarte, qui a resté pendant quarante ans dans le Païs où Utre avoit passé; tous ces témoignages, dis-je, suffisent pour établir l'existence du *Dorado*, & je suis persuadé que M. de Laet & le Pere Simon, ne feroient point de difficulté de se rendre à de pareilles autorités, s'ils revenoient au monde.

Les contrarietez même qu'on remarque dans les déclarations des Indiens, servent à en établir la certitude; car, comme l'observe fort bien le Pere Simon, les uns avoient pour but d'éloigner les Espagnols

Quatre fortes de témoignages auxquels on ne peut se refuser.

de leur Païs , les autres comme je l'ai dit , se propofoient de se venger de leurs ennemis & d'avancer leurs affaires , mais indépendamment de cela , on ne peut se réfuser à la déclaration d'Utre , non plus qu'à celle des Capitaines & des Soldats qui l'accompagnoient , lorsqu'on fçait qu'il avoit deffein de revenir dans le Païs avec un plus grand nombre de troupes , pour tenter de nouveau cette entreprise.

Cequ'on dit de la multitude d'Indiens *Omeguas* , *Omagnas* , ou *Enagnas* , qui habitent ce Païs , ne paroîtra point furprenant au Lecteur , lorsqu'il saura que les Peuples du nouveau Royaume , & ceux des Provinces de *Quito* & du *Perou* , ne se trouvant pas assez forts pour réfister aux Conquerans , se retirèrent dans les *Andes* , & dans cette chaine de montagnes , qui fepare les plaines dont j'ai parlé , des Royaumes de *Bogota* , de *Quito* & du *Perou* , & qu'étant enfuite descendus dans la Plaine , ils y bâtirent ce nombre prodigieux de

Cequ'on
dit de la
multitu-
de des
Indiens
du *Dora-*
do , s'a-
corde
avec
l'histoi-
re.

Peuplades dont on a parlé ; à quoi l'on peut ajoûter , que comme le reste du Pais étoit peuplé , il peut très-bien se faire , que ces Indiens étrangers se soient joints aux anciens habitans , pour ne former plus qu'un même Peuple avec eux.

Ce qu'on débite des richesses & des trésors du *Dorado* , n'a rien qui doive nous étonner ; car laissant à part ses montagnes d'or , il suffit , qu'on y en trouve autant qu'à *Choco* , à *Antioquia* , dans la vallée de *Neyva* , & dans plusieurs autres Provinces du nouveau Royaume ; ce qui joint à ce que les Indiens en emportèrent dans leur retraite , forme un trésor équivalent à celui qu'on dit être au *Dorado*.
 (a) Ce que je viens de dire pourra avoir son utilité , s'il arrive jamais qu'on découvre ces Provinces , & que l'Evangile s'y introduise ; il en fera peut-être alors du *Dorado* , comme de la Province de la *Nueva*

Ce qu'on doit penser des trésors du *Dorado*.

(a) Le P. Mathias de Tapia en dit quelque chose , dans le Mémoire qu'il presenta au Roi en 1715.

Sonora , près du nouveau Mexique , qui unit le continent avec la *Californie*. Ses Peuples viennent de recevoir l'Evangile avec beaucoup de docilité , & l'on a trouvé chez eux une infinité de mines d'argent , dont on n'a eu connoissance qu'en 1739.

Ce que
signifie
le mot
Manòà ,
& ce
qu'on
entend
par laver
de l'or.

Je suis bien aise avant que d'aller plus loin , d'expliquer deux mots que j'ai souvent employés dans le cours de cet ouvrage. Le premier , est celui de *Manòà* , qui est le nom que donnent les Géographes à la Capitale du *Dorado*. On saura donc que *Manòà* , dans la langue des *Achaguas* , est la troisième personne du verbe négatif *Manoayuna* , *je ne répands point* , dont la troisième personne *Manòà* signifie , *il ne répand point* , & c'est le nom que les Indiens donnent aux Lacs , avec assez de propriété ; ainsi *Ciudad de Manòà* , revient au même que *Ville du Lac* , *Ciudad de la Laguna*. J'ai dit aussi plusieurs fois qu'on lave l'or avec facilité sur les plages d'un grand nombre de Rivières , ainsi il me

reste à expliquer en quoi consiste cette opération. Les Indiens forment avec des planches une espece de chapeau , dans le fond duquel ils jettent du sable , qu'ils délayent dans une grande quantité d'eau. Ils versent cette premiere eau , qui est fort trouble , & en remettent de nouvelle , ce qu'ils réiterent jusqu'à ce que l'or soit entierement détaché du sable ; celui-ci s'écoule avec l'eau , & l'or , comme plus pesant se précipite au fond du chapeau en forme de poudre extrêmement subtile.

De neuf cent lieues de cours qu'on donne à l'*Orénoque* , nous en avons parcouru quatre cent cinquante , depuis le *Golfe-Triste* , jusqu'à l'embouchure de la Rivière d'*Ariari*. Nous ne pouvons maintenant aller plus avant que par le moyen des indices de plusieurs Rivières , qui prennent leurs sources à l'Occident dans les Bruyeres de *Popayan* & de *Pasto* , & viennent se jeter dans l'*Orénoque*. Comme nous ne connoissons ni les Païs qui sont au midi,

ni les Provinces où les premiers Conquérans ont placé le fameux *Dorado*, ou la ville de *Manoa*, nous nous en tiendrons à la Carte que nous avons donnée, laissant aux ouvriers que la Providence destinera à la culture de ces Nations inconnues, le soin de faire connoître à la posterité le genie de ces Peuples, & les particularitez des Païs qu'ils habitent.

Matieres
dont on
traite
dans ce
second
Tome.

Les matieres qui suivent ont un rapport immediat avec celle du premier, & elles se réduiront à satisfaire à plusieurs questions & à éclaircir plusieurs doutes, que le sujet que j'ai traité a fait naître. J'examinerai s'il est vrai que ces Nations soient Idolâtres, & qu'elles aient commerce avec les démons? Si elles ont quelque connoissance de Dieu? Je parlerai des motifs de leurs guerres, de leur discipline militaire, & des armes dont ils se servent; des différentes Langues qui ont cours parmi eux, & de leur origine; de leurs poisons, & de leur composition, de la ferti-

DE L'ORENOQUE. 151

lité de ces Païs, des fleaux auxquels ils sont sujets, des maladies qui y regnent, & des remèdes qu'ils y apportent. J'examinerai encore si les Indes sont plus peuplées aujourd'hui qu'autrefois, ou si elles contiennent un moindre nombre d'habitans ; enfin j'entrerais dans plusieurs autres détails dont la nouveauté plaira infiniment au Lecteur. Ces différentes questions m'ont été faites par de personnes lettrées, & j'y satisferai avec toute la brièveté & la clarté possible.

CHAPITRE XXVI.

On examine si ces Barbares ont quelque connoissance de Dieu.

DIEU éleva l'homme qu'il avoit créé au comble de l'honneur, il le couronna de gloire, & le plaça dans une telle élévation, qu'il pouvoit se glorifier de n'être qu'un peu au-dessous des Anges,

* Tome II.

& de dominer sur toutes les créatures sublunaires : mais sa désobéissance le précipita dans le plus grand des malheurs , & cet être , que Dieu avoit formé à son image & à sa ressemblance , se mit au rang des Bêtes , & leur devint semblable. C'est cette désobéissance détestable qui a été la source des ténèbres & des erreurs qui se sont répandues dans le monde , & qui regnent encore aujourd'hui dans les Païs dont j'ai parlé. Mais , pour

Aveugle-ment étrange des Indiens. Ge. 11. 12. revenir à mon sujet , si les Mahométans , les Payens , & les Nègres d'Affrique méritent d'être comparés aux Bêtes , à cause de leur ignorance , nous aurions tort d'exclure de cette comparaison les Peuples de l'*Orénoque* , & quelques autres de l'Amérique , dont l'aveuglement , la barbarie & la stupidité passent toute croyance.

Il n'est pas douteux que le défaut d'éducation , qui se transmet des peres aux enfans , ne plonge les Peuples dans un abîme d'aveuglement & de ténèbres , dans quelque ré-

gion du monde que ce puisse être, comme cela paroît dans les campagnes éloignées, & parmi le bas Peuple, même dans les Royaumes où la Religion est la plus florissante. Que sera-ce donc des Peuples dont tout le soin est de s'éloigner du commerce des hommes, & de se retirer dans le fond des Forêts, pour y vivre à la façon des Bêtes féroces.

Ce fut à tort que ceux qui virent pour la première fois ces hommes, leur refuserent l'usage de la raison ; car il est certain que leur esprit est susceptible d'instruction, & qu'à mesure qu'on le cultive, on découvre en eux des qualitez, qu'un extérieur grossier rendoit extrêmement méprisables.

Les hommes qui ressembloient aux Bêtes deviennent des enfans d'Abraham.

Je conviens que ces Nations sont ensevelies dans les ténèbres de leur propre ignorance ; mais je soutiens aussi avec les Docteurs & les Théologiens Catholiques, qu'à travers ces ténèbres on entrevoit quelque lueur de cette lumière, qui éclaire les hommes qui viennent au monde.

Je dirai avec Saint Prosper (a)
 „ qu'il y a quelques Nations aux ex-
 „ trêmités de la Terre , qui n'ont
 „ point encore pleinement reçu la
 „ lumière de la justice divine , aux-
 „ quelles on ne sauroit refuser cette
 „ lumière générale , ni cette por-
 „ tion de secours suffisans , que Dieu
 „ accorde à tous les hommes. “

Je dirai aussi ce que j'ai éprouvé pendant un grand nombre d'années dans les voyages & les séjours que j'ai faits parmi ces Peuples Barbares , & c'est que cette foible lumière qu'on découvre en eux , est enveloppée d'une infinité de ténèbres. Je dirai enfin , que les Nations dont je parle connoissent le mal qu'il y a dans l'homicide , l'adultère & le larcin , & que ceux qui en sont coupables , s'enfuient , ou cachent leur crime le mieux qu'ils

(a) *In extremis mundi partibus, sunt aliqua Nationes , quibus nondum gratia salvatoris illuxit ; quibus tamen illa mensura generalis auxilii , quæ desuper omnibus hominibus est ? non negatur. Lib. 2. de vocat. Gen.*

peuvent. Le mariage entre freres & sœurs n'a point lieu chez eux , & il y a même des Peuples , chez lesquels il est défendu au-delà même du quatriéme degré. Sont-ils dans l'affliction , ou dans le malheur , on les voit lever les yeux au Ciel & s'écrier en leur langue *Ayaddi ! Acaya ! Ayo ! Payà ! Guajamiji-dejà !* qui sont des expressions dont ils se servent pour implorer le secours du Ciel ; & c'est là un mouvement par lequel la créature affligée , recourt à sa premiere cause , suivant le sentiment du Pere de l'éloquence Romaine. (*a*) Chez la Nation Achagua (*b*) la tradition du Déluge universel s'est transmise des peres aux enfans , & ils l'expliquent en ces termes : *Catena Manòà* , ce qui signifie à la lettre :

(*a*) Lib. 3. de Nat. Deor. *Quid potest esse tam apertum. . . cum cælum suspeximus. . . quam esse aliquod numen præstantissimæ mentis, quo hæc regantur?*

(*b*) Herrera Decad. 1. Lib. 9. cap.

*submersion générale de la Terre ,
ou Lac général.*

Herrera prétend que les Indiens de *Cuba* avoient connoissance de cet événement , & qu'un de leurs Anciens apostropha Gabriël de Cabrera en ces termes : *Pourquoi me grondes-tu , puisque nous sommes tous freres ? Ne descendés - vous pas d'un des fils de celui qui construisit le grand vaisseau , pour se garantir de l'eau , & nous de l'autre ?* Par où l'on voit que cette tradition étoit parfaitement établie chez ces Peuples , & qu'ils se l'étoient transmise de génération en génération. Ce même Historien nous apprend dans le même endroit que ces Indiens avoient ouï parler de la création du ciel & de la terre , & qu'ils savoient que cette grande machine avoit été fabriquée par trois personnes , quoi qu'ils s'égarassent dans l'explication qu'ils en donnoient. On a trouvé ces mêmes connoissances chez les Indiens du Perou & du Mexique. (a)

(a) Solorzan. *Politic.* cap. 5. & Torquemada , cap. 9.

Trois autres Nations, dont je parlerai tantôt, ont un terme pour exprimer & nommer Dieu, & nous espérons que le tems fera découvrir la même chose chez d'autres, qui jusqu'à présent n'ont point de nom ni d'expression pour désigner l'Etre suprême. Mais on n'a point reconnu de culte extérieur ni chez les unes ni chez les autres, & les noms qu'ils donnent à Dieu dans leurs langues, ne sont ni assez individuels ni assez certains, pour que nous ayons pû nous assurer de leur vraie signification; & c'est ce qui fait que dans les Catéchismes que nous avons traduits en leur langue, nous nous servons du mot de *Dios*, & d'autres termes Espagnols, que nous jugeons nécessaires pour leur expliquer les Mystères de nôtre religion, imitant en cela les Latins, qui ont emprunté des Grecs plusieurs termes dont ils avoient besoin pour expliquer un grand nombre de difficultez scholastiques.

Les *Caribes*, qui sont la Na-

tion la plus nombreuse du Païs, appellent Dieu *Quiyumocou*, c'est-à-dire, *notre grand Pere* ; mais on ne fait pas encore s'ils veulent désigner par-là la Cause premiere, ou le plus ancien de leurs ancêtres, d'où vient que nous n'usons point de ce terme.

Les téné- Les *Salivas* disent que le *Puru*
bres dans a fait tout ce qu'il y a de bon,
lesquel- qu'il vit dans le Ciel, & que son
les ils fils tua le serpent qui détruisoit les
font Peuples, & l'on entrevoit en cela
plongés des vestiges de la vérité.

n'empê- Les *Betoyes* avant leur conversion,
chét pas disoient que le Soleil étoit Dieu,
qu'ils appelant l'un & l'autre *Théos*, qui
n'ayent quelque est le nom que les Grecs donnent
quelque à l'Etre suprême, mais on n'a point
connois- remarqué qu'aucune de ces Nations
sance de rendit un culte ni à *Puru*, ni à
la Divi- *Théos* ni à *Quiyumocou*.

Nous Nous n'avons point trouvé jus-
n'avons qu'aujourd'hui la moindre trace
point d'idolâtrie dans ce Païs, & c'est
trouvé un obstacle de moins que nous
d'idolâ- avons à vaincre. Nous avons cepen-
trie dans dant rencontré quelque difficulté
ces Païs.

chez les *Betoyes*; car ayant mis dans le Catéchisme cette demande : *Théoda, Diofoque ? le soleil est-il Dieu ?* ils répondoient aussi-tôt que oui. La réponse qu'on leur a enseigné est celle-ci : *Ebamuca, futuit ajaje Diofo abulu ebadu, Tuluebacanuto.* Non, c'est un feu que Dieu a créé pour nous éclairer.

M'étant appercû au bout de plusieurs mois, qu'ils ne pouvoient se persuader que le Soleil fut une masse de feu, je me servis d'une lentille de verre, & ayant fait assembler tout le Peuple dans la place, je pris la main du Capitaine *Tannuca*, qui avoit le plus d'intelligence. Je lui demandai si le Soleil étoit Dieu, & comme il m'eut répondu que oui, je lui dis d'un ton à me faire entendre de tout le monde: *Day diann obay refolajuy? Théoda futuit ajaduca, may mafarra.* Quand acheverez vous de me croire ? je vous ai déjà dit que le Soleil n'est que du feu, & disant cela, j'interposai ma lentille entre le Soleil & le bras du Capitaine,

sur lequel la chaleur fit élever une ampoule considérable , surquoi il se mit à crier : *Tugaday ! tugaday ! futnit ajacudaca ! il est vrai , il*

Experiē- est vrai , le soleil est du feu. Là-
ce dont dessus les hommes & les femmes ac-
je me couroient en foule, pour voir l'effet
fervis du Soleil & de la lentille. Ils vo-
pour cō- yoient la brûlure , & le Capitaine
vaincre leur expliquoit avec succès l'opéra-
les In- tion, qu'ils regardoient avec un éton-
diens nement proportionné à leur igno-
que le rance naturelle. Cependant je me
Soleil fis jour à travers la foule , & me
n'étoit rendis auprès des enfans , qui brû-
que du loient d'envie de voir ce qui se
feu passoit : je fis au plus âgé la même
 demande qu'au Capitaine , & n'a-
 yant point été satisfait de sa réponse,
 je le désabusai de son erreur en le
 brûlant avec ma lentille. La foule
 augmenta , & tous voulurent éprou-
 ver à leur dépens si le Soleil étoit
 du feu ou non. Je donnai la len-
 tille au Fiscal de la Doctrine , pour
 qu'il satisfît tout le monde , & je
 me retirai chez moi. Cette expe-
 rience eut tout l'effet que je m'étois

promis, car dans la suite, aucun *Betoye* ne s'avisa jamais de dire que le Soleil étoit Dieu.

Je ne puis passer sous silence ce qui m'arriva avec un *Betoye* Gentil appelé *Cagiali*, la première fois que j'entrepris de convertir cette Nation. Je leur dis dans un entretien que celui qui ne croiroit point la Doctrine que je leur enseignois de la part de Dieu, brûleroit éternellement dans la maison de feu, où vivent les Démons (c'est ainsi qu'ils s'expriment en leur langue). *Cagiali* vint me trouver depuis pour s'instruire plus à fond de cette matière, je la lui expliquai de plusieurs façons, me servant de comparaisons proportionnées à sa grossiereté, & lorsqu'il eut compris cette importante vérité, il parut troublé, la rougeur lui monta au visage, & versant un torrent de larmes, il me dit d'un ton lamentable : *Ayaddi Babica ! Dayma ebà Diofo ? Dayque ojabola obayreaje afoca, arreacabi, dufuque arribica ? ah mon Pere, comment Dieu a-t'il permis que mes*

Demande & réflexion singulière d'un Gentil.

ancêtres se soient perdus, & qu'ils brûlent, parce qu'il ne leur a point envoyé de Missionnaires pour les instruire ! j'avouerais que ce discours m'attendrit beaucoup, & que j'eus toutes les peines du monde à consoler Cagiali, & à lui faire comprendre, que si ses ancêtres s'étoient perdus, ils ne devoient point s'en prendre à Dieu, mais aux péchés de ces Idolâtres, qui l'avoient empêché de leur envoyer des Missionnaires pour les instruire. Ce Cagiali étoit un homme considérable, qui contribua beaucoup à cette fondation ; & lorsque je le bâtisai à l'article de la mort, je lui donnai le nom de Fortunat, parce qu'il avoit obtenu le bonheur dont ses ancêtres avoient été privés.

Si ces Peuples ont l'entendement borné & obscurci par d'épaisses ténèbres, on peut dire d'un autre côté qu'ils en sont beaucoup plus disposés à recevoir la lumière des vérités éternelles, à cause de l'impression qu'elle fait sur eux par sa nouveauté ; & l'on reconnoit par

les effets, que Dieu repand sur eux sa misericorde selon le plus ou le moins de disposition des Néophites. Les Indiens même, qui viennent à comparer la vie raisonnable & chretienne qu'ils menent avec celle qu'ils menoient autrefois en sont étonnés, & ne se lassent point de dire aux Missionnaires : *Dioso fausucaju, Babi-ca, njuma afoca, ubadolando may daitu* : Dieu te recompensera, Perc, des peines que tu as prises pour nous rendre des hommes raisonnables ; & voilà ce qui adoucit les peines & les travaux des Missionnaires, & les encourage à en entreprendre de nouveaux.

CHAPITRE XXVII.

La providence de Dieu paroît dans les Bâtêmes fortuits des Indiens.

J'AI dit dans le Chapitre précédent que les Peuples plus barbares, quoi qu'environnés d'épaisses té-

nébres , ont assez de lumiere pour discerner le bien du mal & le licite de l'illicite , & ce sentiment est tellement adopté par les Docteurs Catholiques , que le Pere Gregoire Garcia (a) & d'autres Auteurs ont remarqué que dans le Mexique & dans le Perou , on connoissoit les préceptes du Décalogue , avant même que les Espagnols en eussent fait la conquête , & que dans quelques Provinces , on infligeoit des peines à ceux qui les transgressoient , en confirmation de quoi le Docteur Marin ajoute (b) que le Gentil , qui , conduit par cette lumiere , observera la loy naturelle , ne sauroit mourir sans bâteme , & que Dieu enverra , s'il est besoin un Ange pour le lui administrer.

Nous lisons dans la vie du Pere Joseph de Ancheta Missionnaire du Brésil , que ce Religieux s'étant égaré , erra plusieurs jours dans un

(a) In tract. de orig. Indor. Lib. 3. & infra.

(b) P. Doct. Marin , tract. de Fide , disput. 6. de Libert. Sect. 3.

désert, & qu'après plusieurs allées & venues, il arriva dans la cabane d'un vieux Indien qui étoit à l'extrémité, & que le Pere trouva après l'avoir examiné, qu'il avoit observé exactement la loi naturelle. Il l'instruisit, & le bâtif, & l'Indien mourut peu de tems après, comme s'il n'eût vécu que dans l'attente d'un Sacrement, qui devoit le faire passer à une vie plus heureuse.

On trouve dans l'histoire de Cinalaoa un fait entierement semblable à celui que je viens de rapporter, & je suis parfaitement convaincu, tant par ma propre experience, que par ce que m'ont raconté nos Missionnaires, que la Providence de Dieu à cet égard éclate dans la plupart de ces Païs où il y a des Missions, ce qui vérifie la vérité de cet axiome de Théologie, que Dieu ne refuse jamais sa grace à ceux qui font ce qui dépend d'eux pour la mériter. Je renvoye le Lecteur au 12 Chapitre du premier Volume, où je rapporte l'histoire d'un

bâteme tout à fait singulier.

On ne peut rien voir de plus touchant que la réponse que me fit le Pere Jean Rivero au retour de son voyage à l'*Ayrico*, qui fut de deux cent lieuës. Il avoit fait ce voyage à pied, & à travers des déserts steriles, pour convertir les *Achaguas Gentils*, & voyant qu'il n'en amenoit qu'un petit nombre, j'entrepris de le consoler, mais il m'interrompit en ces termes : je suis si content, mon Pere, d'avoir bâtifé un *Achagua*, que je trouvai en arrivant à l'article de la mort, que si je savois de pouvoir en bâtifier un second, je retournerois à pied dans le País sans me réposer ; & là-dessus il me raconta le cas qui lui étoit arrivé & qui est à peu près le même que les deux précédens, ce qui me dispense de le rapporter.

Empres-
sément
avec le-
quel une
Indienne
deman-

L'an 1716, après que j'eus établi les premiers gentils *Lolacas*, que Dieu m'avoit confié entre les Rivières de *Tame* & de *Chicanòa*, je fus obligé de faire un voyage pour

le bien des Peuples qui étoient sous de le
 ma conduite. A mon retour, il bâtême.
 vint chez moi un jeune Indien, tel-
 lement essoufflé de la course qu'il
 avoit faite, qu'il pouvoit à peine
 parler, lequel me dit le mieux qu'il
 pût ce qui suit : *mon Pere, il y a*
trois jours que ma mere t'attend, &
elle dit qu'elle ne veut point mourir
sans être Chrétienne. Je me rendis
 sur le champ chez la malade, que
 je trouvai extrêmement abbatuë,
 je l'instruisis des principaux Mysté-
 res de nôtre foi, & la bâtisai. Elle
 étoit logée dans une chaumiere si
 étroite & si basse, que je fus obli-
 gé de sortir dehors pour respirer à
 mon aise : mais à peine m'étois-je
 essuié, que j'entendis dire à ceux qui
 étoient dedans : *Elle est morte.* Je
 r'entrai, & je la trouvai sans vie,
 surquoi je m'écriai avec le Roi Pro-
 phète : „ vous avez séparé, ô Dieu,
 „ & vous avez destiné pour les
 „ Peuples qui sont vôtre héritage,
 „ une pluie toute volontaire : &
 „ lorsqu'ils ont été affoiblis, vous
 „ leur avez donné votre protection.“

On peut voir dans l'exemple qui suit jusqu'où s'étendent les soins de la Providence, & les moyens qu'elle employe pour sauver ceux dont le nom est écrit dans le Livre de vie. Un des Religieux qui déservent les nouvelles Missions de *Casanare*, ayant été envoyé dans les bois pour y faire des prosélites, on mit à sa place le Pere Michel de Ardanaz, natif du Royaume de Navarre, auquel on donna un interprète pour lui apprendre la Langue du Païs. L'an 1717, un jour qu'il étoit fatigué de cette étude, qui est extrêmement pénible pour les commençans, il fit appeller son interprète, à dessein de s'aller divertir avec lui dans les champs des Indiens. On ne le trouva point, & il fut obligé de s'y faire conduire par un Indien novice qui ne savoit pas un mot d'Espagnol. Après s'être promené dans les plaines où travailloient les Indiens, il reprit sur le soir le chemin du village, mais ayant apperçû une pauvre chaumiere, il y fût par curiosité,

curiosité , pour voir si elle étoit habitée. Il y trouva une femme à l'agonie , qui n'avoit que la peau collée sur les os , & qui tenoit sur son sein un enfant qui étoit en aussi mauvais état qu'elle. L'Indienne lui témoigna par divers signes la joye qu'elle avoit de le voir , & faisant un effort pour parler , elle lui dit : *Babica, rosaca, doja carru , oculiba fu* : Pere jette moi l'eau du bâteme sur ma tête.

Comme le Pere n'entendoit point encore la langue du Païs , il s'adressa à son guide pour lui demander ce qu'elle disoit ; mais celui-ci , qui ne savoit ni n'entendoit la Langue du Religieux , lui répondoit en la sienne. La malade continuoit de crier , & le Missionnaire , qui n'entendoit ni sa Langue ni celle de son guide , étoit confus & affligé au-delà de toute expression : mais voici où parût la Providence. La malade voyant qu'elle ne pouvoit se faire entendre , se tût un instant , comme une personne qui pense & qui mé-

dite en elle-même , & l'appellant ensuite par signes , elle ne lui dit que cette parole , qu'elle savoit , ou que Dieu lui inspira : *Agua* de l'eau , & portant sa main sur sa tête , elle la repetta plusieurs fois de suite. Le Pere comprit alors qu'elle demandoit le Bâtême , il chercha de l'eau , mais n'en ayant pas trouvé une goutte dans la chaumiere , il fut en chercher à la Rivière , & n'ayant pas le tems de l'instruire , il la bâtifia , après quoi l'Indienne croisa ses bras & mourut. Il voulut aussi bâtifier l'enfant , qui étoit à l'agonie , mais l'Indien lui ayant donné à entendre qu'il étoit bâtifé , il ne passa pas outre. L'Indienne dont je viens de parler avoit déjà été instruite avec quelques autres par un Missionnaire , qui les avoit disposées à recevoir le Bâtême , mais il vouloit leur administrer ce Sacrement avec toute la solennité possible en presence des Indiens qu'il esperoit de civiliser , afin de leur faire aimer le nouveau genre de vie qu'ils avoient embrassé ; ainsi la joye de

nôtre Religieux fut plus complete , lorsqu'il scût la disposition dans laquelle cette Indienne avoit reçu le Bâtême.

L'Evangeliste Saint Jean vît une multitude innombrable de prédestinés de toute Nation , de toute Tribu , de tout Peuple & de toute Langue , qui chantoient des Hymnes à l'Agneau qui les avoit rachetés de son sang précieux , & les avoit conduits au port de la félicité éternelle. Cette Prophétie commença à se vérifier dès l'origine de l'Eglise dans l'Eunuque de la Reine Candace , à qui Dieu envoya Saint Philippe pour l'instruire & le bâtiser , après quoi l'esprit du Seigneur enleva ce dernier , & le transporta dans *Azot* , où il continua de prêcher l'Evangile. Quoique Dieu ne fasse pas aujourd'hui la même faveur aux hommes , il ne laisse pas d'accorder son secours & d'éclairer des lumières de sa Loi ceux qui ne se sont point rendus indignes de ses graces par des fautes grièves & volontaires.

J'arrivai en 1724 sur les bords

Le Mis- de la Rivière de *Cravo*, dans le
 sionnai- tems qu'une Compagnie de *Guaji-*
 re ne *vas* errans & vagabonds s'y arrêta ,
 perd ja- à l'occasion d'une vieille Indienne
 mais ses de leur suite qui étoit à l'agonie. Je
 peines , l'instruisis avec la brieveté que les
 & il ne circonstances requeroient , je la bâ-
 doit ja- tifai , & elle mourut aussi-tôt après.
 mais se Je rencontraï aussi sur la Rivière
 découra- *Duya* , qui se jette dans le *Meta* une
 ger, autre troupe de *Chiricoas* , qui me-

Deux
 Bâêmes
 fortuits.

nent une vie aussi errante que les
 premiers: ils ne faisoient que d'ar-
 river de l'*Ayrico* , qui est à deux
 cent lieuës de-là. Leur Capitaine ,
 qui étoit déjà vieux , m'aborda , &
 me dit en Langue *Achagua* : *Nu*
saricanà ribarinau matata : *Mon*
pere est prêt de mourir. Le fils
 étoit vieux , je laisse à juger quel
 âge pouvoit avoir le pere. Je me ren-
 dis chez le malade , qui me parut
 un Matusalem , par sa decre-
 pitude , & un squelette à moitié
 vivant , par sa maigreur & son abat-
 tement. Je fus plus d'une heure à
 l'instruire , mais inutilement , n'a-
 yant jamais pû en tirer une réponse

suivie , ce qui me fit juger qu'il étoit dans le délire. Je demandai à son fils si on lui avoit donné à manger ? & il me répondit qu'il y avoit deux jours qu'il n'avoit pris aucune nourriture. Je lui apportai un poisson rôti , dont la vûë le ranima , il le mangea tout entier & reprit son bon sens. Il répondit pertinemment aux questions que je lui fis , & lorsque je le vis disposé , je le bâtifai , & fus me reposer. Je n'avois pas fait cent pas , que son fils courut à moi en me disant : *Pere , Pere , mon vieillard est mort.* Heureux celui à qui Dieu accorde sa miséricorde à la fin d'une si longue vie !

La Providence me fit encore rencontrer dans les Plaines qu'arrose le *Cravo* une Indienne *Guajiva* beaucoup plus âgée que l'Indien dont je viens de parler. Comme elle ne pouvoit marcher à cause de son extrême vieillesse , on étoit obligé de la porter depuis long-tems dans une corbeille. Ses yeux étoient extrêmement cavés , & il y avoit long-tems qu'elle avoit perdu la vûë. Elle avoit

Autre
bâtême
casuel ,
accom-
pagné de
circons-
tances
remar-
quables.

les ongles crochus , comme les serres d'un Aïgle , & la peau ridée & brûlée par l'ardeur du Soleil , de sorte qu'elle paroissoit couverte d'écailles ou de Calus , extrêmement durs. Je fus moins touché de ce spectacle , que de l'opiniâtreté avec laquelle elle refusa mes instructions & le bâtême que je voulus lui administrer. Je l'exhortai pendant trois jours , sans pouvoir en rien obtenir , & j'obligeai sa troupe à séjourner dans cet endroit , ne voulant point qu'elle se mit en marche dans l'état où elle étoit. L'Indienne n'avoit d'autre maladie que celle des années , dont elle ne pouvoit porter le poids. Elle persistoit à ne vouloir point être Chrétienne , & à ne rien croire de ce que je lui disois , *je mourrai* , me disoit-elle , *dès que tu m'auras bâ-tisée*. J'eus beaucoup à souffrir de son obstination. Enfin je fus la voir , je priai son Ange gardien de vouloir bien lui amollir le cœur , & j'ai tout lieu de croire qu'il exauça ma priere , mais d'une maniere miracu-

leuse. Je m'approchai de la corbeille où elle étoit, & lui dis, sans aucun préambule : *Pourquoi ne veux-tu pas être Chrétienne ?* Parce, me répondit-elle, *que je mourrai dès que je la serai.* Je lui demandai *si elle avoit vû bâtiser les enfans qui viennent de naître ?* Elle me dit que oui. Et pourquoi les bâtise-t-on si jeunes, lui répliquai-je ? Je n'en sçai rien, me répondit-elle. Sache donc, lui dis-je, *qu'on ne les bâtise que pour les faire vivre, & pour leur procurer une vie qui n'a point de fin.* Puisque cela est ainsi, répliqua la vieille, *je veux que tu me bâtise aussi.* Je remerciai Dieu de ce qu'il avoit bien voulu toucher le cœur de cette opiniâtre, quoique ce retour ne fut occasionné que par un motif terrestre; je lui expliquai la fin pour laquelle Dieu nous avoit créés, & passai aux autres Mystères, que la Cathécumene comprit parfaitement, & après avoir fait toutes les diligences nécessaires en présence de ceux qui étoient avec nous, je la bâtisai.

M'adressant ensuite aux assistans , je les exhortai à abandonner leur vie ambulante , & à former un Peuple. Je parlois encore , lorsqu'un de la troupe s'écria : la vieille est morte ; cas véritablement singulier , qui doit nous porter à exalter la miséricorde de Dieu , & les voies qu'il employe pour sauver les ames , & qui procura une vraie satisfaction à tous tant que nous étions. L'Indienne mourut après son Bâtême , comme elle s'y attendoit , les Indiens furent délivrés du soin de la porter , & moi je fus extrêmement satisfait d'avoir acheminé cette ame au Ciel.

Je passe sous silence plusieurs autres cas approchans de ceux qu'on vient de voir ; mais je ne puis me dispenser de parler d'un Indien de soixante & dix ans & plus , si l'on en juge parce qu'il racontoit de la destruction de la ville de *Pedroza* , par les Indiens. Je trouvai cet ancien , appelé *Seyfere* au fond des vastes Forêts de l'*Apure* , qui ont cent cinquante lieues d'étendue. Il commandoit aux *Guarenas* & à

quelques autres Nations qui s'étoient jointes à eux. Sa maison étoit beaucoup plus somptueuse que celles qui sont en usage chez les Gentils, & il en avoit deux autres pour recevoir les hôtes & les voyageurs, qu'il traitoit avec toute la franchise possible. Ces Peuples me reçurent les armes à la main, mais ils s'appaisèrent aussi-tôt. L'ancien avoit un Cancer dangereux au pied, qui apportoit un obstacle à la proposition que je lui fis durant plusieurs jours, de quitter les Bois avec ses gens, & de venir s'établir dans un lieu plus commode, parce qu'il falloit marcher près de vingt jours à pied, pour en sortir. Dieu voulut que je le guérissse à l'aide de certains remèdes que j'employai, il quitta donc les Bois avec ses gens, & les ayant instruits, je les bâtifai tous.

L'Indien dont je parle étoit unique dans son espèce. Il n'eut jamais d'autre femme, que la première qu'il avoit épousée; il n'assista jamais avant son bâtême, ni pendant les huit années qu'il vécut de-

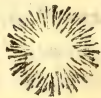
puis à aucun repas , & ne frequenta aucun cabaret ; & dans les cas où il ne pouvoit se dispenser de s'y trouver , il buvoit à la santé des conviés , & s'en retournoit aussi-tôt chez lui. Ce qu'il y a de plus remarquable dans la vie de Don Venture Seysere (c'est sous ce nom que je le bâtisai) c'est qu'après un mur examen , je trouvai qu'il avoit suivi exactement la loi naturelle depuis qu'il avoit été en âge de raison. Il servit d'exemple aux Néophites pendant les dix-huit ans qu'il vécut , il coopéra personnellement à la conversion de plusieurs Gentils , & ayant reçu les Sacremens dans sa dernière maladie , comme je le vis extrêmement abattu , je lui fis un consommé , que je le priaï de prendre ; mais il me dit , la joye peinte sur le visage, *laisse moi aller au Ciel* , & en achevant ces mots il mourut.

Mort
heureuse
de l'In-
dien Sey-
sere.

Je demandai à un Indien *Salive* , qui surpassoit en bonté & en capacité tous ceux de *Duya* , s'il avoit eu quelque connoissance de Dieu avant son bâtême , & s'il avoit ja-

mais pensé à lui ? il fut pensif pendant quelque tems , & il me répondit que non , mais que contemplant un jour la Lune & les Etoiles dans un tems serein , & voyant qu'elles se mouvoient , il s'imagina que c'étoient des hommes : mais qu'ayant réfléchi sur les fleaux qu'il éprouvoit de la part des *Mosquites* , des *Taons* , des *Couleuvres* &c. il dit en lui-même , les hommes qui vivent là haut , sont à couvert de ces incommodités , eh ! pourquoi celui qui les y a mis , ne m'y mettroit-il pas aussi ? Telle fut à la lettre sa réponse , de laquelle j'inferai que ces Barbares , quoique plongés dans les ténèbres les plus épaisses , recouroient à leur première cause , qui est Dieu , lequel leur communique sa lumière , malgré les efforts qu'ils font pour ne la point voir.

Réponse
ingeni-
euse d'un
Néophi-
te.



CHAPITRE XXVIII.

On examine si ces Nations sont Idolâtres, si elles connoissent le Démon, & si elles ont quelque commerce avec lui.

IL faut ici que le cœur humain s'humilie, qu'il sente le besoin qu'il a des lumières de la foi, & qu'il reconnoisse l'abîme où son ignorance & la malice de l'ennemi commun le précipitent. Ce Prince des ténèbres exerce son empire sur ces Peuples ignorans, & s'insinue tellement chez eux, qu'il n'y a pas une de ces Nations qui ne le reconnoisse par son nom propre, que chacune lui donne suivant le génie de sa Langue. Les Indiens *Achaguas* l'appellent *Tanasimi*, les *Betoyes* & les *Jiraras* *Memelu*, les *Guajivas* *Duati*, & les *Guarannos* *Jebo*. Cependant Dieu n'a pas personnellement mis que ces Peuples lui rendent un

Il n'y a pas une de ces Nations qui ne connoisse le Démon par son nom.

Culte , ni qu'ils l'adorent. Au con- Elles ne
traire ils le regardent généralement l'adorent
commè un Ette mal-faisant , & lui point ,
attribuent tous les maux qui leur mais el-
arrivent , ainsi que nous l'avons dit les le
des *Guamos* , qui le font auteur de craignent
leurs maladies , des *Mapoyes* , qui & lui at-
lui attribuent les dommages tribuent
qui arrivent à leurs champs , des *Guay- les maux
quiries* , qui le font auteur des qui leur
cès & des querelles. Les *Betoyes* arrivent.
lui attribuent la mort de tous les
ensans , & disent que le Démon leur
rompt le cou secrettement , pour
qu'on ne l'apperçoive point , de
forte qu'il est en très mauvaise odeur
chez tous ces Peuples, & les Mission-
naires profitent de cette opinion
pour les instruire , & pour augmen-
ter en eux l'horreur qu'ils ont de
cet ennemi du genre humain ?

Je sçai qu'il y a chez ces Na-
tions des Indiens hableurs & rusés
qu'on prétend avoir commerce
avec le Démon , mais il est vrai aussi
que la plûpart de ceux qui ont cette
réputation , ainsi que je l'ai déjà
dit , sont des imposteurs , qui se

vantent de ce qui n'est pas , & qui feignent d'être amis du Démon , pour satisfaire leurs intérêts , pour se faire craindre , & pour qu'on ne leur refuse rien de ce qu'ils demandent ; & en effet , ils sont respectés , & jouissent au milieu de leur extrême pauvreté de tout ce qu'ils peuvent désirer. On leur donne les noms de *Mojàn* , de *Piache* & d'*Alabuqui* , selon les Nations parmi lesquelles ils vivent.

Ils se servent de plusieurs stratagemes pour tromper le Peuple ignorant , dont en voici un , qui suffira pour faire juger des autres. Il y avoit dans une Forêt appelée *Casfiabo* un *Mojàn* fort renommé parmi les Indiens , mais inconnu aux Missionnaires de ces Cantons ; il s'appelloit *Tulujay* , il se convertit depuis & je le bâtisai sous le nom de *Charles* , & il mourut avec toutes les marques d'un prédestiné. Il tenoit une école où se rendoient les Indiens de tous ces Païs , mais plusieurs refusoient de prendre de ses leçons , parce qu'il leur en coutoit

cher ; car outre les honoraires qu'il exigeoit , il les obligeoit à un jeûne de quarante jours si rigoureux , qu'il y en avoit peu qui voulussent s'y assujettir , ceux mêmes qui avoient le plus de courage , s'en trouvoient si affoiblis , qu'ils l'abandonnoient avant d'avoir profité de ses leçons. Celui qui achevoit sa fatale quarantaine , après s'être préparé avec différentes herbes , avaloit enfin sans les macher trois pilules de la grosseur d'une cerise , que le maître lui disoit être un antidote contre toute sorte de venin , & un préservatif contre ses ennemis & ses envieux.

Les Indiens étant extrêmement crédules , il n'en faut pas davantage pour leur faire craindre & respecter ceux qui ont passé par cette épreuve , ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait des herbes qui servent de préservatifs contre ces poisons , ainsi que je le dirai tantôt.

Un Indien , dont j'avois plusieurs fois éprouvé la fidélité , me découvrit le fait. Lui ayant demandé pourquoi un tel étoit si

Quelques Indiens feignent d'avoir commerce avec le Démon , pour satisfaire leurs intérêts.

Préparatif cruel qu'un *Piache* donnoit aux Indiens.

Le jeûne les fait maigrir.

maigre & si abattu, je te le dirai, me répondi-t-il, si tu me promets de ne me point nommer. Je lui donnai ma parole, & il me dit : sa maigreur vient du jeûne qu'il observe pour se guérir & pour recevoir les pilules. Je feignis de ne le point croire, mais il me confirma ce qu'il avoit avancé, ajoutant ; Nôtre Chef, qui mene une vie si réglée, & que tu aimes si fort, est aussi guéri & a pris les pilules, sans cela il a y long tems que je l'aurois tué. Je dissimulai, & renvoyai l'Indien. Je m'abouchai ensuite avec l'Indien principal, que j'aimois infiniment à cause des peines qu'il se donnoit pour la conversion des infidèles, & je lui dis comme si j'avois été parfaitement instruit de ce qui se passoit, Comment se peut-il, qu'étant aussi bon Chrétien tu aies été te faire guérir à *Casiabo*, & que tu aies avalé des pilules ? l'Indien ne se troubla point, & me fit cette autre question : Comment les Espagnols, qui sont si bons Chrétiens, portent-ils sur eux des épées & des pistolets ?

ils ne les portent point , lui ré- Réponse
pondis-je , pour nuire à personne , curieuse
mais pour se défendre en cas de d'un In-
besoin. Je ne porte pas non-plus ces dien.
pilules , répliqua-t-il , pour nuire à
qui que ce soit , mais pour me faire
craindre de ceux qui pourroient
m'offenser , & ils n'oseront le faire
lorsqu'ils sauront que je suis armé
& guéri. Je changeai sur le champ
de propos , & entamai un autre
matière , & je soumets pour le pré-
sent cette réponse à l'examen des
curieux.

J'ai découvert dans d'autres oc-
casions l'imposture des autres *Moja-*
nes , auxquels ils donnent le nom
de Médecins. On saura que ceux-ci
guérissent ou feignent de guérir les
malades par la simple succion.
Par exemple , si un Indien a mal
à l'estomac , ils mettent dans leurs
bouches certaines racines , & après
avoir succé long-tems l'estomac du
malade , ils crachent ce qu'ils ont
dans la bouche , & disent que c'étoit
ce qui les tuoit. Ils se font payer ,
& si le malade vient à mourir , ils

Impof- attribuent cet accident au piment, ou
ture des à telle autre drogue qu'ils l'accuſent.
Méde- d'avoir mangé. Les Médecins de la
cins In- Nation *Otomaca* ſuccent leurs ma-
diens. lades avec autant de force & d'opi-
niâtreté , qui lui font ſortir le ſang ;
ils le crachent dans un lieu propre ,
& tirent du milieu du ſang & de la
ſalive des petits cailloux qu'ils avoient
eu ſoin de mettre dans leur bouche ,
& qu'ils aſſurent être la cauſe de ſa
maladie ; & lorſque le malade meurt,
ils recourent à differens prétextes
pour cacher leur ignorance & con-
ſerver le crédit de leurs rémedes.

Pour ce qui eſt de la cure opérée à force de jeunes , & par l'usage de certaines herbes ſalutaires, je ne doute point de ſa poſſibilité ; depuis que je leur ai vû guérir la morſure des *Conleuvres* de *Gua-yaquil* , Province de *Quito* , ſituée par le deuxième degré & cinquante minutes de latitude , où ces ſortes d'animaux ſont ſi communs , à cauſe de l'humidité du terrain & de la chaleur de la *Zone-Torride* , qu'on ne peut faire un pas ſans en fouler

quelqu'un. Mais l'Auteur de la nature a muni ces Païs d'une espèce de *Bejuque* (c'est une espèce de sarment qui croit en s'entortillant autour des arbres) qui est un remède universel contre le venin des *Coulevres*. Voici ce que pratiquent les Laboureurs. Aussi-tôt qu'ils se levent, ils mâchent une certaine quantité de cette *Bejuque*, & prenant cette masse avec la salive qui est impregnée de ses qualitez, ils s'en frottent les pieds, les jambes les mains & les bras, après quoi ils vont à leur travail sans crainte ni inquiétude, ayant éprouvé que ceux qui sortent avec ce préparatif, non-seulement ne sont point attaqués des *Coulevres*, mais que celles sur lesquelles ils marchent par hazard ou qu'ils prennent en arrachant les herbes, restent comme endormies, & sont incapables de leur nuire. Cet effet paroîtra sans doute extraordinaire à nos Botanistes, mais il est si commun dans ce Païs, qu'on voit tous les jours des Nègres quitter leur travail, pour s'amuser

Bejuque
de *Gua-*
yaquil,
antidote
contre le
venin
des *Cou-*
levres.

à manier & entortiller autour de leurs bras les *Couleuvres* les plus vénémeuses.

Cure
prépara-
tive.

Mais le plus admirable , & ce qui fait à notre sujet est, que lorsque quelqu'un de ces Laboureurs veut s'exempter de la peine journalière de mâcher le *Bejuque* , qui n'est rien moins qu'agréable , il s'adresse à un Praticien (ils sont fort communs , & les Nègres passent pour les meilleurs) & se met en pleine santé entre ses mains pour se guérir (c'est ainsi qu'ils s'expriment) contre toute sorte de *Couleuvres*.

Le *Curandero* , c'est ainsi qu'ils appellent ces Médecins , lui prescrit certaine diète , lui fait boire dans des tems marqués de l'eau dans laquelle il a mis infuser de ce *Bejuque* , pendant un certain nombre de jours , après quoi il lui fait des sacrifications profondes aux pieds , aux jambes , aux mains , aux bras , dans certains endroits des cuisses , de l'estomac & des épaules , jusqu'à ce que le sang coule ; il l'essuye le mieux qu'il peut avec du linge , &

verse dans les incisions du suc récemment exprimé de *Bejuque* , & & le voilà guéri , fortifié & muni pour toute la vie contre le venin des *Coulenures*. Ceux qui ont passé par cette épreuve , manient les plus grosses & les plus horribles *Coulenures* , & s'en font des ceintures sans témoigner la moindre crainte , de sorte que cet animal redoutable sert de jouet aux habitans de *Guayaquil*.

Ceux qui s'y sont soumis manient les *Coulenures* sans en recevoir du dommage.

Pour revenir à ce que j'ai dit des Indiens qui se précautionnoient à *Casiabo* contre tous les poisons par le jeûne , & l'usage de certaines herbes salutaires , je ne trouve point extraordinaire que des corps exténués par le jeûne , & dont les humeurs ont été préparées pendant quarante jours avec le suc d'herbes médicinales , soient à couvert de l'activité du poison & du venin des Serpens , vû que les Indiens des *Isles Philippines* trouvent dans la *Pepite de S. Ignace* un remède universel & un préservatif admirable contre toute sorte de poisons. Il qu'on

Pepite de S. Ignace

apporte n'est donc pas étonnant que l'Au-
des Phi- teur de la Nature ait donné au *Be-*
lippines. *juque* de *Guayaquil*, & aux herbes
de *Casiabo* une vertu qu'on trouve
Sa vertu. dans une seule *Pepite* des *Phi-*
lippines.

CHAPITRE XXIX.

*Variété des Langues qui sont en
usage parmi les Indiens. Con-
jectures vrai-semblables sur leur
origine.*

Les In- **J**E cherche l'origine des Langues
diens de certains hommes, dont la stu-
croient pidité va jusqu'à se persuader que les
que les oiseaux ont chacun un langage diffé-
oiseaux rent, qui n'est entendu que de ceux
s'enten- de la même espece, & qui dès qu'un
dent en- oiseau jette le moindre cri, vont lui
tr'eux. demander aussi-tôt ce qu'il veut
dire. *Day fajacaque? Qu'est-ce que
tu nous dis?* Ce sentiment est si fort
enraciné chez eux, que dans les
noms qu'ils donnent aux oiseaux,

ils ont moins égard à leur nature , qu'au langage qu'ils leur attribuent , d'où vient qu'on ne leur demande jamais : *comment s'appelle cet oiseau ?* Mais *Day faàcaque cufiduca ?* *Que dit cet oiseau ?* & ils leur donnent un nom tiré de la réponse qu'ils lui attribuent ; par exemple , ils appellent l'Oye *Cuivivi* , la Poule , *Focara* , le Coq , *Totelelo* &c. Ils veulent connoître les oiseaux à leur cris , de même que nous connoissons les hommes au son de leurs voix.

Je cherche , je le repete , l'origine des Langues d'un Peuple , qui non seulement l'ignore lui-même , mais qui ignore encore son origine & celle de ses ancêtres , & qui se dit descendu des pierres & des arbres &c. Erreur & bassesse de sentiment qui leur est commune avec les *Méxicains* , (a) qui prétendoient être sortis de sept cavernes imaginaires , avec les *Peruviens* (b) qui

(a) Garcia. Lib. 5. Cap. 3. & 4.

(b) Herrera Decad. 4. Lib. 3. Cap.

se disoient sortis de la terre par le secours de *Viracòcha*, & qui subsiste encore aujourd'hui chez les Gentils que l'on découvre..

Multitu-
de de
Langues.

Il n'y a
point
d'idio-
me uni-
versel ,
comme
dans
d'autres
Provin-
ces.

Cette multitude de Langues qui ont cours dans les Missions de la Province du nouveau Royaume , est la pierre de touche de la patience , & de la constance des Missionnaires , & la preuve la plus assurée de leur vocation à ce saint ministère. Si les Nations qui parlent une même Langue étoient nombreuses , comme en Europe , on apprendroit avec plaisir une Langue dont on pourroit se servir toute la vie , & si dans ce coin de l'Amérique , outre les Langues particulieres, il y en avoit une générale , comme dans le Perou , depuis *Lima* à *Quito* , où l'on parle la *Inga* , dans le *Paraguay* , où la *Guarani* a cours , & même dans le nouveau Royaume , où l'on ufoit de la Langue *Muysséa* , le travail seroit beaucoup moins considerable. Mais ceci n'a pas lieu dans les Missions dont je parle , car ce travail deviendrait une espece de sou-

soulagement, on n'y trouve qu'un foible avantage, qui ne se fait sentir qu'après un long espace de tems. On saura que parmi cette multitude de Langues, les unes sont matrices & les autres dérivées, de sorte que lorsqu'on entend une fois les premières, on n'a pas beaucoup de peine à entendre les secondes. Par exemple, les Langues *Betoya* & *Jirara*, qui passent pour des Langues matrices, ont produit les Langues *Situfa*, *Ayrica*, *Ele*, *Luculia*, *Jabûe*, *Arauca*, *Quilifay*, *Anabali*, *Lolaca* & *Atabaca*. De la Langue *Caribe* sont sorties les Langues *Guaiana*, *Palenca*, *Guyri*, *Gayquiri*, *Mapuy*, & *Cumanagota*. La Langue *Aturi* est dérivée de la *Saliva*. La *Guajiva* a plusieurs branches qui ont cours chez les *Chiricòas*.

Langues
matrices
dont
d'autres
sont dé-
rivées.

On n'a point encore découvert que la Langue *Achagua*, qui est la plus douce, la plus élégante & la plus aisée à prononcer ait des dérivés, & si l'on trouve plusieurs de ses mots dans la Langue *Maypure*, ils n'y ont été introduits qu'à l'occasion

du commerce. Les Langues *Otomàca*, *Aruaca*, *Guaranna* & quelques autres, qui paroissent jusqu'aujourd'hui steriles, deviendront peut-être un jour plus fécondes au moyen des nouvelles découvertes qu'on fera.

Caractère distinctif de ces Langues.

Nos ancêtres, qui possédoient parfaitement les Rudimens des Langues, nous apprennent que les Langues dérivées conservent toujours les pronoms primitifs de celles dont elles descendent, quoi qu'avec quelque variété, & l'expérience a fait voir la certitude de cette règle. Si cette variété de Langues, qui résulte de la différente combinaison des mêmes syllabes, ne causeroit d'autre difficulté que celle qu'on trouve à les apprendre, & à les prononcer correctement, la peine seroit légère. Ce qui fatigue le plus est la prononciation, qui varie à l'infini. Les uns, comme les *Salives*, prononcent presque toutes leurs syllabes du nez, par exemple : *Chònego*, *anda cuicua-cua tandemà*? R. *Tandemà*, *Chònego chicnadicua*. C'est-à-dire : *Ami,*

Variété remarquable dans la manière de prononcer.

que mangeras-tu demain ? Demain ,
ami , je ne mangerai point. Les
Situfas prononcent les leurs du
gosier , & noient les consonnes.
Madagena nefecola falahidaju ?
R. *Ebamuca , dayfalabomelu , go-*
tubica. Que te disent tes parens ?
R. Ils ne me disent rien , ils s'amu-
sent à boire. La Langue *Betoye* em-
ploie beaucoup d'erres , ce qui
rend les syllabes fort difficiles à
prononcer. *Day , raaquirrabicarru*
ronen , robarriabarr ouà à caju.
C'est-à-dire : pourquoi me volés-vous
mon Maiz ? je vous donnerai des
coups de bâton.

Enfin les *Guajivas* , les *Chiricoas* ,
les *Otomaques* & les *Guaraunos* pro-
noncent leurs mots avec tant de vî-
tesse , qu'on a toutes les peines du
monde à distinguer une syllabe d'u-
ne autre. C'est une chose sûre &
averée que dans chacune des Lan-
gues dont je viens de parler , il
manque une consonne , & il n'y a
point de mot qui l'exige : par exem-
ple , la Langue *Betoya* , n'a pas be-
soin du P , la *Situfa* , de l'r , &

ainsi des autres , que les Missionnaires ont réduites en Art , ce qui est un mystère qu'on n'a pû encore pénétrer.

La difficulté paroît plus grande de loin que de près.

Je crains que ce que je viens de dire ne rallentisse le zèle des Missionnaires que Dieu destine à la conversion de ces Infidèles ; c'est pourquoy je suis bien aise de les prévenir que la difficulté n'est pas si grande qu'on ne puisse la vaincre à l'aide du travail & de la patience. Il est vrai que l'étude des Langues a quelque chose de rebutant pour ceux qui commencent , mais que ne doit-on pas faire pour des ames que Dieu a rachetées de son Sang.

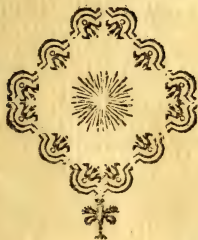
Origine de ces Langues.

Il est tems que nous recherchions l'origine de cette variété confuse de Langues avec toute la clarté & la brieveté dont nous sommes capables. Celle des Langues dérivées ou subalternes se manifeste d'elle-même par le rapport qu'elles ont avec celles dont elles descendent , & dont elles retiennent en partie les pronoms , & la prononciation.

Cette diversité de Langues dé-

rivées a vrai - semblablement été occasionnée par la dispersion de plusieurs familles , qui ayant quitté leur Païs volontairement , où qui en ayant été chassées par un ennemi puissant , se sont établies dans des Païs trop éloignés pour pouvoir conserver quelque commerce entr'elles. Ce deffaut de communication , joint à l'alteration que leur Langue a soufferte dans la suite des tems par le retranchement de quelques syllabes , & par l'addition de quelques autres , a produit une nouvelle Langue tout-à-fait méconnoissable. La matiere que nous allons traiter est curieuse , mais extrêmement difficile , aussi en ferons-nous un Chapitre à part.

Il est aisé de voir d'où naissent les Langues dérivées ou subalternes , & comment elles se sont divisées,



CHAPITRE XXX.

*On recherche l'origine des Langues
vivantes , ou matrices
de ces Païs.*

COMME un Gentilhomme qui veut prouver la Noblesse de sa maison, a soin de parcourir les mémoires de ses ancêtres, remonte d'une posterité à l'autre, jusqu'à ce que l'éloignement des tems le force à s'arrêter, en lui refusant les secours dont il a besoin ; nous de même dans ce discours, nous parcourons les tems qui nous ont précédés, & nous ne bornerons nos recherches qu'au tems où Dieu confondit le langage de ceux qui avoient entrepris de bâtir la Tour de Babel. On dira peut-être que ces Langues Indiennes, qui nous paroissent radicales, vivantes, ou matrices, sont peut-être dérivées de quelques autres que nous ne connoissons point,

Nous devons recourir à la confusion de la Tour de Babel.

& j'avouë que cela peut être ; mais je dis en même tems que ceux qui se sont appliqués à cette recherche , & qui ont examiné les Langues en question , en ont trouvé une autre tout-à-fait différente des Langues matrices & des Langues dérivées qui nous sont connues ; de sorte que les peines qu'on s'est données à cet égard , loin d'éclaircir cette difficulté , n'ont fait que l'augmenter d'avantage , en nous découvrant beaucoup plus de Langues qu'on n'en connoissoit ; & c'est , cela même qui a fait donner le nom de confusion à cette multitude d'idiomes.

Envain dira-t-on , pour éluder cette difficulté , que l'homme étant un animal raisonnable & ami de la société , il peut se faire que plusieurs familles s'étant dispersées dans le tems que l'Amérique commença d'être peuplée , soit volontairement , ou par force , & pour se mettre à couvert des troubles auxquels elles étoient exposées , chacune d'elles se soit établie à part , & ait inventé une

Ce seroit
envain
qu'on
attribue-
roit une
autre
origine à
ces Lan-
gues.

Les Indiens n'ont point assez de capacité pour inventer une Langue, & il n'y a point d'exemple qu'ils l'aient jamais fait.

Langue pour se faire entendre. Cette raison ne peut avoir lieu, pour deux raisons, la première, parce qu'on ne trouve point dans l'histoire qu'aucun pere de famille ait abandonné sa Langue naturelle, pour en laisser une autre à ses descendants, & quand même il y en auroit un exemple, on ne pourroit rien en conclurre pour les Peuples dont nous parlons, vû la rusticité extrême dans laquelle ils vivent; d'autant plus que leur Langue est aussi régulière & aussi expressive qu'aucune de celles de l'Europe, ce qui suppose une intelligence supérieure à la leur. Les Missionnaires qui ont fait une étude de leur Langue, lorsqu'ils viennent à la comparer avec la stupidité de ceux qui s'en servent, y trouvent une régularité si conforme à celle de la langue Latine, qu'ils ne peuvent s'empêcher de lui attribuer une origine plus relevée, & ils ont aussitôt recours au prodige dont Dieu se servit pour multiplier les Langues, ce moyen lui ayant paru le plus propre pour hâter la dispersion que

les hommes avoient déjà préméditée. (a)

Tel est mon sentiment , & il est conforme au texte de l'Ecriture : (b) *Confundamus ibi Linguas eorum , ut non audiat unusquisque vocem proximi sui* , confondons leur langage , afin qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres , car le mot *unusquisque* , étant distributif , se rapporte en particulier à chacun de ceux qui avoient entrepris de bâtir la Tour de Babel. D'où il suit que chaque pere de famille eut en partage une Langue & un terrain particulier , & que chacun se dispersa , comme dit l'Ecriture , *super faciem cunctarum regionum* , dans toutes les Régions , parmi lesquelles il faut nécessairement comprendre celles de l'Amérique. On dira à cela , qu'il n'y avoit pas alors assez de familles pour habiter d'aussi vastes terrains , mais je réponds que depuis que Noë sortit de l'Arche ,

Chaque pere de famille se retira, conservant sa Langue particulière.

(a) *Aniequam dividamur* , Genes. II.

(b) Genes. II. vers. 8.

Cōment
les fa-
milles se
disperse-
rent sur
la terre.

Les céré-
monies
Judaï-
ques
qu'ob-
servent
les Indiens
donnent
lieu de
croire
qu'ils
descen-
dent des
Tribus
qui furēt
disper-
sées.

jusqu'à la dispersion dont je parle ,
il y a 143 ans d'intervalle , que la
vie des hommes étoit fort longue ,
& les familles extrêmement nom-
breuses , & qu'ainsi il y avoit assez
de monde , non point pour peupler
l'Univers , mais pour fournir un
Fondateur à chaque Région ; aussi
l'histoire nous apprend - elle que
Tubal habita l'Espagne , & c'est là
le sens qu'on doit donner au mot
disperxit du Texte sacré. Dieu dis-
persa ces familles par toute la terre ,
afin qu'elle fut toute peuplée : *Dis-*
persit eos Dominus super faciem
cunctarum Regionum.

J'avoüerai cependant que mon
sentiment paroît être démenti par
l'expérience que j'ai acquise pendant
mon séjour dans les Indes , & par ce
que j'ai oui dire à nos Missionnaires.
Nous convenons tous que les In-
diens Judaïsant , témoin les preu-
ves que j'en ai données dans le sixiè-
me Chapitre du premier Volume ,
ce qui nous fait croire que ceux qui
ont peuplé l'Amérique étoient He-
breux. Toutes les dix Tribus ; ou

du moins la plus grande partie que Salmanasar Roi d'Assyrie emmena la fixième année du regne d'Ezechias, & qu'il dispersa chez toutes les Nations, comme nous l'apprend Esdras, peuvent avoir peuplé dans ce tems-là le nouveau monde, quoi qu'on ne l'ait connu que dans ces derniers Siècles, & l'on seroit presque tenté d'adopter ce sentiment, lorsqu'on fait attention à cette quantité de cérémonies Judaïques que les Indiens observent dans le sein de l'ignorance.

Dans cette supposition, on ne sçait à quoi attribuer l'origine de cette variété de Langues qu'on a découvertes, & de tant d'autres qu'on ne connoit pas encore, & qui vrai-semblablement sont en grand nombre, vû la quantité de Païs où l'Evangile n'a point encore pénétré. Je trouve en ceci une autre difficulté, qui n'est pas moindre, & c'est, que Dieu ayant créé la terre pour servir de demeure aux hommes, il paroît incroyable qu'un Païs aussi vaste, aussi fertile, &

Ce principe admis, la difficulté augmente.

Il n'est
pas cro-
vable .
que l'A-
mérique
ait été
dépeu-
plée pen-
dant
3283.
ans.

aussi riche que l'Amérique , ait été dépeuplé pendant plus de 3283 ans qui se sont écoulés depuis la création du monde , jusqu'à la dispersion des dix Tribus. Je soumets cette réflexion au jugement des Savans , & je passe à la difficulté qui résulte de notre système , & qui a le plus de rapport à mon sujet.

On con-
tinuë
d'exami-
ner si les
Hebreux
ont peu-
plé l'A-
mérique.

Il est certain que les douze Tribus d'Israël ne parloient toutes qu'une même Langue dans ce tems-là, quoi qu'avec quelque différence, comme cela paroît par le livre des Judges; elles entendoient même, au rapport de S. Jérôme le Caldéen & le Syriaque. Supposons pour un moment que ces trois Langues fussent communes aux douze Tribus, supposons aussi que dix de ces Tribus aient passé à l'Amérique, en admettant ces deux suppositions, je ne comprends pas comment ces trois Langues peuvent avoir produit toutes celles qui ont cours dans l'Amérique, & dont la variété est si considérable.

Ajoutons à cela , que si ces Tribus avoient été transportées dans quelqu'une des Missions de ma Province , on y auroit trouvé quelques mots Hebreux , ou purs , ou défigurés , ce qui n'est point encore arrivé que je sache dans aucune Province de ma connoissance. Car pour ce qui est du mot *Aba* dont se servent les Indiens *Tuneves* , pour exprimer le nom de *Pere* , je l'ai attribué au hasard , de même que celui de *Papa* & *Papale* , qui est en usage chez les *Guaneros* , & qui a la même signification. Quant au nom de *Theos* que les *Betoyes* donnoient au Soleil avant d'avoir embrassé le Christianisme , il ne sauroit prouver que cette Nation descende des Grecs. Il faut donc suspendre nôtre jugement , & ne point accorder entierement que l'Amérique ait été d'abord peuplée par les dix Tribus.

En attendant que le tems & l'érudition levent cette difficulté , il nous reste un milieu à prendre , c'est de dire qu'après la confusion

L'Amérique a été d'abord peuplée lors de la division de Babel.

des Langues arrivée à la Tour de Babel , chaque Chef de famille prit un chemin à part avec sa femme & ses enfans ; *super faciem cunctarum regionum* , & que ces familles étant arrivées à l'Amérique , elles y introduisirent un nombre de Langues proportionné au leur. Ces familles s'étant augmentées dans la suite , elles furent obligées de se diviser & de chercher des nouveaux ter-reins , ce qui occasionna , comme je l'ai dit , une nouvelle division de Langues , & tel est le sentiment de quelques Auteurs celebres. (a) Il est donc croyable , que comme dans la dispersion de Babel , arrivée l'an 1800 de la création du monde , il passa plusieurs familles dans l'Amérique , de même lors de la dispersion des dix Tribus d'Israël arrivée l'an 3283 de la même création , (b) il y en passa un plus

Et ensuite par une partie des dix Tribus.

(a) Vasconcelos Chron. del Brasil. Lib. 1. n. 80. Ornius , Laet & le P. Acoſta , Lib. 1. Cap. 23.

(b) Genebrard. Lib. 1. Chron. Garc. Lib. 3. Cap. 1. 2. 3. §. 1. & infra.

grand nombre , de qui les anciens habitans du nouveau monde prirent les cérémonies Judaïques que les Indiens pratiquent aujourd'hui , & qu'ils ont reçues 1483 ans après que ce Païs a été peuplé. Il en est de ces Peuples comme de tant de Nations qui suivent la secte de Mahomet , & qui observent un grand nombre de cérémonies Judaïques , sans qu'on puisse dire qu'elles descendent des Juifs.

CHAPITRE XXXI.

Comment les premiers hommes ont passé dans l'Amérique pour la peupler.

A Près avoir parlé des différentes Langues qui ont cours dans l'Amérique, c'est ici le lieu de parler de ceux qui les y ont portées. Après avoir long-tems médité cette matière, je reconnois , vû l'incertitude dont elle est environnée, que je

Fait moderne , qui donne occasion à ce Chapitre.

pourrois répondre aux argumens des Auteurs modernes avec autant de facilité qu'ils en ont eu à réfuter le sentiment des Anciens, mais mon travail seroit inutile, & ne serviroit qu'à fournir un nouveau sujet de dispute à ceux qui viendront après nous. Je me contenterai donc d'en rapporter un événement certain & connu de tout le monde, qui pourra fournir quelque lumière à ceux qui admettent l'opinion de Diodore de Sicile.

M'étant trouvé en 1731 au mois de Décembre dans la ville de Saint Joseph de *Oruna*, Capitale du Gouvernement de la Trinité de *Barlovento*, située à douze lieues de l'embouchure de l'*Orénoque*, j'appris des Habitans qu'il étoit arrivé dans leur Port un bateau de Tene-riffe chargé de vin, lequel étoit conduit par cinq à six hommes maigres & décharnés, lesquels ayant fait provision de pain & de viande pour quatre jours, passoient de Tene-riffe dans un autre Isle des Canaries. La tempête les ayant surpris

ils furent obligés de s'abandonner à la fureur des vents & des flots pendant plusieurs jours , desorte qu'ayant consumé le peu de vivres qu'ils avoient pris, ils se virent réduits à boire du vin pour toute ressource. Ils attendoient la mort à tout moment , lorsque par une grace spéciale du Ciel , ils découvrirent l'Isle de la Trinité qui est vis-à-vis de l'Orénoque. Ils rendirent grâces à Dieu de ce succès inespéré, ils arriverent & prirent fond dans le Port d'Espagne , au grand étonnement de la garnison & des habitants , qui accoururent tous pour être témoins de ce prodige.

Que ce passage ait été occasionné par le hazard , plutôt que par la volonté de ces pauvres insulaires , je n'en veux d'autre preuve, que leur déclaration , l'état misérable où ils étoient réduits , & le passeport de la Doüane de Tenerife , qui marquoit leur destination pour l'Isle de *Palme* où celle de *Gomere* , qui appartient aux Canaries. Ce fait ainsi attesté, qui pourra nier que ce qui

Passage
d'une
barque
des Ca-
naries à
l'Améri-
que.

La vo-
lonté
n'eut
point de
part à
cet acci-
dent.

s'est passé de nos jours, ne puisse être arrivé dans les siècles passés ? vû que ces faits sont attestés par des Auteurs classiques comme nous le verrons tantôt. Il peut se faire

On conclut de ce fait la possibilité du voyage des Phéniciens.

qu'après que les côtes d'Espagne, d'Affrique &c. eurent été peuplées, plusieurs bâteaux ayant été emportés par le vent vers le couchant, de même que celui des Canaries, d'autant plus qu'il n'est pas croïable que les descendans de Noë, qui peuplerent ces côtes Occidentales aient oublié l'art de la construction que Dieu avoit enseigné au Saint Patriarche. Il est vrai que dans ces tems-là les hommes ne voyageoient que terre & à terre, la Boussole n'étant point encore connue ; mais cela n'empêche pas qu'un vent très-violent n'ait pû pousser les bâteaux en pleine Mer, & les obliger de suivre la route de nos Canariens.

L'exemple de ces derniers donne beaucoup de poids au sentiment de Diodore de Sicile, & à ce qu'il

raconte des Phéniciens (a). Les uns & les autres furent emportés par les vents & jettés dans l'Amérique sans qu'ils eussent dessein d'y passer. Mr. de Fer rapporte que dans le quinzième siècle un vaisseau Biscayen fut jetté par la tempête vers les côtes de l'Amérique, mais que n'ayant pû y aborder à cause des vents contraires, il vint relâcher à Madere, où Christophe Colomb se trouvoit pour lors, & que celui-ci comparant le rapport du Biscayen avec les idées qu'il avoit déjà conçues, résolut enfin de tenter la découverte de ce vaste continent.

Autre
cas sem-
blable.

Mr. Noblot rapporte qu'en 1504 des pêcheurs Bretons furent jettés par le vent sur les côtes du Canada, & que le Roi de France, à qui l'on fit part de cet événement donna des ordres pour y établir

(a) Diodor. Sicul. Lib. 6. Cap. 7.
Cum Affricæ littera legerent, ingentibus ventorum procellis, ad longinquas, in Oceano, tractus fuisse abreptos tandem: ad insulam pervenisse ingentis magnitudinis.

L'opiniõ
de S. Au-
gustin
favorise
ce senti-
ment.

des Colonies. Le Pere Acoſta re-
garde ces accidens comme très-poſ-
ſibles, & St. Auguſtin lui-même,
(a) donne à entendre qu'il ne doute
point que les Païs d'outremer n'aient
été peuplés de la maniere qu'on
vient de dire.

Quoique la conjecture ni l'en-
thouſiaſme Poëtique de Sénèque
n'ajoutent rien aux preuves que je
viens d'alleguer, on auroit cepen-
dant tort de mépriſer le ſentiment
d'un Auteur auſſi verſé dans l'An-
tiquité ; & il favorise trop mon opi-
nion , pour que je le paſſe ſous ſilen-
ce. Ecoutons-le parler lui-même. (b)

Seneque
le favo-
riſe.

Venient Annis

*Sæcula ſeris , quibus Oceanus ,
Vincula rerum laxet , & ingens ,
Pateat tellus Tiphisque novos ,
Detegat Orbes , nec ſit terris ,
Ultima Thule.*

Il peut avoir ainſi parlé à l'oc-

(a) Lib. 16. de Civit. Dei. Cap. 6.
*Homines multiplicato genere humano ,
ad inſulas inhabitandas navigio tran-
ſire potuiſſe , quis ambigat !*

(b) Seneca *Actu ſecundo in Medea.*

caſion de quelques vaiſſeaux que le vent avoit jettés ſur des terres qu'il ſuppoſoit qu'on découvreroit dans la ſuite des tems , ainſi que cela eſt arrivé.

J'ai peine à me perſuader que les deſcendans de Noë , qui avoient tant de terrain à habiter dans nôtre continent , ayent été de plein gré chercher un paſſage dans les Païs du Nord pour ſe rendre dans l'Amérique , puisſqu'aujourd'hui même que la cupidité porte les hommes à courir les quatre coins de la terre , on n'eſpere point de trouver ce pas , cet iſthme ou ce chemin de l'Amérique , que ces premiers hommes trouverent avec tant de facilité.

Le Pere Acoſta n'eſt pas ſi ſur- Cause de pris du paſſage des premiers hom- la prin- mes à l'Amérique , que de celui cipale des animaux , ſur tout de ceux difficile. qui ſont inutiles & dangereux ; té. car ſi leur navigation a été préméditée , ce qui n'eſt pas croyable , ils ont eu tort de mener avec eux tant d'ennemis. Si ce paſſage ſ'eſt fait

par hazard, & que la tempête les y ait jetté, ce qui est plus vraisemblable, qui croira que ces bâtimens ayent été chargés en tout ou en partie de Tygres, de Lions, & d'autres animaux semblables? il faut donc supposer, ajoute-t'il, que notre continent tient à l'Amérique par quelque endroit, & alors il s'ensuivra que tous les animaux descendent de ceux que Noë avoit enfermés dans l'Arche, de même que les Américains descendent d'Adam & de la famille de Noë, ce qui s'accorde avec ce que la religion nous enseigne.

S. Augustin l'a
reconnuë.

Il n'est pas étonnant que cette difficulté ait embarrassé le Pere Acosta & quelques autres Auteurs, puisque St. Augustin lui-même qui avoit un si vaste génie, n'a pû comprendre la maniere dont les Isles que l'on connoissoit de son tems, avoient été peuplées. Qu'auroit-ce été, s'il eût connu l'Amérique, qui est séparée de nôtre continent par un si grand espace de mer.

Le Pere Acosta supposoit, selon

le peu de connoissances qu'on avoit dans son tems , qu'au-delà du détroit de *Magellan* , il y avoit vers le Sud un vaste continent , & qu'en suivant la côte de *Terre-Neuve* vers le Nord , on rencontroit dans un endroit ou dans un autre , un passage dans l'Amérique tant pour les hommes , que pour les Bêtes. Ce savant homme abandonneroit aujourd'hui cette opinion , s'il savoit que depuis l'Isle de *Fen* & l'Isle des Etats , entre lesquelles se trouve le petit détroit de *Le Maire* , on trouve au lieu du continent dont il parle , une étendue de mer immense ; d'où l'on peut conclure qu'il en est de même depuis la côte de *Terre-Neuve* en tirant vers le Nord , & on ne manque pas de raisons pour le croire , quoi qu'on dise du détroit de *Davis* dans la Terre de *Labrador* , & de quelques autres ; puisqu'on ne trouve que de l'eau au lieu d'un chemin par terre qu'on cherchoit , ce qui nous jette d'une difficulté dans une infinité d'autres.

La supposition du P. Acofta ne subsiste plus.

J'ai dit dans la premiere Edition

de cet Ouvrage qu'il y avoit lieu de croire, que tout ainsi que la *Terre-Ferme* qu'on imaginoit être contiguë avec l'Isle de *Feu*, du côté du Sud, avoit fait place à une mer immense, il en devoit être de même de la terre qu'on supposoit joindre une partie de l'Asie avec l'Amérique Septentrionale. Je parlois ainsi pour lors à l'occasion du bruit qui couroit en Europe que la Flote de la Czarine avoit découvert entre le Nord & les côtes de la Tartarie un grand nombre d'Isles; mais on a aujourd'hui plus de lumiere là-dessus, par les soins qu'on prend de connoître les Mers du Nord, qui avoient été impraticables jusqu'ici; & c'est dans cette vuë que l'Impératrice regnante de Russie, qui a hérité de la magnanimité de Pierre le Grand a ordonné en 1742 à son Academie des sciences de choisir quelques Academiciens, qui travaillent à faciliter la navigation depuis ces Mers jusqu'à celles du Japon; cela fait, la question sera entierement décidée.

Voici

Voici la maniere dont je démontre la chose : après avoir placé une Carte du Globe terrestre sur une table , qu'on fixe le point A au Port d'Archangel , & en attendant qu'on nous donne la Carte que nous désirons jusqu'aux côtes du Japon , imaginons-nous que les Académiciens parcourent toutes celles de la Tartarie , jusqu'à celles de ce Royaume , en suivant la mer , ou en passant entre la *Corée* & la *Tartarie*, si tant est que le détroit d'*Yesso* communique avec la mer du Nord. Les *Mosvites* étant arrivés au point B. de la mer du Japon , peuvent revenir au point A , en reprenant la même route ; d'où il suit que depuis le point A jusqu'au point B , il n'y a point de terre qui joigne l'Asie , ni l'Europe avec l'Amérique, puisque s'il y en avoit , les Vaisseaux n'auroient pû passer.

Allons maintenant au Port d'*Archangel* , & nous verrons comment les Vaisseaux des *Moscovites* , qui sont partis du point A , entrent par le détroit de la mer Baltique.

Empêchons les de r'entrer , & cotoyons avec eux l'Europe jusqu'aux Canaries , & ensuite l'Afrique & l'Asie jusqu'au point B dans la mer du Japon ; retournons au point A d'*Arangel*, & nous aurons fait entre notre continent & le nouveau monde une route aussi glorieuse que celle que fit le Vaisseau Espagnol appelé *La Victoire* , autour de la Terre.

Usage
de trans-
porter
des ani-
maux
d'un païs
dans
l'autre.

Quant au transport des Tygres & des autres bêtes féroces à l'Amérique , les Auteurs alleguent là-dessus plusieurs opinions plausibles qu'on peut voir dans Acosta & dans Garcia. Ce que je puis assurer est , que dans le Vaisseau sur lequel je vins de Caracas à Cadix , il y avoit un Sauvage féroce , destiné pour la ménagerie du Roi , & il n'est pas nouveau qu'on embarque de semblables bêtes.

Autre
difficulté
plus con-
sidéra-
ble.

La difficulté qu'on oppose aux opinions qu'on a avancées sur ce sujet , n'est pas si facile à résoudre. Je vais la proposer , non point à dessein de la résoudre , mais pour

donner occasion à d'autres de le faire. Je m'explique.

Supposons pour un moment qu'il y ait eu un chemin frayé pour passer à l'Amérique , posons que ce soit l'Isle *Atlantique* de *Platon* , il est sûr , que si elle a existé , elle aura facilité ce passage aux animaux de même qu'aux hommes. Cette supposition faite , je demande d'où & comment les *Vicunas* , les *Paquiras* , les *Moutons du Perou* , & tant d'autres animaux ont passé de ce continent à l'Amérique sans qu'il en soit resté un seul , pas même dans le souvenir de *Pline* , d'*Aristote* & des autres Auteurs ; d'autant plus qu'il y en a quelques uns de domestiques , & qu'ils sont presque tous utiles à l'homme. Il est incroyable que les hommes qui restèrent dans nôtre continent , les aient tous laissés partir. On peut en dire autant des *Turpiales* , des *Toches* , des *Tominejas* , des *Gua-camayas* , & d'une infinité d'autres oiseaux que nous n'avons point , qui sont extrêmement communs

dans l'Amérique, & qui sont aussi estimables par la douceur de leur chant, que par la beauté de leur plumage. La difficulté ainsi établie.

Abandonnons l'Isle *Atlantique de Platon*, & voyons s'ils ont passé ou non dans le nouveau monde, n'importe par où. S'ils y ont passé, pourquoi n'en est-il resté aucun, pas même dans la mémoire des hommes? Si les animaux dont je viens de parler, & qui sont si utiles, n'ont point passé de chez nous dans l'Amérique, pourquoi les bêtes féroces, les Tygres, les Lions, &c. y ont-ils passé? J'avouë que je ne trouve point d'autre réponse à cette difficulté, que celle que le P. Gregoire Garcia y a faite, s'appuyant sur l'autorité de S. Augustin. La voici à la lettre. (a)

„ Je dis avec S. Augustin (b) que
 „ les Anges, par le ministère des-
 „ quels tous les animaux furent
 „ amenés à Adam, pour qu'il leur

(a) Orig. Ind. Lib. 2, Cap. 4.
 §. ultim.

(b) In Genes. cap. 33.

„ imposât des noms (a) & qui s'em-
 „ ployerent à les conduire dans
 „ l'Arche de tous les endroits du
 „ monde , les transporterent après
 „ le Déluge dans les lieux où ils
 „ avoient été créés. Tel est le sen-
 „ timent de Saint Augustin (b)
 „ de Saint Thomas , de Pierre
 „ Comestor , (c) & de plusieurs au-
 „ tres Auteurs ; & cette dernière
 „ réponse est la meilleure qu'on
 „ puisse faire à cette difficulté. “
 Telles sont les paroles de l'Auteur
 que j'ai cité, & je ne trouve rien
 à y ajouter.

(a) D. Thom. 1. part. Quæst. 102.
 Artic. 2. ad 2.

(b) Lib. 16. de Civit. Dei. Cap. 7.

(c) Super Genes. Cap. 6.



CHAPITRE XXXII.

D'où vient que les Nations de l'Orénoque étant si nombreuses, contiennent un si petit nombre d'habitans ?

DIEU a exposé le monde à la vûë des hommes, & l'a livré à leurs disputes & à leurs recherches, afin que par leur étude & leur industrie ils parvinssent à la connoissance des vérités naturelles, qui résultent de la variété des mixtes, des propriétés des animaux, des vertus des Plantes, & de la connoissance des Provinces & des Nations qui composent le Globe terrestre : *Mundum tradidit Deus disputationi eorum.* (a) Occupation louïable, & digne de l'attention, de l'application & de l'étude des plus grands hommes des siècles passés & du siècle présent. Mais ce n'est

(a) Eccl. Cap. 3. vers. 11.

point là l'unique fin que s'est proposée le Créateur , apprenons-là de l'Ecriture : *pour que personne ne puisse reconnoître les ouvrages que Dieu a créés depuis le commencement du monde jusqu'à la fin.* Afin qu'aucun homme ne puisse se vanter d'avoir découvert les secrets de la merveilleuse machine de l'Univers , & afin qu'il ne puisse point découvrir , quelque peine qu'il se donne , les vertus intrinseques des causes , ni la merveilleuse variété de leurs effets ; non-seulement dans ce qui regarde la fabrique de la terre en général , mais encore les moindres parties dont Dieu la composée , depuis la première jusqu'à la dernière. Et pour que personne ne pense que ce que Dieu dit ici ne comprend point la connoissance géographique des régions de la Terre , ni les différentes qualités des Peuples qui les habitent , par ce qu'on connoit presque entièrement les uns & les autres ; l'Ecriture remarque , que les lumieres d'Abraham , toutes vastes qu'elles étoient , ne pouvoient s'é-

Ily a des choses dont l'obscurité augmente à proportion qu'on les approfondit.

tendre jusqu'à sa posterité. Il est certain que Dieu veut que nous examinions les ouvrages de sa puissance, mais il veut aussi que ce soit avec respect & humilité : *Non plus sapere (a) quam oportet sapere.*

Nos études doivent être agréables à Dieu.

Pour revenir à mon sujet, Dieu n'a point défendu aux hommes de s'appliquer à la recherche des choses naturelles, bien loin de-là, il nous a livré le monde, afin qu'en découvrant ses secrets, nous lui rendions grâces des connoissances que nous acquerons, & que nous respections sa sagesse & son pouvoir infini dans celles qui nous sont inconnues, nous humiliant par l'aveu de nôtre ignorance.

Les Nations & les Langues sôt en plus grand nombre que les individus de chaque Nation.

Je sens que je suis hors d'état de résoudre la difficulté proposée dans ce Chapitre, de même que plusieurs autres de cette espece ; mais je sçai en même tems que je ne puis mieux employer mon tems qu'à discuter & examiner les causes qui peuvent nous faire revenir de l'étonnement où moi & d'autres avons été de

(a) Paul. ad Rom. Cap. 12. vers. 3.

voir une si grande quantité de Nations de l'*Orénoque* & des environs, composées, chacune à part, d'un si petit nombre d'individus, que le Païs, qui à la vûë de tant de Nations, paroît petit, ne semble presque qu'un désert eû égard au petit nombre d'hommes qui l'habitent.

La curiosité nous conduit naturellement à rechercher comment il a pû se former une Nation d'un petit nombre d'Indiens avec des mœurs, des coutumes, des visages & des Langues si différentes de celles des autres, lorsque nous voyons tout le contraire chez nous, & qu'on trouve dans l'Amérique des Nations extrêmement nombreuses, par exemple, les *Méxicains*, les *Tascaltecas* & les *Otomitas* dans l'Amérique Septentrionale, les *Ingas* dans la Méridionale, & dans tous les lieux froids, de ma Province, les *Muyscas*. Quel contre-tems, quelle tempête, ou quelle calamité ont souffert les païs de l'*Orénoque*, & ceux des *Philippines*, de la *Californie* & de *Maynas* sur le *Ma-*

rannon ? Quelle cause , ou quel hazard a séparé & dispersé ces Peuples au point de les rendre si dissemblables ? D'où vient y a-t'il tant d'habitans dans un endroit , tandis qu'il y en a si peu dans un autre ?

Pour que le Lecteur ne soit pas surpris de ce que j'avance , je le prie de jeter les yeux sur les Nations dont je vais parler , il sera par là plus en état de se convaincre de la disette d'habitans qui regne chez la plûpart des autres. La Nation *Cacatia* , qui a embrassé le Christianisme, ne contient pas plus de mille habitans , & aujourd'hui même elle n'en a pas cinq cent , pour les raisons que je dirai tantôt. La Nation *Achagua* , dont une partie est déjà Chrétienne & l'autre prête à le devenir, ne compose pas toute ensemble un corps de trois mille habitans. Les Nations *Jirara* & *Betoya* , qui dans leur Gentilité , comprenoient plusieurs Nations , sont aujourd'hui réduites à trois Colonies de trois mille ames. La Nation *Saliva* , qui s'est renduë chere aux Mission-

naires par sa docilité, ne passe pas quatre mille ames, il y en a d'autres plus peuplées, comme la *Caribe*, qui peut mettre dix à douze mille hommes sur pied. Cette Nation occupe une partie de l'*Orénoque* & peuple avec les Indiens *Arucacas* la côte maritime de *Barlavento* jusqu'à la *Cayene*, où sont les Missions des Jesuites François.

La Nation *Caberre*, encore plus carnaciere, plus brutale & plus inhumaine que la *Caribe*, qui habite à quatre cent lieues au-dessus des bouches de l'*Orénoque*, contient assez d'habitans pour s'opposer aux incursions des *Caribes*, qui fondent souvent chez elle avec quatre-vingt ou cent pirogues armées, pour s'emparer de son païs, sans qu'ils ayent pû la subjuguier jusqu'aujourd'hui, par où l'on peut juger de la valeur & du nombre de ses habitans. Toutes les Nations, à l'exception des deux dont je viens de parler, sont si peu peuplées, qu'il faut les avoir vûes pour le croire.

La Nation *Caribe* & la Nation *Caberre* sont les seules qui soient peuplées

Voyons maintenant quelle peur

Raisons
que don-
na un
Cacique
de la
dépeu-
plation
de son
Païs.

Extrême
pauvreté
des In-
diens
Guay-
quiries.

être la cause de cette dépeuplation & de cette diversité de Nations, entre lesquelles on remarque une si grande différence. Le *Cacique* ou *Roitelet* de la Nation *Guayquiri* va nous l'apprendre lui-même. J'arrivai pour la première fois à l'improviste dans sa peuplade, qui est située au Sud de l'*Orénoque*, à deux ou trois lieues de cette Rivière, & composée de chaumières assés mal bâties. Il vint au devant de nous à la tête de son peuple, & s'il fut surpris de nous voir, nous ne le fumes pas moins de trouver un fantôme de République composée en tout de cinquante hommes. Nous entrâmes dans sa maison, qui eût pû servir de modèle aux Moines les plus pénitens de la Thébaïde, car nous n'y trouvâmes d'autres meubles que les filets dans lesquels ces Peuples dorment pour se garantir des *Conleuvres* & des *Chauves-souris*, & quelques sièges de bois grossièrement faits, qu'ils appellent *Tures*. Nous nous assimes, & il n'y eut point de *Mirray* ou de compliment de bien

venuë , comme on le pratique chez les autres Nations. La première chose que me dit le Cacique fut celle-ci : „ Pere , si tu apportes quelque „ chose pour manger , nous en profiterons tous , car dans toute la „ peuplade , il n'y a pas un seul „ morceau pour mettre à la bouche. “ Je voudrois voir ici durant un mois seulement quelques uns de ces critiques spéculatifs , qui s'efforcent de noircir avec leurs plumes la conduite des Missionnaires que ma Compagnie entretient à l'Amérique & dans les trois autres parties du Monde , ils changeroient sûrement de langage. Dieu voulut qu'un Indien Cathécumene de nôtre suite eût apporté avec lui un panier d'œufs de Tortuë , cuits à la façon du païs ; le Cacique en fut fort content , & invita ses vasseaux à en manger , mais par malheur les parts furent petites.

Le déjeuner fini , moins surpris d'une pauvreté , qui est commune à toutes ces Nations , que de ce qu'il n'avoit avec lui que cinquante pie-

tons , y compris les vieillards & les invalides , je lui dis : *Cacique , tu as bien peu de monde ! sont-ce là tous les hommes de ta Nation & de ta langue.* Il me répondit en langue *Caribe* , avec ce laconisme , qui pouvoit servir d'Epitaphe à la nation *Guayquiri* : *Cuaca Patri ? Ana , rote Carina Cusnimbo* , ce qui signifie au pié de la lettre : *Nous ne sommes pas d'avantage , Pere , tu ne vois d'hommes vivans , que ceux que les Caribes ont épargnés.* Je continuai la conversation , dans laquelle le *Cacique* me conta que sa Nation étoit autrefois composée d'un grand nombre d'habitans fort aguerris ; qu'elle avoit eû long tems la guerre avec les *Caribes* , & que ceux-ci ayant enfin eu le dessus , ils avoient tué , détruit & emmené tout autant d'habitans qu'ils avoient pû , & que s'ils étoient en vie , ils en étoient redevables aux *Caribes* , qui les avoient laissé subsister , moins par compassion , que pour les traiter comme des esclaves auxquels ils enlevoient les grains & les fruits dans

Première cause de cette dépopulation.

Leurs guerres mutuelles.

les courses continuelles qu'ils faisoient sur l'*Orénoque*. Voilà la principale cause de cette disette d'habitans que souffrent les Nations de l'*Orénoque*, car toutes, si l'on excepte les *Caberres*, ont été plus ou moins exposées à ces Sauvages, & ce sont eux qui ont ruiné presque toutes les Nations de cette grande Rivière.

A cette cause, on peut en ajouter deux autres qui pour-être communes, ne sont pas moins inhumaines. La premiere, est l'usage qu'ont ces Peuples de s'empoisonner les uns les autres pour le plus leger motif, ce qui les tient dans de craintes & des inquiétudes continuelles. Qu'une Indienne ne veuille pas consentir à l'adultere, elle est sûre que son galand l'empoisonnera tôt ou tard.

Seconde cause.

C'est ce qui arriva à une jeune fille de vingt-deux ans appelée *Tajalu*, qui quoi qu'élevée dans les Forêts d'*Uru*, dans le Paganisme, aimait mieux perdre la vie que la pudeur. Elle mourut empoisonnée, pour n'avoir pas voulu condescendre à la

Ils se détruisent les uns les autres par le poison.

Exemple admirable d'une In-

diennne
qui aima
mieux
mourir
que de
fouiller
sa pu-
deur.

Indices
du poi-
son dans
ceux qui
en meu-
rent.

Une
mort en
occasio-
ne plu-
sieurs
autres.

Autre
cause
plus in-
humai-
ne de la
ruine de
ces Peu-
ples.

passion de son amant, je la bâtisai sous le nom de Xaviere , & elle quitta la vie en me protestant qu'elle pardonnoit de tout son cœur à celui qui la lui avoit ravie. Ce crime est aujourd'hui moins frequent qu'il ne l'étoit autrefois & l'on trouve des Peuples , qui après avoir reçu l'Evangile , en perdent jusqu'au souvenir. Les Gentils y sont encore adonnés , & lorsqu'il vient à mourir quelqu'un chez eux de poison , ce que l'on connoit à la sécheresse dans laquelle il tombe , au déchirement des chairs , & aux hémorragies qu'il cause , il n'est pas plutôt enterré , que les parens du défunt employent le même moyen pour se venger de l'assassin , dissimulant leur dessein avec une prudence inouïe jusqu'à son entière exécution.

La seconde cause domestique de la ruine de ces Peuples est si incroyable & si barbare , que je ne puis l'alleguer , sans m'emporter contre l'ennemi commun du genre humain , qui est l'auteur d'une inhu-

manité , dont les bêtes les plus féroces sont incapables. Ce vice ainsi que je l'ai éprouvé moi-même , & que mes confreres me l'ont raconté , regne universellement chez les Gentils de l'Amérique , & les Missionnaires ont toutes les peines du monde à le déraciner.

Qui croiroit que cette même Indienne , qui porte pendant neuf mois son enfant dans son sein avec tant de soin , renonçant tout-à-coup à la qualité de mere, soit capable de devenir le bourreau de la fille qu'elle a mis au monde , & de lui ôter la vie de ses propres mains. Cela est pourtant ainsi , & les filles qui échappent à ce naufrage , ne doivent la vie qu'aux prieres , aux menaces & aux coups que les maris emploient pour les sauver. Ces moyens même ne suffiroient point ; mais la Providence a fait en sorte que l'affection que les meres prennent pour leurs filles après leur avoir donné deux ou trois fois la mammelle , prévaut sur ce faux amour qui les porte à leur ôter la vie au moment

Lors qu'une fille naît, il est à craindre que sa mere ne la tuë.

Elles tuent leurs fil-
les fans
qu'on
puisse
s'en ap-
perce-
voir.

Elles se
lavent
dans la
Rivière
aussi-tôt
après
qu'elles
ont ac-
couché,
fans s'en
trouver
mal.

Elles
tuent
leurs fil-
les lors-
qu'elles
naissent
avec
quelque
défaut.

qu'elles naissent. Elles exercent cette cruauté en cachete, leur rompant la nuque, leur pressant la poitrine, ou leur coupant le nombril si court, qu'on n'y peut y faire de ligature, ce qui leur cause une hémorragie funeste. Cette mauvaise intention est cause qu'aussi-tôt qu'une Indienne sent les premières douleurs de l'enfantement, elle va secrètement à la Rivière, ou au ruisseau le plus prochain, pour n'avoir point de témoins de sa conduite. Si elle fait un mâle, elle le lave & se lave aussi, & s'en revient chez elle comme si rien n'étoit; mais si elle met au monde une fille, elle lui tord le cou, ou, fans lui faire du mal comme elles disent, elle l'enterre vivante, après quoi elle se lave & retourne au logis.

Dans les cas même où elles accouchent devant leurs maris & leurs parens, si l'enfant vient au monde avec quelque défaut, par exemple, avec une main, ou un pied de moins, ou avec un bec de lièvre, comme cela arrive assez souvent,

dans ce cas , dis-je , soit que l'enfant soit mâle ou femelle , tous consentent unanimement à sa mort , & on la lui donne sans délai. Enfin , lorsque la femme accouche de deux Jumeaux , il faut de toute nécessité que l'un des deux soit enterré par la mere ou par ceux qui se present à ce malheureux office. Je pourrai citer plusieurs faits de cette espece , si je ne craignois de blesser la pitié de mes Lecteurs , mais je me contenterai d'en rapporter un qui mérite son attention par sa singularité. On vint avertir un Missionnaire qu'une Indienne venoit d'enterrer sa fille depuis environ quatre heure. Il vola aussi tôt sur le lieu , & à peine eut-on commencé à enlever la terre , que la petite fille sortit sa main hors de la fosse , comme si elle eût demandé du secours ; on la retira vivante , & le Religieux la bâtisa sous le nom de *Marie du Miracle*. Elle vit encore dans la Mission de S. Michel , & elle peut avoir dix ans dans le tems que j'écris ceci.

Cas singulier.

C'est ce qui fait que les Missionnaires , qui ont pû engager une Nation nouvellement découverte à force de raison & de presens , à venir s'établir dans une Peuplade , (car tous les Indiens en général , quoique d'une même Nation, vivent dans des lieux séparés) après leur avoir fourni des outils pour labourer leurs champs & fabriquer leurs maisons , ont soin de prendre une liste de toutes les femmes enceintes , & d'empêcher qu'elles n'aillent ni à la Rivière ni aux champs dans le dernier mois de leur grossesse , apostant pour cet effet des espions qui les avertissent de ce qui se passe ; ce qui n'empêche pas qu'ils n'apprennent de tems en tems que telles & telles ont enterré leurs filles. Et comme le gain des Missionnaires , dans le commencement, consiste à gagner à Dieu le plus d'enfans qu'ils peuvent , soit en les bâtissant , soit en les instruisant de nôtre Religion , on ne sauroit croire combien ils sont touchés de la perte de tant d'innocens , à qui la

Précau-
tions
qu'em-
ploient

barbarie des meres fait perdre avec les Mis-
la vie temporelle , la vie spirituelle sionnai-
qu'ils s'efforcent de leur procurer. res pour
éviter

Je ne prétens pas au reste que tou- ces mal-
tes les femmes Gentilles soient cou- heurs.

pables de cette cruauté, y en ayant
plusieurs qui élèvent leurs filles &
leurs fils avec une égale tendresse ,
mais le nombre n'en est pas assez
grand pour diminuer l'horreur que
cause cette détestable coutume, &
c'est elle , comme j'ai dit , qui join-
te à l'usage du poison , & aux guer-
res qui affligent ces Peuples , fait
que ce Pais ne seront jamais peuplés,
tant que les Indiens ne seront point
éclairés des lumieres de la foi.

Outre les trois causes que je viens Quatre
de rapporter , & qui sont conside- autres
rables , il y en a d'autres qui causes
contribuent à la diminution des Gentils, de la di-
savoir , le peu de soin qu'ils pren- minutio
nent des malades , leur voracité qui de ces
les porte à manger tout autant de fois Peuples.
qu'ils en ont envie , leur nudité , &
leur yvrognerie ; à qui l'on peut
ajouter la coutume , qu'ils ont de se
laver dans les Rivières lorsqu'ils sont

le plus échauffés , & plusieurs autres également préjudiciables à la santé. On peut donc dire que la lumière de l'Evangile , leur procure non-seulement la vie éternelle , mais encore la vie temporelle , bannissant les guerres , & l'usage du poison , & arrêtant la cruauté des meres , si tant est qu'on puisse donner ce nom à des femmes aussi barbares. Si Mr. Noblot (a) eût pesé tous ces avantages , qui contribuent infiniment à la population & au bien des Américains , il eût cessé ses plaintes & n'eût point tant exagéré la cruauté des Espagnols envers les Indiens. Je réprends mon sujet.

Plusieurs meres à qui j'ai reproché leur cruauté m'ont répondu : *cela n'est pas. Nous ne sommes point cruelles , & nous aimons extrêmement nos filles* , réponse , qui m'a fait dire ci-dessus , que cette cruauté , que le Démon leur inspire , est fille du faux amour qu'elles ont pour leurs enfans. Elles sont fermement persuadées que le plus grand bien

(a) Tom. 5. de son Hist. Univers.

qu'elles puissent leur faire , est de les ensevelir dans les ténèbres de la mort dès l'instant qu'elles commencent à jouir de la lumière.

Voici la réponse que me fit une Indienne des plus intelligentes de ces Colonies ; elle acoucha d'une fille , & sur les instances d'une méchante vieille , elle lui coupa le nombril si court , qu'elle mourut d'une hémorragie. Je scûs un mois après ce qu'elle avoit fait ; je lui reprochai son inhumanité avec les termes les plus vifs & les plus énergiques que je pus imaginer. Elle m'écouta sans lever les yeux , & lorsque je crûs que mes raisons l'avoient convaincuë , elle me parla ainsi : „ Pere , si tu veux le „ permettre , je te dirai ce que j'ai „ dans le cœur.“ Je t'écouterai avec plaisir , lui dis-je , & alors elle continua en ces termes, que je traduits littéralement de la Langue *Betoye*.

„ Plût à Dieu , Pere , plût à Dieu ,
 „ que ma mere , en me met-
 „ tant au monde , eût eu assez d'a-
 „ mour & de compassion pour moi ,
 „ pour m'épargner les peines que j'ai

Réponse
 d'une
 Indienne
 sur
 ce sujet.

Travaux
des fem-
mes ma-
riées.

„endurées jusqu'aujourd'hui, & que
„j'endurerai jusqu'à la fin de mes
„jours ! Si ma mere m'eût enterrée
„en naissant, je serois morte, mais je
„n'aurois point senti la mort, & elle
„m'auroit exemptée de celle à la-
„quelle je suis indispensablement as-
„sujettie, aussi bien que des travaux
„qui me sont aussi amers: eh qui sçait
„le nombre de ceux qui je souffrirai
„avant de mourir ? Réprésente toi
„bien Pere, les peines auxquelles
„est assujettie une Indienne parmi
„ces Indiens : ceux-ci vont avec
„nous au travail avec leurs arcs &
„leurs flèches, & c'est tout :
„nous au contraire, nous y allons
„chargées d'une corbeille, d'un
„enfant qui pend à nos mammelles,
„& d'un autre que nous portons
„dans cette corbeille : nos maris
„vont tuer un oiseau, ou un pois-
„son, & nous nous béchons la
„terre, & supportons tous les
„travaux de la moisson : ils revien-
„nent le soir sans aucun fardeau,
„& nous, outre celui de nos en-
„fans, nous leur apportons des
racines

„ racines pour manger , & du
 „ Maiz pour leur boisson : Nos ma-
 „ ris , en arrivant chez eux , vont
 „ s'entretenir avec leurs amis , & Oisiveté
 „ nous , nous allons chercher du des In-
 „ bois & de l'eau pour leur prepa- diens
 „ rer à souper : ont-ils mangé , ils opposée
 „ se mettent à dormir , au lieu que au tra-
 „ nous passons presque toute la vail des
 „ nuit à moudre du Maiz pour femmes.
 „ leur faire de la *Chicha* : eh à quoi
 „ aboutissent nos veilles ? Ils boi-
 „ vent leur *Chicha* , ils s'enyvrent ,
 „ & hors d'eux-mêmes , il nous
 „ roient de coups de bâton , ils Elles
 „ nous traient par les cheveux , & sont mal
 „ nous foulent aux pieds. Ah ! mon payées
 „ Pere , plutôt à-Dieu que ma mere de leurs
 „ m'eût enterrée dès l'instant qu'elle soins.
 „ me mit au monde. Tu sçais toi-
 „ même , que nous nous plaignons
 „ avec raison , puisque tu vois
 „ tous les jours ce que je viens de
 „ te dire ; mais tu ne connois pas
 „ nôtre plus grande peine , parce Autre
 „ que tu en es exempt. Qu'il source
 „ est triste pour nous , Pere , de de leur
 „ de voir la pauvre Indienne servir afflictio.

„ son mari comme une esclave ,
 „ aux champs , accablée de sueur ,
 „ & au Logis , privée du sommeil ,
 „ & de lui voir prendre au bout
 „ de vingt ans une autre femme
 „ plus jeune , qui n'a point de
 „ jugement. Il s'attache à elle , &
 „ qu'oi qu'elle bare nos enfans , &
 „ qu'elle nous maltraite , nous ne
 „ pouvons nous plaindre , parce
 „ qu'il ne fait plus cas de nous ,
 „ & qu'il ne nous aime plus : la
 „ jeune femme nous commande , &
 „ nous traite comme les servantes ,
 „ & si nous nous avisons de nous
 „ plaindre , on nous impose silence
 „ avec un bâton. Comment pou-
 „ voir souffrir ces choses ! Une In-
 „ dienne peut-elle procurer un plus
 „ grand bien à sa fille , que de
 „ l'exempter de ces peines , & de la
 „ tirer de cette servitude , qui est
 „ mille fois pire que la mort : plût-
 „ à-Dieu , Pere , je le repete ,
 „ que ma mere m'eût temoigné son
 „ amour , en m'enterrant lorsque je
 „ nâquis , mon cœur n'auroit pas
 „ tant à souffrir , ni mes yeux à
 „ pleurer. “

Elles
croient
témoig-
ner plus
d'amour
à leurs
filles en
les enter-
rant.

Les pleurs & les sanglots interrompirent son discours , & le pis est , que tout ce qu'elle dit , & qu'elle eût pû dire , si sa douleur le lui eût permis , est exactement vrai. Quant à moi , je suis persuadé qu'il n'y a point au monde de femmes plus malheureuses que les Indiennes Gentiles , & que comme il n'y a point de travail comparable au leur, il n'y en a point aussi qui soit plus mal récompensé. D'un autre côté , nous devons supposer qu'elles ne sont point éclairées des lumières de la foi , qu'elles n'ont point d'idée de l'éternité ; & qu'elles n'ont des yeux que pour voir leur malheur & le sort auquel elles sont condamnées. A quoi l'on peut ajouter l'industrie du Démon , qui leur représente l'esclavage pour lequel elles naissent avec des couleurs si vives , qu'elles se persuadent ne pouvoir témoigner plus d'amour à leurs filles , que de les enterrer lorsqu'elles naissent ; & ce sentiment est si fort enraciné chez elles , qu'on a toutes les peines du monde à l'en arracher ,

Comme ces femmes sont privées des lumières de la foi, elles ne trouvent point de consolation dans leurs peines.

de sorte qu'il n'y a pas d'autre moyen de les désabuser , que de les instruire de nôtre Religion ; car alors sachant qu'il y a après cette vie une éternité de peines ou de récompenses , en même tems que l'instruction adoucit & change le génie & les mœurs de leurs maris , elles changent aussi de sentimens , & quittent leur barbare coutume.

L'instruction est le seul remède à ce mal.

Cet usage barbare n'est point absolument universel.

Je repete ce que j'ai dit , que cette cruauté ne se trouve point chez toutes les femmes mariées , ni chez toutes les Nations ; mais je soutiens que ce vice domine chez les Américaines , si l'on en excepte plusieurs familles , surtout celles dans lesquelles les maris se comportent bien envers leurs femmes , ce qui prouve que la cruauté que les meres exercent envers leurs filles , naît de celle avec laquelle leurs maris les traitent ; & comme celle-ci cesse à la faveur de la lumiere de la foi , celle-ci étant une fois bien affermie , les femmes renoncent aussi bien-tôt à la leur.

Cette coûtume , toute barbare & toute enracinée qu'elle est chez les Peuples dont je parle , n'est rien au prix de celle qui est en usage dans le vaste Empire de la Chine , & qui est d'autant plus monstrueuse , qu'elle est suivie par un Peuple versé dans toutes les parties du Gouvernement.

On ordonna autrefois à la Chine , après une mûre délibération , & cette Ordonnance subsiste encore aujourd'hui , que tous les matins il y ait un certain nombre de charrettes qui aillent par les ruës de *Pekin* & des autres Villes de l'Empire , pour amasser les enfans que les habitans y jettent inhumainement , & aujourd'hui ces mêmes charrêtes servent à recevoir les garçons & les filles de la santé desquelles on désespere. Ce n'est pas tout , on y jette aussi ceux qui naissent aveugles , boiteux , ou manchots , & il suffit même pour s'en débarrasser , que l'enfant soit contrefait , qu'il naisse avec la lèvre fendue , ou avec quelque autre défaut.

Cruauté
des Chi-
nois en-
vers leurs
enfans.

semblable. Il ne faut même pas tant de motif, un ouvrier qui ne peut nourrir que deux ou trois enfans, se débarrasse des autres, & les jette dans la charrette, d'où ils passent dans le charnier, ou dans des fosses destinées pour cet usage, s'imaginant par une stupidité sans exemple, qu'il y a de la pitié à ôter à leurs enfans une vie que la pauvreté où les défauts corporels doivent rendre malheureuse. Telle est la conduite d'un Peuple qui a beaucoup d'intelligence; il n'est donc pas étonnant qu'elle ait lieu parmi les barbares dont je parle. Dieu maudit les Cananéens & les Jébuséens; parce qu'ils sacrifioient leurs enfans aux Idoles, il ordonna à Moïse & à Josué de détruire ces Peuples barbares, & pour en avoir épargné, quelques-uns, il arriva dans la suite des tems que les Juifs eux-mêmes tombèrent dans l'idolâtrie & adoptèrent la coutume barbare de sacrifier leurs enfans, cruauté, qui lors de la disper-

Ancien-
neté de
cet usa-
ge détes-
table.

sion des dix Tribus , infecta d'abord nôtre continent , comme on peut le voir dans Torquemada , Alderete , & quelques autres Auteurs , & qui passa dans le nouveau monde ; témoins les sacrifices barbares que pratiquoient les *Ingas* & les *Montezumas* , dans le Perou & dans la nouvelle Espagne. Tel est l'aveuglement des hommes qui ne sont point éclairés des lumieres de la foi , & telle la haine du Démon pour le genre humain , qu'il s'efforce de détruire par tous les moyens possibles.

Pour revenir aux charrettes qui conduisent tous les jours à la Chine tant d'innocentes victimes à la mort , sans compter une infinité d'autres qu'on jette dans les Rivières dans les endroits où l'on n'a pas la même commodité pour s'en débarrasser , le nombre des enfans qu'on expose à *Pekin* est si grand , que les Missionnaires de la Compagnie de Jesus ont soin de se rendre tous les matins aux portes

Bâtêmes
qu'ad-
minif-
trent les
Mission-
naires.

de la ville , à l'heure que sortent ces charrettes , ils les suivent jusqu'au charnier , & là ils bâtissent un si grand nombre d'enfans, qu'il y a tel Missionnaire qui en a baptisé jusqu'à quatre mille dans un an.

Les
Maures
achètent
ces en-
fans par
compas-
sion.

Ce carnage continuel qu'on fait des enfans à la Chine est si déplorable , que les marchands Maures , tous barbares qu'ils sont , en ont compassion , & en achètent plusieurs à très - bas prix , pour les élever dans le Mahométisme. Les Missionnaires Jesuites François , au milieu de la disette & de la pauvreté dans laquelle ils vivent à *Canton* , ont érigé une maison dans laquelle ils reçoivent & instruisent plusieurs de ces enfans que les peres ont abandonnés faute de pouvoir les nourrir. Dieu veuille favoriser une entreprise aussi pieuse , & toutes celles qui lui ressemblent , & porter quelques Européens charitables à faire un fond , dont le revenu seroit employé à racheter plusieurs de

ces victimes , dont on pourroit peupler les *Philippines*. Quelle œuvre plus charitable pourroit-on imaginer ! Dieu veuille qu'elle s'exécute un jour !

Je reviens au commencement de ce Chapitre , où j'ai dit , qu'après avoir recherché les causes qui peuvent avoir occasionné une si grande dépeuplation dans l'Amérique , je ne me flatois point d'avoir découvert la véritable. Car , quoiqu'il soit vrai de dire que les trois que j'ai alleguées , sçavoir , la guerre , le poison , & le meurtre des enfans , & quelques autres moins considérables , fussent pour empêcher l'augmentation de ces peuples , & pour les détruire dans la suite des tems , la difficulté subsiste dans son entier , & l'on n'est pas moins en peine de savoir d'où vient la diversité de langues , d'usages , & de coutûmes qu'on remarque chez des peuples si peu éloignés les uns des autres , & tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne nous découvre

point la source d'une différence si sensible. Il peut se faire que ces Nations aient été autrefois nombreuses : mais finissons ce Chapitre en admirant la Providence , dont les voyes sont si cachées , & humilions-nous à la vûe de nos foibles lumières , qui ne nous permettent pas de comprendre la plupart des œuvres qu'il a exposées à nos yeux. Cherchons donc la cause de quelques autres , qui sont plus à portée de nôtre intelligence , & qui ne sont ni moins curieuses , ni moins utiles.

CHAPITRE XXXIII.

Motifs de leurs Guerres.

ADAM leva la main pour manger du fruit de l'arbre défendu , ce qui fut la même chose que la lever contre Dieu , & se rébellier contre Sa Majesté suprême. De-là vint que ses pas-

fions , auparavant soumises à la Source
raison , se révolterent contre lui , desguer-
& que dès l'instant même les ani- res qui
maux les plus féroces , qui lui regnent
étoient soumis , se montrèrent parmi
rébelles à ses ordres ; & afin qu'il les Peu-
apprit que la guerre étoit dès-lors
déclarée dans le monde , Caïn
tua l'innocent Abel , & depuis
lors la guerre s'est perpétuée d'âge
en âge jusqu'à nos jours chez
tous les Peuples & toutes les Na-
tions de la terre , au point que
les paix , qu'on appelle inviolables ,
& qui semblent avoir pour but
la tranquillité & l'union des Poten-
tats , de quelques titres spécieux
qu'on relève leurs clauses , ne sont
qu'un repos honnête qu'on se
procure pour un tems , & qu'un
moyen de se préparer à de nou-
velles guerres , comme si les Peu-
ples ne s'étoient unis , & que les
Royaumes ne se fussent formés , que
pour se combattre & se détruire
réciproquement.

On ne doit donc point être Les Gen-
surpris qu'il arrive la même chose tils se

font continuellement la guerre.

chez les Nations barbares de l'*Orénoque* & des environs , dont les guerres réciproques ne cessent qu'à mesure qu'ils goûtent cette paix de l'Evangile , que le Ciel annonça la nuit de nôtre rédemption aux humbles Bergers de *Bethlehem*. C'est-là que se vérifie véritablement que les Missionnaires annoncent la paix , non-seulement celle des âmes , mais encore celle des corps , puisqu'ils réconcilient par le batême les Nations les plus ennemies, quoi qu'il soit vrai de dire que cette paix leur cause beaucoup de pas , & ils les font avec plaisir , parce qu'ils sçavent par *Isaïe* que les pieds de ceux qui l'annoncent sont extrêmement précieux.

Les Princes n'ont pour l'ordinaire d'autres motifs de faire la guerre , que celui d'agrandir leurs domaines , & d'étendre les limites de leurs Etats , mais ces motifs n'ayant point lieu chez les Indiens de l'*Orénoque* , qui possèdent plus de pais qu'ils n'en peuvent

habiter , il est à propos de rechercher celui qu'ils peuvent avoir pour se faire des guerres si sanglantes & si continuelles. Je parlerai ensuite de leurs Chefs , & des cérémonies qu'ils pratiquent à leur installation , de la fabrique de leurs armes , de leur adresse à les manier , des poisons avec lesquels ils les préparent , & de la manière dont ils les composent. Le champ est si vaste , que pour le parcourir tout entier , je serai obligé de me restreindre dans les bornes que je me suis prescrites en commençant cet ouvrage.

On sçaura donc que la cause principale des guerres que les Indiens se font les uns aux autres , est l'interêt qu'ils trouvent à enlever les femmes & les enfans , & l'espoir du butin & du pillage , qui ne leur procure qu'une médiocre utilité. Autrefois lorsqu'ils faisoient des esclaves , ils n'avoient d'autre but que de se procurer une plus grande autorité sur les captifs , un plus grand

L'interêt qu'ils tirent des captifs est la cause de leurs guerres.

nombre d'ouvriers pour le travail des champs , & un plus grand nombre d'enfans pour les employer à leur service. La chose étoit ainsi avant que les Hollandois eussent fondé les Colonies d'*Esquivo* , de *Berbis* , de *Corentin* & l'opulente Ville de *Surinam* , que j'ai marquée dans ma Carte sur la côte de *Barlovento* , qui va aboutir au *Marannon* : mais depuis que les Hollandois se sont établis sur cette côte , le commerce est devenu le principal motif de ces guerres , parce que les Hollandois, les Juifs de *Surinam* & plusieurs autres personnes qui se sont établies dans ce canton , achètent des *Caribes* tout autant de prisonniers qu'ils en font , & même les leur payent d'avance , par où ils augmentent le mal & le formentent. Les *Caribes* entrent à main armée chez les Nations qui se sont unies à eux , faute de pouvoir leur résister , & achètent d'elles tous les prisonniers qu'elles ont pu faire dans leurs guerres.

Maniere
dont les
Hollan-
dois fo-
mentent
ces guer-
res.

pour le prix de deux hâches, de deux coutelas, de quelques couteaux, ou de quelques ouvrages de Jai pour chacun : de-là ils passent secrètement chez les Nations ennemies, mettant tous leurs soins à les attaquer de nuit à l'improviste, & à mettre le feu à la Peuplade, & alors la peur de l'incendie, & le bruit des armes à feu dont ils usent, ne laisse d'autre remède aux assiégés que la fuite : mais comme les *Caribes* ont dressé des embuscades dans les lieux où ils doivent passer, le pillage est sûr, & la boucherie effroyable, parce qu'ils tuent tous les hommes qui sont en état de manier les armes, & les vieilles qui leur sont inutiles, réservant pour la Foire les jeunes femmes & les enfans, qu'ils traitent avec une inhumanité proportionnée à cette conduite.

Ils n'en restent pas là, ils embarquent leur prise sur une ou deux Pirogues armées, & continuent leur voyage, sans insulter

Moyens
dont les
Caribes
se servent
pour venir à
bout de
leurs entreprises.

Stratagème
dont ils se servent

pour as- aucune Nation , quand même elle
furer- feroit leur ennemie. Ils disent à
leur pri- celles qui leur sont alliées : „ qu'on
se dans- „ ne doit point s'en prendre à eux,
leur se- „ s'ils ont brûlé une telle Peupla-
cond vo- „ de , & emmené ses habitans
yage. „ prisonniers , & qu'ils ne leur
„ auroient fait aucun mal , s'ils
„ les avoient bien reçûs , & s'ils
„ leur avoient vendu les vivres
„ dont ils avoient besoin pour
„ leur voyage : mais qu'ayant
„ pris les armes d'une manière
„ aussi incivile , ils ont été obli-
„ gés de les châtier , pour ap-
„ prendre aux autres Nations à les
„ mieux traiter , & à les mieux
„ recevoir ; „ Tel est le stratagê-
me par lequel ils assurent leur ex-
pédition pour l'année suivante ,
& ils réussissent toujours , si ce
n'est avec la Nation des *Caverres*
qui , comme je l'ai dit est nom-
breuse , & si aguerrie , qu'ils ont
toujours eû le dessous avec elle ,
quoi qu'ils aient tenté plusieurs
fois de surprendre à l'improviste
quelques unes de leurs Colonies.

Aussi ont-ils soin de placer sur les lieux les plus élevés , d'où l'on découvre une grande partie de l'*Orénoque* , des sentinelles dans des guérites faites pour cet usage , où ils placent des tambours d'une grosseur énorme , dont je parlerai dans la suite. La flotte ennemie ne paroît pas plutôt , qu'ils frappent sur leurs tambours , de manière à se faire entendre de tout le voisinage : Le peuple le plus prochain , qui l'entend , frappe son tambour , & les soldats se mettent sous les armes , & ainsi successivement , de sorte qu'en huit ou dix heures toute la Nation se trouve prête à combattre. Tous se rendent au poste où est le premier tambour , & attendent l'ennemi de pied ferme , lequel effrayé des pertes qu'il a déjà faites , continuë sa route , s'éloignant du rivage hors de la portée des flèches , & ne s'arrêtant jamais sur la rive Occidentale , qu'occupe la Nation *Caverre* , de peur qu'elle ne vienne l'attaquer pen-

Vigilance de la Nation *Caverre* pour éviter les surprises des *Caribes*.

Moyen dont ils se servent pour s'assembler.

Voyage
de Jean
Gonzale
Navarro.

Journal
d'un vo-
yage au
haut
Oréno-
que.

dant la nuit. J'avertis ici le lecteur que d'oresnavant je ne parlerai de ce qui reste de l'*Orénoque*, que sur le rapport d'autrui, le Pere Joseph Cabarre étant le seul qui ait fait ce voyage, & qui en ait donné la rélation. Dans la suite, Jean Gonzale Navarro, fils du Gouverneur de la Marguerite, qui demeure aujourd'hui à la *Guayane* fit le même voyage, & en 1728 Don Augustin de Arredondo Exempt des Gardes de la Marine, fut envoyé par le Gouverneur de Trinité de dessus le vent *Embijado*, c'est-à-dire, nud & peint à la façon des *Caribes*, avec quelques camarades, avec ordre de remonter l'*Orénoque*; mais le Pilote ayant perdu la tramontane, ils revinrent au bout de quatorze mois de voyage, sans aucune connoissance certaine du célèbre *Dorado*, qu'ils avoient été chercher. Ce Jean Navarro & ses compagnons dresserent un Journal de leur voyage, que j'ai lû plusieurs fois, & quoi qu'ils y rapportent plusieurs circonstances, qui

ont besoin d'être vérifiées, & que je passe sous silence, je ne laisserai pas d'en rapporter quelques unes, qui me paroissent certaines, pour deux raisons, l'une que je les ai observées sur d'autres Rivières, & chez d'autres peuples, l'autre, parce qu'ayant interrogé là-dessus le nommé Ignace de Jesus, aujourd'hui Soldat de nôtre Escorte, qui accompagna ledit Navarro dans ce voyage, il m'a paru fondé dans ce qu'il rapportoit. Je cite mes témoins, afin qu'on sache à l'avenir à quoi s'en rapporter.

Les voyageurs dont je parle, s'étant mis en chemin, arriverent à la bouche du *Guaviare*, qu'on appelle communément *Guayavero*. Le Pilote troublé, ou, à ce que je pense, craignant de rencontrer des Nations plus sauvages & plus cruelles que celles qu'ils avoient vûës, au lieu de remonter. l'*Oré-* Ils rencontrent une armée de *Caribes*.
noque, comme on se l'étoit proposé, entra dans la Rivière de *Guaviare*, où au bout de quelques

jours de navigation , ils rencontrèrent une armée de *Caribes* , qui avoient levé une Foire chez ces Peuples , qui manquant d'outils , & privés de l'amour naturel que les peres ont pour leurs enfans , donnent un fils ou une fille aux *Caribes* pour une hâche , un coutelas , & quatre rangs de grains de verre, la vûë de ces bagatelles faisant plus d'impression sur eux que la tendresse , & les larmes de ces victimes de leur avarice. Mais que le Lecteur ne soit point surpris de cette inhumanité , comme d'une chose inouïe parmi les Barbares , puisque les Nations des Isles & des Côtes des Indes Orientales , qui montrent plus de capacité , qui ont des Républiques , des Royaumes & des Loix (a) vendent publiquement leurs fils & leurs filles avec encore plus de solennité , les unes par nécessité , & les autres pour augmenter leur bien. Mais voyons à quoi aboutit

(a) Salmon. tom. 2. du Tunkin. cap. 5. & dans plusieurs autres endroits de son Histoire.

la Foire des *Caribes* de l'*Orénoque*.

Après avoir acheté autant d'en-
fants qu'ils peuvent chez ces Nations,
qui sont éloignées de six cent lieues
de la Côte, ils remettent aux Caci-
ques les outils & les quinquailleries
qui leur restent, pour qu'ils en
achètent des esclaves dans le cou-
rant de l'année, jusqu'à leur retour,
qui est fixé à l'année suivante; &
pour éviter toute supercherie, ils
laissent deux autres Indiens *Caribes*
chez chacune de ces Nations, qui
gardent les marchandises, qu'ils
appellent *Rachats*, & qui mérite-
roient mieux le nom d'esclavage,
puisque c'est avec elles qu'ils ôtent
la liberté à tant d'innocens. Ils pro-
testent en partant aux Caciques, que
s'ils trouvent à leur retour que les
Caribes aient reçu quelque tort, ou
quelque insulte des habitans, ils
brûleront leurs Peuplades, & em-
meneront leurs femmes & leurs en-
fants, ce qui fait que les Caciques
ont un soin extrême de leurs hô-
tes.

Les *Ca-
ribes*
laissent
des A-
gens de
cômer-
ce.

Leurs affaires achevées, ils redesc-

foire qui
termine
leur vo-
yage, &
leurs
précau-
tions
pour la
suivante.

Ce que
donnent
les Hol-
landois
pour un
esclave
Indien.

centent le Fleuve, & se rendent à la Côte, où sont la plupart de leurs Peuplades; & dès qu'ils ont pris quelque repos, ils passent dans les Colonies Hollandoises, pour y payer ce qu'ils doivent, & recevoir des à comptes pour le voyage suivant. D'autres y vont pour vendre, & ceux-ci sont en petit nombre, parce que les Hollandois & les Juifs leur donnent une si grande quantité de *Rachapts*, que presque tous les *Caribes* sont endettés, quelque quantité d'esclaves qu'ils volent & qu'ils achètent, au moyen de quoi le gain de ceux qui achètent est exorbitant, parce que la paye, la valeur, ou le Rachat, que le Hollandois donne au *Caribe* pour un esclave, qu'ils appellent *Itoto*, consiste en un coffre muni de sa serrure, qui contient dix hâches, dix coutelas, dix couteaux, dix rangs de grains de verre, une piece de vaisselle pour son *Guayuco*, un miroir pour se barbouiller le visage à leur façon, & une paire de ciseaux pour se couper les cheveux en rond. Tout cela en-

tre dans la caisse : mais on lui donne de plus un fusil, de la poudre, des bales, un flacon d'eau-de-vie, & quelques autres minuties, comme des aiguilles, des épingles, des hameçons, &c. C'est là la paye d'un esclave lors que les *Caribes* le vendent, mais lorsqu'ils l'achètent, ils ne donnent aux vendeurs qui vivent dans les pais éloignés, qu'une hache, un coutelas, & autres bagatelles & quelque chose en outre à ceux qui sont dans le voisinage, par où l'on peut juger du gain qu'ils font sur les esclaves qu'ils achètent, eh combien est-il plus grand sur ceux qui volent, lesquels sont en plus grand nombre ! Cependant, comme je l'ai déjà dit, les *Caribes* sont toujours endettés, & cela au point que les Hollandois & les Juifs de *Surinam* les obligent de se mettre en campagne, pour en tirer quelque chose, & ne pas tout perdre.

Les *Caribes* sont toujours endettés, quelque gain qu'ils fassent.

Depuis l'année mil sept cens un les Hollandois & quelques autres étrangers se peignent à la

Les Hol-
landois
se dé-
guisent
& vont
avec les
Caribes.

Soins in-
fructu-
eux de
l'Auteur
pour
prevenir
ces dé-
sordres.

façon des *Caribes* , se mettent des *Guayacos* , c'est - à - dire , environ trois aunes de lames d'argent , qu'ils se ceignent avec un cordon autour de la ceinture , ce qui est la plus grande parure des Grands de l'*Orénoque* , & laissent tout le reste de leur corps nud. On ne sauroit croire combien de nouveaux soldats , qui sont enrôlés depuis peu avec les *Caribes* , sont insolens & effrontés. Aussi fus-je obligé en 1733 de porter mes plaintes au Gouverneur d'Esquivo ; je lui représentai les dommages qu'ils causoient à nos Missions , & l'avertis que s'il n'y mettoit ordre , je porterois mes plaintes à Sa Majesté Catholique , qui s'en plaindroit à leurs Hautes-Puissances. Il me répondit en françois d'une manière extrêmement polie , rejetant la faute sur les Juifs de *Surinam* , lesquels malgré la défense qu'on leur a faite de vendre des armes & des munitions aux *Caribes* , & cela sous de peines très-severes , ne laissent pas de le faire

faire si secrettement , qu'on ne peut les en convaincre , mais il est certain que les Hollandois , de même que les Juifs , éludent cette défense , se méfiant autant qu'ils peuvent les uns des autres.

CHAPITRE XXXIV.

Dommmages que les Armées des Caribes venues de la Côte causent aux Missions.

QUOIQUE les *Caribes* fassent ces sortes de voyages depuis un tems immémorial , j'en ai parlé dans le Chapitre précédent comme s'ils étoient nouveaux , parce que les dommages qu'ils occasionnent, & qui continuent encore , ont recommencé en 1733 à l'occasion que voici. Le Cacique *Taricùra* revenant de ses courses ordinaires brûla le 31 de Mars de la même année le village de *Nôtre-Dame des Anges* , mais heureusement les *Salives* en étoient

Les *Caribes* brûlent une Peuplade des *Salives*.

fortis. Les maisons, sans en excepter la demeure & la Chapelle des Missionnaires , furent réduites en cendres.

Les *Caribes* amassèrent quantité de feüilles de Palmier pour mettre feu à la Croix , qui étoit au milieu de la place , mais ils ne pûrent y réussir, & le feu ne fit qu'en noircir le pied , comme nous le vîmes plusieurs jours après. Un *Caribe* , voyant qu'il ne pouvoit la détruire par le moyen du feu , grimpa & arracha la traverse qui forme les bras , & la jetta dans la Rivière , ainsi que nous le dit un *Salive* , qui s'étoit glissé secrètement parmi ces Barbares , lequel nous voyant chercher depuis cette traverse , nous dit qu'il l'avoit vûe jetter dans l'eau.

On en éleva une autre. Nous élevâmes une autre Croix beaucoup plus grande à la place de la première, nous chantâmes les Litanies de la Vierge , & nous fûmes tous la baiser à genoux , pour la dédommager des injures qu'elle avoit reçues des *Caribes*. On rebâtit les maisons , & au lieu de la Chapelle , on

bâtit une Eglise assez grande & assez forte pour servir d'azile aux enfans , en cas de pareil malheur.

La même nuit du 31 de Mars, 27 Pirogues du Cacique descen- Ils veu- dirent la Rivière , & les barbares lent brû- ne se trouvant éloignés que de cinq ner la Co- lieuës de la réduction & de la Colo lonie de nie de *S. Joseph des Otomacos* , ils Saint Jo- seph. l'investirent à la pointe du jour , mais dans le tems qu'ils se dispo- soient à l'attaquer , ils furent aperçûs des Indiens *Otomacos* , lesquels prenant les armes , & jettant des grands cris , comme c'est leur coutume , sonnerent l'alarme , de sorte que le Capitaine Jean Alfonse des Castillo accompagné de six Soldats , & Don Felix Sardo de Almazan , natif de St. Clement de la Manche , secondé de quelques camarades avec lesquels il étoit venu de la *Guayane* , prirent leurs fusils , & arrêterent les *Caribes* , Valeur ce qui nous sauva tous. Ces Barba- & résis- res qui ne sçavent se battre qu'en tance vi- traitres , étonnés de cette résistan- goureuse ce , gagnèrent le large , mais les *Oto- des Oto- macos*,

Défense
des Carib-
bes.

Soldats & les *Otomacos* r'animant leur courage, se mirent à les poursuivre , les premiers avec trois Bateaux , & les seconds avec plus de vingt Canots , qui se trouvoient prêts; mais eux voyant le courage des nôtres, se retirèrent dans la anse voisine, & tirant leurs Pirogues à terre avec une diligence incroyable , ils ouvrirent un fossé derriere , à laquelle les Pirogues servoient de parapet. D'autres élevèrent en même tems un retranchement avec de pieux , des fascines & de la terre avec tant de promptitude & d'adresse , qu'on en fut étonné; mais on scût depuis que les *Caribes* , avoient avec eux quelques étrangers déguisés. Nos gens , quoiqu'ils eussent des fauconnaux sur la Prouë de leurs Barques, & un grand nombre de fusilliers , ne pûrent venir à bout de forcer ces retranchemens , quoiqu'ils combattissent avec beaucoup de courage , & se retirèrent lorsque la nuit fut venuë , & quoiqu'ils eussent essuyé la décharge de cin-

quante fusilliers , de deux arquebuses à croc , & qu'on eût fait pleuvoir sur eux une infinité de flèches empoisonnées , il n'en périt aucun. Les *Caribes* , quoiqu'à couvert de leurs retranchemens , eurent quatorze hommes de tués & plus de quarante blessés , comme nous le scûmes depuis de quelques Indiens qui les suivoient par crainte. Ils ajoutèrent qu'ils menoient avec eux plus de trois cens esclaves , qu'ils lierent & garderent à vûë pendant le combat , crainte qu'ils ne s'enfuissent , & nos Soldats furent au désespoir de n'avoir pû les délivrer de leur esclavage.

Cette playe est si récente , que je ne scai comment j'ai pû en faire le récit , mais il peut servir à nous faire juger des assauts que les *Caribes* ont donnés , des ruses & des stratagêmes qu'ils ont employés pendant sept ans contre ces Missions & quelques autres de l'*Orénoque* , s'efforçant par tous les moyens possibles de bannir le nom Chrétien de ses rives , & de lever cet obstacle , pour

Il ne périt aucun des nôtres , mais les *Caribes* perdent plusieurs de leurs gens. Nombre des esclaves que les *Caribes* emmenotent.

pouvoir exercer plus impunément leurs vols & leurs brigandages. L'année d'après ils brûlerent la

Maux
qu'ils fi-
rent en
1734.

Colonie de *Saint Michel Archan-*
ge de la Rivière *Bichada*, & rase-

rent l'Eglise jusqu'aux fondemens. Ils détruisirent quelque tems après la Colonie de la *Conception* de *Uyapi*, de sorte que les Missionnaires Cordeliers qui la deservoient, furent obligés, de l'abandonner, & de se retirer à leurs Missions de

Le Mis-
sionnaires
Francis-
cains se
retirent.

Piritu avec le Pere François de Las Llagas leur Commissaire ; car la prudence demande qu'on ménage sa vie, lorsqu'on voit que sa perte ne peut être d'aucune utilité, d'au-
~~tant~~ tant plus que Jesus-Christ nous conseille, lorsqu'on nous persecute dans un lieu, de passer dans un autre, & cette conduite vient bien moins de la crainte qu'on a de la mort, que du désir d'employer sa vie pour le bien du prochain, après que l'orage a cessé.

Maux
plus
confide-
rables

L'ennemi ayant repris une nouvelle audace en 1734 & 1735, attaqua & réduisit en cendres la

Colonie de Saint Joseph des Otomacos ; on perdit peu de Cathécumènes , mais le dommage ne laissa pas d'être extrêmement considérable , car après qu'ils se furent retirés avec les Missionnaires en lieu de sûreté , les *Caribes* ruinèrent de fond en comble les maisons , arracherent les arbres fruitiers , & brûlerent les caves où l'on conservoit les grains ; coup fatal , qui pensa bannir pour toujours les Missions de l'*Orénoque*. Dans cette extrémité , le Pere Bernard Rotella fut chercher des provisions dans des lieux éloignés de cette Rivière , n'épargnant ni travail ni dépense pour secourir les Cathécumènes , & les empêcher de se retirer. Ce Religieux revint de ce voyage extrêmement fatigué , n'ayant vécu que du poisson qu'il plût à Dieu de lui envoyer ; mais au lieu de la reconnoissance qu'il méritoit , on le taxa d'avoir entrepris ce voyage dans des vûes différentes , ce qui nuisit infiniment à sa réputation ; mais sa conduite ayant été justifiée

qu'on a
essuyés
jusqu'en
1735.

juridiquement à *Santa-Fé* & à *Caracas* , sur la déclaration de témoins oculaires , on lui donna la satisfaction qui lui étoit dûë , & le public lui rendit son estime. Tels sont les presens que Dieu fait à ses Ministres au milieu de leurs plus grands travaux , & c'est suivant l'Apôtre (*a*) à ces sortes d'épreuves qu'on reconnoît ceux qui suivent Jésus-Christ de bonne foi , & dans la sincérité de leur cœur.

Ce Religieux eût supporté ses peines avec patience , s'il fût venu à bout de son dessein ; mais le tems de souffrir étoit venu , & il ne trouva pas même du Maiz , tant ces Peuples sont misérables ; desorte que si un honnête homme du voisinage , appelé Michel-Ange , n'eût vendu au Pere quelque peu de Caf-

Com-fave , qui est une espèce de pain
ment on fait de racines , les habitans eussent
suplée à été réduits à l'extrémité. Nous fû-
la diset-
te.

(c) *Qui piè vivere volunt, in Christo Jesu, persecutionem patientur. Ad Timoth. 3. v. 11.*

mes contents de voir revenir le Pere sain sauf d'un voyage aussi périlleux, & Dieu qui n'abandonne jamais les siens, inspira aux Missionnaires & aux Indiens un nouveau moyen de subsister jusqu'à la nouvelle Récolte; ce fut d'augmenter le nombre des pêcheurs, & de faciliter la pêche, pour que le poisson pût tenir lieu de pain & de viande à ce pauvre Peuple, par où l'on verifia que le pain n'est point absolument nécessaire à la subsistance de l'homme.

Les *Caribes* persuadés qu'ils avoient porté le dernier coup aux Missions de la Compagnie, se jetterent avec une fureur sans égale sur la Mission de *Mamos* que les Cordeliers de *Piritu* venoient de fonder près de la Ville de *Guaya*, & étant entrés dans la Colonie dans le tems que tout le Peuple étoit à la Messe, ils mirent le feu à l'Eglise. Le Pere Andié Lopez finit la Messe, & ayant sçu que le combat étoit engagé dans la place, il quitta ses habits Sacerdotaux, prit un Cruci-

Les *Caribes* détruisent la Mission de *Mamos*.

Mort du
P. André
Lopez
de l'Or-
dre de
S. Fran-
çois.

fix & s'y transporta , pour animer le Peuple à se défendre. Il reçût un coup de fusil à la jambe , dont il ne fit aucun cas & continua d'exhorter ses ouïailles avec plus d'ardeur , lorsqu'un sacrilège *Caribe* lui déchargea un coup de Sabre sur la bouche , lui disant : *Tais toi , & ne perds point ton tems à prêcher.* La violence du coup le fit tomber sur la place , on avoit déjà perdu trois Soldats & quinze Indiens , & trente *Caribes* avoient été déchirés à morceaux , mais ces derniers prévalant enfin par leur nombre , & le Pasteur ayant été tué , les Brébis chercherent leur salut dans la fuite. Les *Caribes* saccagerent la Colonie , & s'étant jetés sur le Missionnaire pour lui ôter l'habit de l'Ordre , ils le trouverent encore en vie le Crucifix à la main , qui prioit pour la conversion de ces Barbares.

Accident
remar-
quable.

Ils lui déchargèrent un second coup sur la tête , & sans lui donner le tems d'expirer , ils le dépouillèrent , le pendirent à un arbre , &

allumerent du feu dessous pour le brûler : mais cet élément respecta ce saint personnage, & on le trouva huit jours après dans son entier ; & il est à croire que son ame, après avoir été purifiée par les flâmes de l'amour de Dieu & du prochain, s'envola triomphante au Ciel. Si ce malheureux accident fut arrivé un jour plutôt, il eût infailliblement coûté la vie à trois Missionnaires du même Ordre, qui étoient venus consulter leur Confrere sur des affaires relatives aux Missions.

Les *Caribes* satisfaits de leur entreprise, aussi bien que du butin & des Esclaves qu'ils avoient fait, descendirent la Rivière, dans l'intention d'attaquer & de détruire la Colonie de *St. Antoine de Caroni*, dont les Capucins de la Province de Catalogne ont la direction : mais un accident imprévu fit échouer leur dessein ; car comme ils entroient dans la Rivière *Caroni*, sur laquelle cette Peuplade est située, ils trouverent deux In-

Les *Caribes* se proposent de détruire une autre Mission.

Ils font
décou-
verts &
se reti-
rent.

diens qui péchoient : ils les appellerent avec leur dissimulation ordinaire , & lorsque leur Canot eût approché de leurs Pirogues , ils en massacrèrent un , l'autre se jeta dans la Rivière , nageant entre deux eaux pendant un assez bon espace de tems , mais ayant levé la tête hors de l'eau pour respirer , ils lui tirèrent plusieurs coups de fusil , de sorte que réplongeant une seconde fois , il se rendit au village , & y donna l'allarme , surquoi les habitans ayant pris les armes , les *Caribes* continuerent leur route , & renoncèrent à leur projet.

Quelque las que je sois de rapporter tant de morts & de carnage , je ne puis passer sous silence celle du Docteur Don Nicolas de Labrid , que les *Caribes* de *Aquire* , branche de l'*Orénoque* , peu éloignée de la côte , massacrèrent deux ans auparavant. Ce Gentilhomme François , qui étoit pour lors Chanoine de Lyon , s'étant associé avec trois autres camarades , fut trouver le Pape Benoit XIII. à

Rome, & le pria de les employer en qualité de Missionnaire dans les païs qu'il plairoit à Sa Sainteté, laquelle inspirée du St. Esprit (ce sont les termes de la Bulle que l'on garde à *Guayane*) les consacra Evêques pour les quatre parties du monde. Les païs de l'*Orénoque* étant échûs à M. de Labrid, il s'y rendit, & en attendant l'expédition de ses Bulles & l'agrément de S. M. C., le Gouverneur de la *Trinité* & de la *Guayane*, lui offrit un logement chez lui. Cet illustre Prélat remercia de son offre, & prit le parti d'attendre à la *Cayene* les dépêches de Sa Sainteté. Il s'embarqua en effet dans le dessein de s'y rendre, mais son zèle lui ayant fait changer de dessein, il prit une autre route, & vint mouïller dans la Rivière de *Aquire*, où les *Caribes* le reçûrent à bras ouverts, pour mieux cacher leur trahison; car au bout de quelques jours, ils massacrèrent deux Prêtres de sa suite, & lui couperent la tête d'un coup de Sabre. Ils prirent les or-

Les *Ca-*
ribes
tuent M.
de La-
brid.

Ils vo- nemens, & briserent un Crucifix
 lent les d'ivoire & un Autel qui avoit été
 ornemés consacré par le Pape, dont le nom
 & bri- se voit encore sur les morceaux.
 sent un Ce Prélat est enterré à côté du
 Crucifix. maitre Autel de l'Eglise de *Saint*
Joseph de Oruna, dans l'isle de la
Trinité, du côté de l'Evangile, &
 les corps de ses deux compagnons
 sont enterrés de l'autre.

Je passe sous silence plusieurs autres attaques des *Caribes*, dont on trouvera le détail dans l'histoire générale de la Province & des Missions du nouveau Royaume de Grenade, & il me suffit de dire que ces Peuples ont employé toutes les ruses & tous les stratagèmes imaginables pour détruire les Missions de la Compagnie, & qu'animés, comme ils le disoient eux-mêmes par l'exemple de leurs ancêtres, qui dans les années 1684 & 1693 avoient massacré les anciens Missionnaires de l'*Orénoque*, ils étoient résolus de continuer la guerre jusqu'à ce qu'ils eussent tué tous les Missionnaires, & détruit leurs Co-

lonies ; mais en dépit de l'enfer on Les Mis-
 a rétabli les Missions qu'ils avoient sions au-
 saccagées , & on en établit tous les gmentét
 jours de nouvelles, que Dieu protege tous les
 d'une maniere visible. jours en
 dépit du

Nous esperons aujourd'hui que démon
 le zèle de nôtre invincible Mo- & des
 narque secondé de la vigilance de *Caribes*.
 Don Gregorio Espinola de Los Mon- Moyens
 teros , Colonel , Gouverneur qu'on a
 & Capitaine Général des Pro- pris pour
 vinces de *Cumana* & de la *Gua-* procu-
yane , fera révivre la tranquillité paix aux
 Missions,
 dans les Païs de l'*Orénoque* , & hâ- & pour
 tera les progrès des Missions qu'on en aug-
 y a fondées pour l'instruction des menter
 Gentils. le nom-
 bre.



CHAPITRE XXXV.

*Chefs militaires de ces Nations :
Qualités qu'on exige d'eux :
Cérémonie de leur Réception.*

Les Indiens
font consister
tout leur
honneur
dans le
courage.

LA vertu , le courage , & les lettres sont trois échellons par lesquels les hommes arrivent au comble de l'honneur , des applaudissemens & de la vénération ; mais les Peuples dont je parle ne connoissant pas même par leurs noms la vertu & les lettres , bornent toute leur ambition à la valeur & à la dextérité avec laquelle ils s'exercent dès l'enfance à manier l'arc , la flèche , la lance & le sabre. C'est-là où se réduisent tous les amusemens de leur enfance ; ils font des arcs , ils aiguissent des flèches , ils peignent des massuës , ils construisent des rondaches , & unissent des branches de bois aussi dures que l'acier, pour en former des lances , se moulant

en cela sur ce qu'ils voyent pratiquer. Les enfans d'une même Peuplade forment des Bataillons , élisent des Chefs , prennent des enseignes , & donnent des Batailles , dont le spectacle cause un plaisir infini aux peres. Ils se servent dans ces sortes d'escarmouches de flèches de gros jonc , qui ne peuvent faire aucune blessure , & se garantissent à la faveur de leurs rondaches des pierres , des flèches & des lances qu'on leur tire , & comme c'est l'unique exercice qu'ils pratiquent toute leur vie , ils s'y rendent extrêmement adroits , au point même que la chose paroît incroyable. Voici un fait dont j'ai été témoin oculaire.

Un Indien *Otomaque* , tout cicatrisé des blessures qu'il avoit reçues dans plusieurs batailles contre les *Caribes* , vantoit ses exploits à trois soldats de nôtre escorte , leur disant , comme je passois : „ Si je porte sur moi les marques de ces „ blessures , c'est que j'ai été attaqué par plusieurs ennemis à la

Les escarmouches sont les jeux de leur enfance.

Adresse avec laquelle un Indien *Otomaco* se défend.

„ fois ; mais ils ne m'ont jamais
„ blessé , lorsqu'ils ne se sont pre-
„ sentés qu'au nombre de trois. “
Ayant fini de parler , ils fit trois
monceaux de ces dattes dont ils
se nourrissent , qu'il disposa en
forme de triangle à une assez bonne
distance les uns des autres , il se posta
au milieu , & ayant mis son enjeu ,
il dit aux Soldats : „ Tirez sur moi ,
„ si quelqu'un de vous me touche ,
„ je perds ma gageure , mais je
„ la gagnerai , si je me défends
„ contre tous. „ Je restai pour
être témoin de ce spectacle , &
je fus surpris de la legereté avec
laquelle cet Indien changeoit de
place , à peine touchoit-il des pieds
à terre : il baissoit la tête , pour évi-
ter un coup , il retiroit une jambe
pour en esquiver un autre , il plioit
le corps pour se garantir d'un troi-
sième , on l'eût pris pour un corps
fait à charnières , & tout pénétré
de vif argent. Les trois Soldats ti-
rerent d'abord sur lui dans le seul
dessein de l'atteindre , mais le dé-
pit s'empara de leur cœur , lors-

qu'ils virent que l'Indien esquivoit tous leurs coups , & celui-ci après avoir mangé ses dattes , se retira avec la gageure. Ce divertissement plût si fort aux Soldats de la garnison , qu'ils perdirent depuis avec plaisir leur gageure , contents d'être témoins de la dextérité & de l'agilité singulière de l'*Otomaque*. L'historien Herrera (*a*) dit avoir vû un Indien qui se mouvoit avec l'agilité d'un *Espervier* , & qui évitoit les pierres qu'on lui tiroit , quelque grand qu'en fut le nombre.

Les Indiennes exercent aussi leurs enfans à tirer la flèche , ne leur donnant jamais à manger , qu'ils n'ayent attrapé d'une certaine distance la viande où le fruit dont ils ont envie avec la pointe de cette arme. Je ne puis exprimer l'adresse avec laquelle ils manient l'arc & la flèche , il suffit de dire qu'on a regardé comme une providence spéciale de Dieu , que les *Caribes* aient adopté l'usage du fusil , parce qu'ils ne manquent ja-

(a) Decad. 1. Lib. 6. Cap. 9.

Avanta-
ge de ces
armes
sur les
nôtres.

mais leur coup avec la flèche , au lieu que nos Espagnols font peu de cas des armes à feu dont ils se servent. La raison en est , qu'étant accoutumés à l'usage de l'arc, ils sçavent que plus ils le bandent , & plus leur coup est assuré, d'où ils concluent par un effet de leur ignorance , que la balle frappe d'autant plus sûrement au but, qu'ils mettent une plus grande quantité de poudre dans le fusil , ce qui est faux , puisque la balle s'écarte d'autant plus , que le fusil est plus chargé. De plus , dans le tems qu'ils chargent & déchargent inutilement leur fusil , sans faire du mal à personne , ils pourroient décocher six ou huit flèches , dont les coups seroient inévitables , & ainsi nous devons remercier Dieu de ce qu'ils persistent dans l'ignorance où ils sont à cet égard.

Soins
qu'ils se
donnent
pour pa-
roître
vaillans.

La jeunesse s'étant exercée comme je viens de le dire , quelques uns , avant d'aller à la guerre , ont déjà acquis la réputation de bien tirer la flèche , ou d'en parer les

coups avec la rondache , ou l'arc , à quoi peu de personnes réussissent , & c'est pour cela même qu'ils sont plus estimés. Lors qu'ils sont en âge d'aller à la guerre , ils se proposent l'honneur pour prix de leurs actions , & n'aspirent à autre chose qu'à passer pour courageux & à devenir Capitaines. Dans cette vûë , ils conservent avec soin les dépouilles qu'ils ont emportées à la guerre , & élèvent autant de Statuës qu'ils ont tué d'ennemis , se servant pour cela de feuilles de Palmier , qu'ils entrelacent avec art ; Ils pendent ces Statuës aux planchers de leurs maisons , & lorsque quelqu'un vient leur rendre visite , après lui avoir fait les complimens usités , ils lui disent : „ Je „ suis très-vaillant , j'ai déjà fait „ tant de campagnes , voi com- „ bien d'ennemis j'ai tués : je serai „ un grand Capitaine. „

Cruel
souvenir
de leur
valeur.

Quoique cette coutume soit presque générale chez les Indiens , elle n'est cependant point suivie par les *Achagnas* , ni par les *Salivas* ,

qui ne se piquent point d'être guerriers , & qui disent eux-mêmes que leurs ancêtres ne l'ont jamais été , & je ne connois qu'un *Salive* , qui est aujourd'hui Chrétien , qui ait dégénéré à cet égard , ayant subi les épreuves dont je parlerai tantôt ; mais cela n'empêche pas que ces deux Nations ne se piquent d'avoir de belles armes , des panaches de plumes , & tous les autres attirails convenables à des guerriers , & que dans le sein de la paix , & du plus grand sang froid elles n'étourdissent le monde de leurs fanfarronades & du récit de leurs exploits.

Epreu-
ves que
subit ce-
lui qui
aspire
au grade
de Capi-
taine.

Celui qui aspire à augmenter de grade , commence par s'attacher un certain nombre d'hommes , qu'il gagne ou par le bruit de sa valeur , ou par la crainte , ou par le crédit de ses parens & de ses amis. Lorsqu'il a une centaine de personnes à sa suite , il fait bonne provision de *Chicha* , il invite les Caciques & les Capitaines de sa Nation , il leur conte ses exploits ,

& demande de subir l'examen pour pouvoir être reçu Capitaine. Les juges ayant admis sa Requête, on le place tout nud au milieu de la maison, & le Capitaine le plus ancien s'armant d'un foïet de *Pite* bien torse, lui décharge sur le corps bon nombre de coups à différentes reprises, & la cérémonie ne cesse qu'après que les chefs se sont successivement épuisés, à foïeter ce malheureux. Les Caciques & tous ceux qui sont présens, gardent cependant un profond silence & observent si l'aspirant supporte son mal en homme de cœur; car la plus légère plainte suffit pour les obliger à lui refuser leurs suffrages, & pour l'exclurre des deux autres examens qui restent; au lieu que s'il supporte sans impatience & comme une Statuë ce déluge de coups qui l'écorchent jusqu'au vif & le couvrent de playes, on lui prodigue les applaudissemens & les loüanges, & tous s'ennyvrent pour lui témoigner leur allegresse, & c'est ainsi que se termine ce premier examen.

Seconde
épreuve
plus ri-
goureux-
se.

Cette épreuve toute barbare qu'elle est , n'est rien au prix de la suivante , & il n'y a que le Démon, ce cruel ennemi des hommes , qui ait pû leur inspirer des loix & des usages aussi affreux & aussi barbares.

Après que l'aspirant a donné quelques mois à la guérison de ses blessures , il prépare la même quantité de *Chicha* , il donne jour pour la fonction , & l'assemblée étant formée , on suspend un *Hamac* (c'est une couverture de Coton bien tissu, qu'on suspend au moyen de deux cordes entre deux arbres ou deux murailles , & qui sert de lit aux grands , le Peuple ne couchant que dans un *Chinchorro* , qui est une espèce de filet , qu'on suspend de la même manière) dans lequel le prétendant se couche , & se place comme il juge à propos ; & aussitôt les Capitaines destinés à l'examiner , l'enveloppent dedans tout entier , & l'assujettissent au moyen de trois ligatures , dont l'une est aux pieds , l'autre à la tête , & la

troi-

troisième entre deux , après quoi les Capitaines soulevant chacun de leur côté les bouts du hamac , ils soufflent dedans avec un tuyau plusieurs milliers de fourmis , dont la morsure est telle , que lorsqu'on veut les arracher , elles se laissent plutôt couper en deux , que de lâcher prise.

Que fera notre brave au milieu de cinq à six mille fourmis , qui le mordent de tous côtés , sans qu'il puisse se défendre , ni même remuer ? Car la formalité de cet examen , de même que sa bonne ou sa mauvaise issue , dépendent d'un seul mouvement , qui donne à connoître son impatience , & la peine que lui causent ces fourmis dévorantes ; & s'il lui échape par hazard le moindre cri , lorsqu'elles lui mordent les paupières , ou quelque autre partie délicate du corps , son procès , est perdu , son examen tourne à sa honte , & il se rend incapable d'obtenir le grade de Capitaine. Lors , au contraire , qu'il souffre avec courage

Il doit souffrir la morsure des fourmis.

la morsure de ces insectes pendant le tems prescrit par leur Loi diabolique , on l'en felicite , & l'on s'empresse à le délivrer des fourmis qui le couvrent d'un bout à l'autre , & dont les têtes ne quittent les chairs , qu'après qu'on leur a fait lacher prise au moyen d'un oing destiné pour cet effet. On se met ensuite à boire , jusqu'à ce que tout le monde n'en puisse plus , car c'est par là que finissent pour l'ordinaire leurs assemblées & leurs affaires.

Cette seconde épreuve est infiniment plus cruelle que la première , aussi cause-t'elle plus d'horreur , mais comme elles ne sont point mortelles ni l'une ni l'autre , elles ne peuvent entrer en comparaison avec la troisième , dans laquelle un grand nombre de personnes perdent la vie.

Epreuve
du feu.

La troisième épreuve , qu'on peut appeller infernale , se fait de la manière suivante. Le Magistrat & le Peuple s'étant assemblés dans le lieu où elle doit se faire , on suspend en l'air à la hauteur d'une aune

une claie de roseaux deliés, d'une force & d'une capacité suffisante pour recevoir le corps de celui qui subit l'examen, sur laquelle on met une couche de feuilles de plane, qui ont une aune de long sur une demi aune de large; l'aspirant se place sur ce lit, ou plutôt sur cet échafaud, le ventre en l'air, & met dans sa bouche un tuyau d'environ une aune de long, qui lui sert à prendre sa respiration, après quoi on le couvre tout entier de feuilles de planes, observant de percer celles qui lui couvrent la tête, pour donner passage au tuyau. Le Candidat ainsi enterré sous cet amas de feuilles, on allume du feu dessous, dont la flâme ne s'élève pas jusqu'à la claie mais qui donne assez de chaleur pour étouffer cette ignorante victime, déjà accablée du poids des feuilles qui la couvrent. Cependant des gens préposés pour cet effet, ont soin d'augmenter ou de diminuer le feu, de manière qu'il n'excede point le degré prescrit par la loi, tandis que

plusieurs d'autres observent avec soin si le
en meu- patient remue ou non , le moin-
rent dre mouvement suffisant pour l'ex-
clurre de sa prétention. D'autres se

tiennent près du tuyau pour obser-
ver si sa respiration est forte ou foi-
ble , & lorsque le tems fixé pour
l'épreuve est expiré , on ôte promp-
tement les feuilles , & au cas que
le prétendant soit mort , ce ne sont
que pleurs & que gemissemens dans
l'assemblée , au lieu que s'il est vi-
vant , tout rétentit de cris de joye ,
on le felicite , l'on boit à sa santé ,
& l'on tient sa valeur pour suffi-
samment éprouvée. Voilà ce que
les Indiens souffrent pour l'honneur.
Que ne feroient ils point si l'inté-
rêt s'y joignoit ?



CHAPITRE XXXVI.

*Differentes Armes de ces Nations :
leur adresse à s'en servir : leur
Structure. Tambour dont ils se
servent pour convoquer le Peuple
à la Guerre.*

§. I.

*Leurs Armes , leur Structure &
leur Usage.*

DIEU , en donnant aux animaux un instinct qui les porte à veiller à leur conservation , leur a donné en même tems des armes offensives & défensives pour pouvoir s'en servir dans le besoin. L'homme seul a été excepté de ce privilege , parce qu'il est infiniment plus courageux que les animaux , & que sa raison le met en état d'inventer les armes dont il a besoin pour sa sûreté & pour sa défense.

Ancien-
neté de
l'arc &
de la flé-
che.

De toutes les armes qu'a inventées l'industrie humaine, il n'y en a point de plus anciennes que l'arc & la flèche, soit que celles-ci soient plus proportionnées à son genie, soit qu'elles soient plus aisées à manier. Quoiqu'il en soit, nous voyons par l'Ecriture sainte que leur usage est aussi ancien que le monde, & nous apprenons des Auteurs sacrés aussi bien que des Auteurs profanes, que toutes les Nations de l'ancien monde s'en sont servies, de même que s'en servent encore aujourd'hui celles du nouveau. Les Américains ont comme nous des boucliers & des rondaches, des massuës & des lances d'une solidité qui ne le cede en rien à nos meilleures bayonnetes. Ils ont comme nous des tambours, des clairons & des trompetes pour diriger la marche des troupes, & les exciter au combat. Mais ce à quoi ils s'attachent le plus, c'est à se peindre le corps, & surtout le visage d'une manière si hideuse, qu'ils ressemblent plutôt à des Démon qu'à des hommes, & nous lisons

Armes
offensi-
ves &
défensi-
ves.

Maniere
horrible
dont les
Indiens

dans l'Histoire des Missions de *Chaco*, & dans quelques autres, que plusieurs Espagnols d'une valeur éprouvée, & qui s'étoient trouvés à plusieurs batailles en Europe, ont été si fort surpris de leur laideur, qu'ils s'en sont enfuis honteusement, ce qui a fait un tort considérable à nos armées. Leur vûë fait horreur, il est vrai, & leurs cris étourdissent de loin, mais on ne peut s'empêcher d'en rire, lorsqu'on se trouve à portée de les entendre. Je suis courageux comme un tygre, dit l'un; je suis feroce comme un Cayman s'écrie l'autre, & cependant tous ces braves, si l'on en excepte les *Otomacos* & les *Caverres*, ne voyent pas plutôt tomber quelques-uns de leurs camarades, qu'ils prennent la fuite, outre qu'ils n'attaquent jamais, qu'ils ne soient sûrs de leurs avantages; aussi toutes leurs Guerres se réduisent-elles à des embuscades, à des retraites simulées à des assauts nocturnes, & autres choses semblables. Voyons maintenant comment ils fabriquent leurs armes.

se peignent lors qu'ils vont à la guerre.

Noms qu'ils se donnent par vanité.

Maniere
dont ils
fabri-
quent
leurs ar-
mes.

Plusieurs personnes, qui sçavent combien il est facile d'épointer une flèche, une lance, & de former une massuë d'une pièce de bois brut, trouveront cet article inutile; mais je les prie de se transporter avec moi chez quelques unes de ces Nations, qui ne connoissent le fer qu'à l'aide des hameçons & des harpons que leur distribuë un Missionnaire, qui n'ont ni couteau, ni hâche, ni enfin aucun outil pour fabriquer leurs armes & pour les polir, & je m'assure qu'elles seront curieuses de connoître les moyens dont elles se servent pour suppléer au défaut de ces sortes d'instrumens.

Ils tra-
vaillent
sans ou-
tils.

Les char-
pentiers
n'ont
d'autres
outils
que l'eau
le feu &
la pa-
tience.

Les Peuples chez lesquels il y a des Missionnaires, ou qui sont voisins des Missions, se servent aujourd'hui des outils nécessaires pour ces sortes d'ouvrages, mais toutes les Nations en général, avant l'arrivée des Espagnols, & plusieurs même où ils n'ont point encore été, ne travaillent leurs armes, leurs tambours & leurs bateaux, qu'avec le feu & l'eau, & qu'à force de tems

& de patience. Elles se servent du feu pour ouvrir le bois & en retrancher ce qui est nécessaire & elles emploient l'eau , qu'elles ont toujours à la main , pour amortir son activité, & l'empêcher de faire de trop grands progrès. Il faut être d'une patience à l'épreuve pour les voir travailler; leur ouvrage avance sous leurs mains avec la même vitesse à peu près que l'herbe croît dans un champ , ce qui est une lenteur proportionnée à la paresse naturelle des Indiens.

Après avoir ôté autant de matière qu'il en faut pour donner à la pièce de bois qu'ils ont choisie , la forme d'une lance , d'une massue , ou d'une flèche , ils recommencent un second travail, qui n'est ni moins long , ni moins fatigant que le premier. Ils prennent une quantité de gros colimaçons qui s'engendrent dans les terres humides & marécageuses , ils brisent leurs coquilles, & se servent du tranchant pour polir leurs armes & leur donner la dernière façon , ce qui demande un tems & une patience incroyables.

Leurs
ouvra-
ges leur
coûtent
un tems
infini.

Para-
man Ré-
mede
éficace
& fort
estimé.

Cela fait , ils adaptent à l'extrémité de leurs flèches une pointe , ou une arête de raye , qu'ils affermissent avec du fil enduit de *Peraman* qui est une espèce de cire d'Espagne approchante de la nôtre , laquelle est faite avec de la cire noire & d'autres résines qu'ils fondent dedans à force de feu. Ce *Peraman* appliqué tout chaud sur une fracture, de quelque espèce qu'elle puisse être, consolide l'os en peu de jours, sans qu'il soit besoin d'y revenir , pourvû qu'on ait soin de ne point remuer la partie fracturée , ainsi que je l'ai éprouvé plusieurs fois moi-même.

§. II.

Leurs Tambours, leur Fabrique & leur Son.

ILs fabriquent leurs tambours à l'aide du feu & de l'eau , de la manière qu'on l'a vû ci-dessus , & leur donnent le poli à force de tems avec des coquilles de collimaçons. Je

n'ai jamais pû sçavoir la manière dont ils s'y prennent , quoique j'aye taché de m'en instruire , je ne leur ai jamais vû fabriquer de tambours , & ceux qui me sont tombés entre les mains étoient entièrement achevés. J'ajouterais que je n'ai point de termes pour expliquer leur figure , & elle est si extraordinaire , qu'il faut l'avoir vûë soi-même, pour pouvoir s'en former une juste idée. Je vais m'expliquer le mieux qu'il me sera possible.

Dans l'endroit le moins fréquenté , des maisons des Caciques, il y a trois pieux disposés en forme de potence , la traverse de laquelle pendent deux *Bejuques* longues depuis quatre brasses jusqu'à six , qui soutiennent par les deux extrémités un tambour élevé d'une aune au dessus de terre , lequel consiste en une pièce de bois creuse, épaisse d'un doigt , que deux hommes peuvent à peine embrasser , & dont la longueur est de trois aunes plus au moins. Cette pièce de bois n'est que d'un seul morceau , & elle

Bejuque
espece
de sar-
ment
flexible
& extrê-
mement
fort.

Forme
du Tam-
bour de
guerre.

Condi-
tion né-
cessaires
pour
qu'il fa-
sse du
bruit.

est creuse d'un bout à l'autre. Elle est percée au dessus de la même manière que nos harpes; & elle a dans le milieu une espèce de croissant qui donne passage au Son. C'est dans le centre de cette demi lune qu'on doit frapper pour que le tambour raisonne; car si l'on frappe partout ailleurs, il ne fait pas plus de bruit que si l'on frappoit sur une porte ou sur une table, encore faut-il que les masses soient enveloppées d'une résine qu'ils appellent *Currucay*. Il est bon de sçavoir encore que pour que ces masses produisent leur effet, il faut avoir soin de placer au dessous du tambour un gros morceau de pierre à fusil, d'environ deux livres, qui reponde à plomb au centre de la caisse & de la demi lune, faute de quoi le tambour ne raisonneroit point. Les Indiens fixent ce caillou avec le bitume qu'ils appellent *Peraman*, & lorsqu'il est dans sa place, ils bouchent avec soin les deux ouvertures qui sont aux extrémités du tambour, qui, comme je l'ai dit, doit être suspen-

du en l'air , ne rendant aucun son lorsqu'il touche à terre , ou contre quelque corps. Toutes ces conditions, surtout celle du caillou , qui paroît la moins essentielle , est ce qui m'a le plus surpris , & qui surprendra , je pense , le lecteur à son tour.

Ce tambour ainsi disposé , rend un bruit si extraordinaire & si formidable , que nos Europeens ne manqueront pas de regarder comme fabuleux ce que je vais dire. Je n'oblige personne à me croire , & je permets à qui le voudra de se transporter sur l'*Orénoque* pour s'assurer soi-même de la vérité du fait. Je ne rapporte que ce dont j'ai été témoin , & j'ose assurer que ces sortes de caisses rendent un bruit extraordinaire , & que ce bruit augmenté par les écos des bois & des montagnes des environs , se fait entendre à quatre lieues à la ronde. Nos Indiens prétendent que les caisses des *Caverres* , à qui l'on attribue l'invention de cet instrument, s'entendent encore de plus loin , soit que cela vienne de leur forme,

Son extraordinaire de ce Tambour.

de leur grosseur , ou de la qualité du bois dont ils se servent. Ce qu'il y a de certain c'est , qu'en 1737 un Corps de mille *Caribes* , parmi lesquels se trouvoient cinq Hollandois , qui les conduisoient , ayant attaqué à la pointe du jour la Mission de *N. D. des Anges* on les découvrit à tems , & le Cacique *Pecari* ayant sonné l'allarme avec sa caisse , on l'entendit des Colonies de *S. Ignace* & de *sainte Thérèse* qui sont à quatre lieuës de là , surquoi le Pere Ignace Augustin de Salazar assembla les habitans de sainte Thérèse , & se retira avec eux dans le château de saint Xavier pour mettre sa vie en sureré. Les Indiens de la Colonie que les *Caribes* attaquèrent , & qui étoient à la pêche dans un endroit fort éloigné , ouïrent aussi ce tambour lorsqu'on sonna l'allarme , & pendant tout le tems du combat , qui dura depuis la pointe du jour jusqu'à trois ou quatre heures du soir. A la fin les *Caribes* se retirèrent , emportant avec eux soixante morts & plus de cent

bleffés , fans que nous eussions perdu un seul homme. Le même tambour sauva la vie à une infinité de gens qui étoient dispersés dans la campagne , & qui se mirent en sûreté dès qu'ils l'entendirent , ce qui les garantit de la fureur des *Caribes*. On ne porte point ces sortes de tambours à la guerre , parce qu'on les entend de l'endroit où se donne le combat , quoiqu'il soit extrêmement éloigné : C'est par le moyen de ces tambours , dont le bruit se fait entendre en peu de tems d'un village à l'autre , que les *Caverres* ont résisté aux *Caribes* , se rassemblant aussi-tôt qu'ils ont avis de l'arrivée de l'ennemi.

Je prie le lecteur de se rappeler le célèbre Cornet dont Alexandre se servoit pour appeller ses Généraux à quatre lieuës à la ronde , lorsque leur presence étoit nécessaire. Ce Cornet n'étoit recommandable ni par sa grosseur , ni par la rareté de la matière , mais par sa structure singuliere , une infinité de choses qui paroissent impossibles , ne

dependant que de quelques circonstances extrêmement légères. Les Indiens portent avec eux, lorsqu'ils vont en campagne, de petits tambours faits à peu près comme les nôtres, ils s'en servent aussi pour danser & pour célébrer les jours où toute la Nation s'enivre, & alors ils y joignent différentes espèces de flutes, dont j'ai parlé en son lieu.

§. III.

Du Son du Tambour Caverre & de son étendue.

LE bruit du tambour, *Caverre* tout extraordinaire qu'il est, n'est rien au prix de celui qu'a fait en Europe ce que j'en ai rapporté. C'est un tambour, a-t-on dit, *donc il doit avoir le même son que nos tambours*. Cette conséquence est fautive, & je réponds à cet argument par cet autre : *ce tambour est dans toutes ses parties tout-à-fait différent des nôtres ; il doit donc avoir un son*

entièrement différent.

Cette consequence paroît beaucoup meilleure que l'autre ; car si le premier raisonnement avoit lieu , on ne pourroit s'assurer des choses qui se trouvent dans les Païs étrangers , qu'autant qu'il s'en trouveroit de semblables chez nous , ce qui rendroit toutes les histoires inutiles. Sur ce principe on nieroit hardiment que le bois des Philippines appelés *Molanguèn* se convertisse en pierre ; que sur les Côtes de la *Terre-Ferme* , le bois gris de *Guayacàn* , étant jetté dans l'eau , se change en pierre à fusil ; cependant ces deux transmutations sont vraies, & j'ai eû moi-même un morceau de ce dernier qui étoit la moitié bois, & moitié caillou. Il faudroit nier aussi que l'eau de *Guancabalita* , qui est une eau minerale du Perou , étant tirée du ruisseau , & mise dans des moules , y prend la figure qu'on veut , & se convertit en des pierres dont on bâtit les maisons. Il faudra revoquer en doute ce qu'on rapporte des deux célèbres fours à

chaux de *Tanlagna* & de *Conconuto*, dont le premier est éloigné de neuf lieuës de *Quito*, & le second de huit du *Popayan*. Ce sont deux sources dont l'eau se convertit en pierres à chaux, de sorte que si elles étoient près de *Guancabalita*, on y verroit une merveille, savoir des murailles bâties avec de la pierre & de la chaux, qui auparavant étoient une eau courante. Toutes ces merveilles deviendront méprisables, si la première façon de raisonner a lieu, & il en resultera cette conséquence, que n'y ayant point en Europe des arbres qui donnent du *Cacao*, de la *Cochenille* & de l'*Achiolt* ni du bois de *Campêche*, il ne sçauroit y en avoir non plus dans les Indes.

Je n'en demeure pas-là & je vais établir ce que j'ai avancé touchant le bruit du tambour *Caverre* de l'*Orénoque* sur des preuves tirées de la saine Physique, & sur des expériences dont tout homme qui a la moindre teinture de

Philosophie ne sçauroit douter ; & je suis persuadé que ceux qui ignorent cette science verront avec plaisir les principes & les expériences dont je me sers pour appuyer mon sentiment. J'entre en matière.

Nous avons quatre choses à considérer dans le son & dans la voix , sçavoir , la *Production* , la *Propagation* , la *Réflexion* , & l'*augmentation*. Sa diminution ne fait rien à mon sujet , mais il est bon de sçavoir la différence qu'il y a entre le son pris en général , & le son particulier. Le son en général n'est autre chose qu'une vibration de l'air , qui se fait lorsqu'il est mû avec plus ou moins de force. La vibration active imprime à l'air plus au moins de mouvement & d'ondulation , selon le plus ou le moins de solidité du corps sonore , par exemple , de la cloche , du tambour , ou de la timbale. Le son qui résulte de la simple impulsion de l'air varie , à proportion de la force qui le pousse hors

du claron , du basson , de la flûte ou du hautbois , & l'on peut dire la même chose de la voix de l'homme & de celle des animaux , quoiqu'elle soit extrêmement variée. Enfin la variété des accords dans les instrumens de Musique , vient de ce qu'il y a des cordes qui se meuvent entierement , tandis que d'autres ne se meuvent qu'en partie , du plus ou moins de grosseur de ces mêmes cordes , & de la différente capacité des instrumens , & telle est à proprement parler la *Production* , ou la cause productrice du son. La *Propagation* du son se fait par le moyen des vibrations que l'air a reçues , & qui se communiquent successivement à toutes ses parties , de même que lorsqu'on jette une pierre dans un étang , il se forme , à commencer de l'endroit où la pierre est tombée , une infinité de cercles concentriques , qui ne se terminent qu'au rivage. Voici une expérience qui prouve ce que j'avance : que l'on frappe sur une

cloche , ou sur une caisse près d'un étang ou d'une fenêtre par laquelle entrent les rayons du soleil , pour qu'on puisse découvrir les atomes qui voltigent dans l'air , on verra mouvoir l'eau de même que ces atomes proportionnellement aux coups sonores de l'un & de l'autre instrument , en quoi l'on voit un exemple de la manière dont les vibrations de l'air se communiquent successivement à ses différentes parties.

La vitesse de ces vibrations successives de l'air qui nous environne est si grande , qu'on a reconnu par plusieurs expériences que le son parcourt cent quatre vingt brasses de chemin dans l'espace d'une seconde , de façon , que le son qui continueroit une heure entière , se feroit entendre à une distance de 283 lieuës communes d'Espagne , en quoi il faut faire attention à l'heure , & aux circonstances dans lesquelles on tire , par exemple , une pièce d'artillerie , parce que le son fait plus de chemin la nuit

que le jour , à proportion que le tems est plus ou moins calme , quoiqu'il soit vrai de dire qu'il va beaucoup plus loin lorsqu'il suit le cours du vent.

Voici une experience du Pere Grimaldi (a) qui prouve encore mieux la vîtesse de cette ondulation successive de l'air que le bruit a mis en mouvement ; plusieurs personnes l'ont faite après lui avec succès. On pose un tambour sur un terrain bien uni , & l'on met dessus deux dez , & s'il arrive qu'un corps de Cavalerie marche vers l'endroit où il est quoiqu'il soit encore éloigné , on voit tremousser les dez. On employe ce même moyen dans les places assiégées pour découvrir l'endroit où le mineur travaille , car quelque profonde que soit la mine , les dez & tambour ne manquent pas de répondre à tous les coups de pioche qu'il donne. Quoiqu'on se serve de cette dernière experience pour

(a) In Phys. Math. de Lumine.

prouver la vîtesse avec laquelle le bruit ou le son se transmet à travers la terre , elle ne laisse pas d'être une preuve évidente de la promptitude avec laquelle un corps aussi subtil que l'air doit se transmettre d'un lieu à un autre. L'extension du son seroit peu de chose , sans la réflexion , par le moyen de laquelle un son en produit plusieurs autres , lorsque le lieu le permet , ou du moins un , lorsque la voix & le son donnent contre un corps solide , ce qui produit l'*Echo*.

L'Echo fait sur l'oreille ce que la réflexion d'un miroir fait sur les yeux. Le miroir renvoye à nos yeux l'image de l'objet qui est placé vis-à-vis , & le rocher ou la voute qu'on a en face , renvoye à nos oreilles la voix ou le son dans le même ton , ou dans la même modification , & avec plus ou moins de netteté , selon la solidité ou la résistance du Corps contre lequel l'air va donner , de sorte que si le rocher, ou l'édifice a beaucoup d'endroits

creux , il en est plus propre à renvoyer la voix , pourvû que l'éloignement soit proportionné ; car la réflexion de l'écho s'affoiblit , lorsque la voix vient de trop près ou trop de loin , dans le premier cas , à cause de la trop grande vibration de l'air , & dans le second , à cause de sa foiblesse il y a dans les collines d'*Alcala* de *Henares* , appelées *Alcala la Viga* un écho qui répète toutes les syllabes d'un mot avec une netteté étonnante. Le fameux rocher de *Pararuma* dont j'ai parlé (a) en a un autre vis-à-vis beaucoup moins élevé , où j'ai observé trois échos successifs du même mot. Le premier est dans le rocher même de *Pararuma* , le second dans celui qui est vis-à-vis , auquel répond le troisième écho du même *Pararuma*. J'ai vû quelque chose de plus dans la Rivière *Apure* , & c'est qu'à un même coup de fusil répondent quatre échos successifs , le premier de la fondrière & du bois qui est vis-à-vis , le second , de la fon-

(a) Supra 1. Part. Cap. 18.

drière où l'on a tiré le coup, le troisième du haut de la Rivière, & le quatrième, du bas.

Mais tout cela n'est rien au prix de ce que rapporte le Pere Merfenne (a) de l'écho de Charenton, qui répète treize fois le même mot, de celui du parc de Voostock en Angleterre, qui répète pendant le jour dix-sept syllabes, & durant la nuit, vingt. Le Journal des Sçavans de Paris (b) rapporte des choses encore plus admirables de l'écho d'Ormesson & de quelques autres endroits.

On voit donc que comme de la *Propagation* du son, qui frappe contre un corps d'une résistance proportionnée, naissent la *réflexion* & l'écho, de même du son direct & du son réfléchi, ou de l'écho, résulte le quatrième, dont j'ai parlé, qui est l'augmentation du son, dont on s'apperçoit sensiblement lorsqu'on bat la caisse près

(a) In Harmon. Univers. Lib. 3. pag. 214-

(b) 16. d'Août 1677.

d'une Eglise voûtée , ou de quel-
qu'autre édifice semblable ; car alors
on entend tout-à-la-fois le bruit
direct des seconds coups , qui se
joint aux échos qui résultent des
premiers , & de-là vient qu'il y a
des Eglises où les échos causent
une peine insupportable au Prédica-
teur , & à l'Auditoire qui l'écoute.

Que dirons-nous maintenant de
cette augmentation , si l'on bat
la caisse vis-à-vis d'une Rivière ,
qui ait de part & d'autre des bois ,
& des rochers propres à former des
échos ? On sera forcé de convenir
que les fondrières , les bois & les
rochers répondent , les uns tout-à-
la-fois , & les autres successive-
ment , suivant leur éloignement ,
à quoi l'on doit ajouter que cha-
que fondrière , chaque bois , &
chaque rocher , répond certaine-
ment à l'écho des autres avec un
bruit considérable ; & enfin , si le
bruit du tambour continuë , il faut
de toute nécessité que le bruit &
le tintamarre confus des échos con-
tinuent aussi avec une augmenta-

tion incroyable , mais qui n'est pas moins certaine ; & c'est là ce qui arrive au tambour des *Caveres* qui est placé dans la Colonie des *Salivas* , qui est dans le voisinage de l'*Orénoque* , des bois , des fondières , des plaines , & des rochers qui le bordent , dont les échos multipliés & repetés , augmentent & multiplient les sons. Ce n'est point là une idée spéculative , ni un argument métaphysique , mais une suite d'experiences , qui concourent à prouver la certitude de la mienne. J'avoüe qu'il n'étoit pas besoin de tant d'appareil pour ceux qui sont médiocrement versés dans la Philosophie , l'enthymême suffisant pour les personnes qui ont l'esprit cultivé. Le rayon du Soleil , qui donne directement sur un miroir , reçoit une augmentation de lumière & de chaleur , au moyen de la réflexion , donc la voix & le son qui rencontrent un obstacle , croissent & augmentent par la multitude des

échos réfléchis , & cela à proportion que la voix , le cri , ou le son direct est plus fort , & le corps résistant solide , ou creux , comme je l'ai déjà observé.

C'est envain qu'on m'objecteroit que le bruit dont je parle est bien moins occasionné par le tambour , que par les échos ; car je ne vois pas qu'on puisse separer le son qui résulte de la vibration directe de l'instrument que l'on frappe , de celui qui résulte de la vibration & de l'ondulation réfléchie , ou des échos , dont l'union produit cette augmentation , dont je pourrois rapporter plusieurs expériences. La première est celle de Murcie , ou l'on entend le canon de Carthagene , quoique ces villes soient éloignées l'une de l'autre de neuf lieuës & qu'il y ait entre deux une montagne capable d'interrompre la vibration de l'air ou du Son. On a même remarqué que lorsque le vent est favorable , on entend le canon d'Alicant , qui en est éloigné de plus de douze lieuës.

Mais il n'y a rien en cela qui doive surprendre , puisque les Français ayant assiégué la Ville de *Gironne* , on entendit dans le Roussillon le bruit de l'Artillerie à quarante lieuës à la ronde , ce que l'on attribué à la multitude des vallées , des rochers , & des concavités qui se trouvent dans les Pyrenées , à quoi j'ajouterais , que le vent étoit peut-être alors favorable à la propagation du Son.

La troisième expérience que je vais rapporter m'a servi plusieurs fois à rassurer les Missionnaires & les autres Etrangers qui arrivent sur l'*Orénoque* , & qui étoient effrayés d'ouïr dans les tems d'orages des tonnerres qui se succédoient les uns aux autres sans interruption pendant tout le tems que la nuée subsistoit , d'où résulte un tonnerre continu plus ou moins fort , qui épouvante les Etrangers à un point extraordinaire. Mais leur frayeur cesse , lorsqu'ils sçavent que ce qu'ils entendent n'est point un seul tonnerre ,

mais un bruit occasionné par le tonnerre ordinaire & par les échos des bois , des fondrières , des collines , des rochers & des cavernes qui se trouvent dans les montagnes des environs , dont l'effet ne laisse pas de les effrayer , dans le tems même qu'ils en connoissent la cause.

C'est donc une chose démontrée que ce fracas horrible , qui résulte des tonnerres & de la répétition successive ou simultanée de cette multitude d'échos , doit avoir lieu à proportion lorsqu'on bat le Tambour *Caverre* , au point de se faire entendre à quatre lieuës à la ronde ; & de-là vient la promptitude avec laquelle l'alarme se repand dans le vaste país des *Caverres* , lorsque l'ennemi entre chez eux. Au reste on ne sera pas surpris des tempêtes qui regnent sur l'*Orénoque* ; lorsqu'on sçaura que le terrain y est extrêmement humide , les lacs frequens , & la chaleur du Soleil excessive !

§. IV.

*Des Navires des Indiens , leur
forme , & la manière dont
ils les construisent.*

LEs Indiens , à l'aide du feu , de l'eau , du tems , & de la patience ont trouvé le secret de convertir en Canots & en Pirogues des trôncs d'arbres dont la grosseur excède l'idée que peuvent s'en former ceux qui n'ont point vû d'autres chantiers que les nôtres. Il y a telle de ces Pirogues , qu'on appelle *Seyvas* sur les Côtes de Carthagene & de Sainte Marthe, qui , outre la charge & les vivres ordinaires , portent jusqu'à trente Indiens. Ces Pirogues sont faites d'une seule pièce , à l'exception des bordages de la poupe & de la prouë , & il y en a même plusieurs qui n'ont aucune pièce rapportée. Lorsque'ils veulent aller en pleine mer , ou rémonter l'*Orénoque* , que la mer est haute , ce qui arrive

depuis le mois de Décembre jusqu'à celui d'Avril , qui est le tems où regne le vent d'Est , qu'ils appellent *Briza* , ils ajoutent à leurs Pirogues une planche qui regne de poupe à prouë , qui empêche les vagues d'y entrer ; & ce qu'il y a de plus étonnant , est , que dans toute une Pirogue , & même dans une flotte entiere de cent Pirogues , on ne trouve ni un clou ni aucune pièce de fer que ce puisse être , & qu'ils n'employent ni brai , ni goudron , ni étoupe , pour calfater les pièces qu'ils y ajoutent. Je ne serai point surpris que le Lecteur doute de ce que j'avance , puisque je n'ai pû le croire moi-même qu'après avoir examiné ces Pirogues pièce par pièce , & fait plusieurs questions aux Indiens , qui leur ont beaucoup apprêté à rire. Tout m'a paru alors possible , à l'exception du calfatage dans lequel ils n'employent ni étoupe , ni brai , ni goudron , & lors même que je l'ai vû , je n'ai pû croire qu'il pût résister au choc continuel des vagues , ni à l'effort

que fait la Pirogue lorsqu'elle va de bouline, ou qu'elle vire de bord, vû que les gros bâteaux, & même les Navires les mieux calfatés, se ressentent de cette façon de naviger. Je puis cependant assurer que tous tant que nous avons été, Missionnaires, Indiens & Espagnols, nous avons voyagé dans ces Pirogues avec la même sûreté, que sur le meilleur Vaisseau de Cadix.

Ce qui m'a le plus surpris, & qui surprendra je crois tout le monde, est le calfatage des joints qui restent entre la Pirogue & les planches rapportées. Ils employent pour cet effet l'écorce d'un arbre qui croît sur le bord de la Mer & des Rivières; ils la pilent & la réduisent en une masse entremêlée de plusieurs fibres, avec laquelle ils remplissent les joints de la Pirogue, & comme elle est extrêmement gluante, elle s'y attache, & empêche l'eau d'y pénétrer.

Je croyois d'abord que les Indiens de l'*Orénoque* étoient les seuls qui pratiquassent ce que je viens

Manière
admirable dont
ils les
calfatent.

Matières
qui entrent
dans le
carénage.

Bâteaux
des Indiens
Orientaux.

de dire , mais j'ai lû depuis dans M. Blaevv (a) que les habitans des *Maldives* , qui sont voisins de l'Isle de *Java* , ont le même usage. Cet Auteur nous apprend que ces Indiens n'employent que le bois de *Coco* pour construire leurs Bâteaux , qu'ils ne se servent d'aucun clou , & qu'ils en lient les planches avec des cordes faites du Chanvre qu'ils tirent des feuilles du même arbre , ce qui rend la construction de ces Bâteaux encore plus difficile ; car dans ceux de l'*Orénoque* , qui ne sont faits que d'un seul tronc d'arbre , toute la difficulté se réduit à placer & à assurer la planche qui leur tient lieu de bord , mais je ne vois pas comment les Indiens des *Maldives* peuvent construire les leurs avec des simples planches de *Coco* , sans se servir

(a) Atlas Indiæ part. 2. pag. mihi , 3. ibi : Notatu dignum , Naves hic confici ex solis harum arborum lignis , quæ non clavibus , sed funibus ex hac ipsa arbore , factis solide nectunt. Folia pro velis sunt , &c.

de clous, & seulement en les liant les unes avec les autres avec des cordes.

Blaevv nous apprend dans le même endroit, que les habitans des *Maldives* font leurs voiles de la matière que leur fournissent les feuilles du Coco, & c'est ce que pratiquent aussi les habitans de l'*Orenoque*, sur tout pour les Canots avec lesquels ils vont à la pêche, employant pour cet effet les nates de Palmier sur lesquelles ils couchent, & dans les cas où ils les ont vendues, ce qui leur arrive assés souvent, ils se contentent de planter au milieu de leur Canot un petit arbre touffu, qui leur tient lieu de voile en remontant la Rivière, se laissant aller au courant lorsque leur pêche est finie.

Les Nations qui n'ont aucune connoissance du fer, fabriquent leurs Pirogues & leurs Canots de la même manière que leurs arcs, leurs flèches & leurs lances avec le *Macana*, qui est un bois extrêmement dur, avec cette différence

qu'ils n'employent à la fabrique de ces armes que quelques jours & quelques semaines, au lieu qu'il leur faut des mois & des années pour achever leurs Bâteaux.

Après avoir abattu avec une hâche de pierre à fusil l'arbre dont ils ont besoin, & l'avoir placé d'une manière convenable, ils en brûlent l'intérieur de manière qu'il ne reste que trois doigts d'écorce des deux côtés, laissant agir le feu jusqu'à ce qu'il ne reste au fond que la même épaisseur qu'aux bords, ce qui leur prend un tems incroyable. Cette opération faite, ils remplissent le tronc d'eau, & allument autour plusieurs tas de feuilles de Palmier, dont la chaleur, jointe à celle de l'eau élargit le tronc, & en fait séparer les bords, que les Indiens ont soin de contenir au moyen de plusieurs traverses qu'ils mettent entre deux, qui les empêchent de reprendre leur première situation, observant de placer dans l'endroit où pose le Mât deux traverses beaucoup plus fortes, pour

qu'il ne vacille point. Cela fait , ils écartent le feu , ils éteignent celui qui a pris à la surface extérieure , & employant plusieurs jours à enlever le charbon qui s'est formé dedans & dehors , jusqu'à ce que le Canot soit parfaitement poli ; surquoi il est bon de remarquer , que le peu de charbon qui reste au dehors , empêche le bois de se corrompre.

Lorsque les Indiens sont obligés de voyager sur l'*Orénoque* & sur les Rivières , qui s'y jettent , par un tems orageux ; pour être plus en sûreté , & pour mieux résister à l'effort des vagues , ils joignent deux Canots par la poupe , par la prouë & par le milieu , observant de laisser une certaine distance entre deux ; au moyen dequoi ces Canots ne versent jamais , pour fort que soit l'orage , ainsi que je l'ai éprouvé dans plusieurs voyages que j'ai fait. Rien ne surprit plus M. le Mayre que de voir les habitans des Côtes de la nouvelle Guinée se mettre en Mer sur des

Canots ainsi accouplés de deux en deux , ces Nations , toutes Barbares qu'elles sont , ayant trouvé ce moyen de pourvoir à leur sûreté.

C'est ici le lieu de parler de plusieurs inventions dont nos Indiens se servent pour passer les Rivières qui ne sont point guéables , & auxquelles les Missionnaires qui voyagent avec eux sont obligés de s'accommoder , malgré la répugnance qu'ils y trouvent. Cet usage se conserve même dans les Provinces où le Christianisme est établi , & qui sont fréquentées par les Espagnols , parce qu'on n'y trouve ni Ponts , ni Bâteaux ; mais ce n'est pas sans frayeur qu'on s'y soumet , ainsi qu'on peut en juger par ce que je vais dire.

La façon la plus commune , & en même tems la plus sûre de passer les Rivières est celle des *Tarabites* , appelées par les Indiens *Cabuyas* , & c'est celle dont se servent les Archevêques & les Présidens qui vont à la Capitale du nouveau Royaume par le chemin

de *Merida* & de *Pamplona*, étant obligés de passer les Rivières de *Charma* & de *Chicamocha*. La *Tarabite* n'est autre chose qu'une corde de liène ou une courroye de cuir de Vache, composée de plusieurs fils, de sept à huit pouces d'épaisseur, laquelle est tendue d'un bord à l'autre, & fortement attachée de deux côtés à des pilotis, à l'un desquels est une rouë ou un tour, pour donner à la *Tarabite* le degré de tension que l'on juge à propos. De ce gros Palan pend un grand crochet de bois, où sont attachées deux cordes, dont l'une sert de siège, & l'autre à attacher le passager par la ceinture & par dessous les aisselles, de manière que si le crochet ou la *Tarabite* vient à se rompre, il faut de toute nécessité qu'il périsse. Le courage ne sert de rien dans cette occasion, & il n'y a point d'homme qui ne meure de frayeur (je parle par expérience) lorsqu'il se voit enlever d'un côté de la Rivière à l'autre, avec d'autant plus de vitesse, qu'on le tire de

l'autre bord par le moyen de deux cordes ; aussi y en a-t'il qui arrivent à terre pâles comme des morts , sans pouvoir proferer une seule parole , & quelques-uns même tombent en défaillance. On passe les charges de la même façon les unes après les autres. Lorsque le voyageur est une personne de distinction , on le met dans un grand manequin , assés large pour qu'il puisse s'y coucher , ce qui , selon moi , ne diminuë point sa frayeur. Lorsque le fardeau est considérable , on attache la corde à la queue d'un Cheval , qui est accoutumé à galoper durant une espace de chemin équivalent à la largeur de la Rivière. Sur la Rivière de *Chama* , & sur quelques autres qui sont peu considérables , il y a un homme destiné à cet office , & quelque fois deux qui tirent le voyageur de l'autre côté de la Rivière avec une vitesse incroyable.

Pour passer les Mules il y a deux *Tarabites*. On serre avec des san-

gles le ventre , le col & les jambes de l'animal , pour qu'il ne puisse pas faire de mouvement violent. Dans cet état , on le suspend à un gros crochet de bois courant entre les deux *Tarabites* par le moyen d'une grosse corde où il est attaché. Cela fait , on pousse l'animal avec tant de vitesse , qu'en un tour de main il est de l'autre côté.

Cette façon de passer les Rivières , qui cause tant d'horreur aux Etrangers , est si familière aux gens du pays , qu'ils n'ont besoin d'aucun secours étranger pour en venir à bout. Ils s'attachent eux-mêmes , & saisissant la corde qui est attachée à l'autre bord de la Rivière , ils la traversent sans la moindre émotion ; tant la coutume a de force sur l'esprit des hommes !

La frayeur est beaucoup plus grande lorsqu'on est obligé de passer sur les ponts de *Paya* & de *Siamma* , qui ne consistent qu'en une espèce de filet suspendu en l'air d'un bord à l'autre , & attaché de deux côtés à des arbres , ou à de

pilotis. Ce filet est fait de plusieurs liènes ou béjuques torfés, qu'on couvre de gros roseaux creux appelés *Guaduas*. On met aussi de ces roseaux aux deux côtés, qui tiennent lieu de garde fou ou d'appui. Il faut un courage au-dessus du commun pour ne point s'effrayer en traversant ces ponts, qui balancent d'autant plus qu'on approche du milieu, ajoutez à cela que leur hauteur, jointe au bruit que fait la Rivière en coulant parmi les Rochers, fait que la vûë se trouble, & que plusieurs tombent en pamoison, & alors un Indien vient prendre le voyageur sur ses épaules & le porte à terre, après quoi il retourne prendre la charge, passant sur ce pont avec autant de tranquillité que s'il étoit de pierre. J'avoüerai qu'à force de traverser ces ponts je m'accoutumai à ne plus les craindre; mais j'ai toujours appréhendé les *Tarabites* & les *Balzes*, dont on fait le plus d'usage, & où l'on risque le plus, ces sortes de Bâtimens

n'étant composés que de trois couches de roseaux, ou de joncs posés les uns sur les autres, dont il faut nécessairement se servir pour traverser les Rivières, quoiqu'ils soient à moitié enfoncés dans l'eau. Cependant les Missionnaires s'en servent souvent lorsqu'ils ont de longs voyages à faire sur l'eau.

Un de nos Religieux, qui m'avoit suivi plusieurs années dans les Missions, m'a raconté que descendant un jour la Rivière *Sarare*, qui se jette dans l'*Apure*, sur laquelle il avoit fait plusieurs voyages sur des *Balzes*, le Pilote ayant voulu doubler un coude de la Rivière, peu éloigné de l'endroit appelé *Masibuli*, la *Balze* fut tout-à-coup emportée par un furieux torrent que la Rivière avoit formé dans les crûes précédentes, emportant les cedres, & une grande partie d'un bois qui se trouva sur son passage.

Quatre Indiens Cathécumenes, & encore novices, qui avec quatre longues perches gouvernoient

la *Balze* à leur façon , firent tous leurs efforts pour l'empêcher de se mettre en pièces ; mais les perches ne pouvant atteindre au fond de la Rivière , elle se mit en travers , & alloit se briser contre un tronc qui se trouvoit dans cet endroit parmi un grand nombre d'autres. Il y avoit du danger à gagner le large , & l'on ne pouvoit se sauver qu'à la nage , parce que la *Balze* étoit éloignée de six aunes de l'écuëil dont j'ai parlé. Dans cette extrémité pressante , le Missionnaire eût recours à l'intercession de St. Ignace ; mais il étoit si troublé , qu'oubliant que sa soutane étoit attachée avec une ceinture , il s'efforçoit à l'ôter par-dessus sa tête , ce qu'il fit en partie , de sorte qu'il resta le visage couvert d'une partie de son habit qu'il avoit tiré de dessus son épaule : à dire vrai , ce Religieux ne sçavoit , ni ce qu'il faisoit , ni où il étoit , ni ce qui se passoit , surquoi le Capitaine Dominique Zorrilla , dont j'ai parlé dans cette histoire , le prit par la

main en lui disant : *que faites-vous mon Pere ?* Mon fils , lui répondit-il , *quittons nos habits , & jettons-nous à la nage.* St. Ignace nous a déjà conduit sur le rivage , répliqua le Capitaine , & les Indiens eux-mêmes , étonnés de ce prodige , s'écrioient tous ensemble : *Tugaday , Tugaday ! san Ignatio ausucanuto ? Day dia què ? Il est vrai , il est vrai , saint Ignace nous a favorisés ! comment cela s'est-il fait ?* A ces mots le Missionnaire débarrassa sa tête de dessous sa soultane , & vit la *Balze* engravée sur la plage ; & jettant la vûë sur le torrent , il vit le tronc au milieu de la Rivière vis-à-vis de l'endroit où la *Balze* étoit arrêtée. Cet accident arriva au commencement de Février de l'année 1717 , & nos Religieux en conservent encore le souvenir. Les sept autres *Balzes* qui accompagnoient celle du Missionnaire se sauverent aussi par une espèce de prodige. Elles étoient chargées d'Indiens Gentils, mais prêts à embrasser le Christianisme , qui

avoient à leur tête un Indien converti , nommé Don Antonio.

Elles furent emportées par le courant , & hurterent à différentes reprises , tantôt contre les pieux , & tantôt les unes contre les autres, sans qu'il tombât aucun Indien dans l'eau , & sans qu'il se perdit aucune des provisions qu'ils portoient avec eux.

Fin du Second Tome.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le second Volume.

CHAPITRE XIX. *Manière dont les Indiens chassent les bêtes sauvages. Animaux dont ils se nourrissent, & autres dont ils s'abstiennent.*

Pag. 1

CHAP. XX. *Résines & Drogues Aromatiques que les Indiens apportent des bois. Fruits & Herbes Médicinales.*

19

CHAP. XXI. *Poissons de l'Orénoque. Moyens industrieux dont les Indiens se servent pour les prendre. Vertus Médicinales des pierres & des os que l'on trouve dans quelques-uns.*

36

CHAP. XXII. *Récolte admirable de Tortuës que font les Indiens de l'Orénoque. Oeufs qu'ils amassent,*

Tome II.

P

T A B L E

‣ *l'huile singulière qu'ils en tirent.*

59

CHAP. XXIII. *Conduite que doit tenir un Missionnaire en entrant dans les Païs dont j'ai parlé.*

73

CHAP. XXIV. *Fertilité des Païs qu'arrose l'Orénoque. Fruits qu'ils produisent.*

93

CHAP. XXV. *Du fameux Dorado, autrement appelé Ville de Mandà.*

106

§. II. *Refléxions sur les trésors du nouveau Royaume : on établit leur existence.*

115

§. III. *Trésors qu'on tireroit du nouveau Royaume, si l'on avoit soin de le peupler.*

130

CHAP. XXVI. *On examine si ces Barbares ont quelque connoissance de Dieu.*

151

CHAP. XXVII. *La Providence de Dieu paroît dans les Bâêmes fournis des Indiens.*

163

CHAP. XXVIII. *On examine si ces Nations sont idolâtres, si elles connoissent le Démon, & si elles ont quelque commerce avec lui.*

180

CHAP. XXIX. *Variété des*

T A B L E

Langues qui sont en usage parmi les Indiens. Conjectures vrai-semblables sur leur origine. 190

CHAP. XXX. *On recherche l'origine des Langues vivantes , ou matrices de ces Pais.* 198

CHAP. XXXI. *Comment les premiers hommes ont passé dans l'Amérique pour la peupler.* 207

CHAP. XXXII. *D'où vient que les Nations de l'Orénoque étant si nombreuses , contiennent un si petit nombre d'habitans.* 122

CHAP. XXXIII. *Motifs de leurs Guerres.* 250

CHAP. XXXIV. *Domage que les Armées des Caribes venues de la Côte causent aux Missions.* 265

CHAP. XXXV. *Chefs militaires de ces Nations. Qualités qu'on exige d'eux. Cérémonie de leur réception.* 280

CHAP. XXXVI. *Differentes armes de ces Nations. Leur adresse à s'en servir : leur structure. Tambour dont ils se servent pour convoquer le Peuple à la guerre.* 293

T A B L E

§. I. *Leurs armes , leur structure
& leur usage.* *ibid.*

§. I I. *Leurs Tambours , leur
fabrique & leur son.* *ibid.*

§. I I I. *Du son du Tambour
Caverre & de son étendue.* 304

§. I V. *Navires des Indiens ,
leur forme , & la manière dont ils
les construisent.* 319

Fin de la Table du second Volume.





